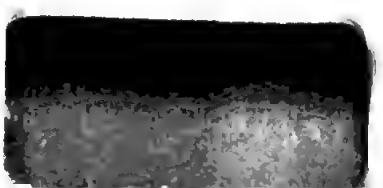
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
I.ª SALA
SCAFFALE .....
PLUTEO .....
N. CATENA .....



Digitized by Google

OEUVRES

CHOISIES

DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS

DRAMATIQUES ANGLAIS.

I.

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
I.ª SALA
SCAFFALE IV
PLUTEO 1
N. CATENA 1

BEN: JOHNSON.
Gerard Honthorst Pinx.
T. Piel Sculp.

95k330 I. 11.V.1

OEUVRES

CHOISIES

DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS DRAMATIQUES ANGLAIS,

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

OU

TRADUCTION de leurs meilleures Tragédies, Comédies, Opéra-Lyriques et Comiques, Divertissemens, etc., etc., depuis l'origine des Spectacles jusqu'à nos jours, avec un Essai sur l'Art Dramatique, sur l'Etablissement de la Scène Anglaise; une notice de la vie des Auteurs et leurs portraits, gravés par VIEL.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez P. MONGIE l'aîné, Libraire, Palais du Tribunat, Galerie de bois, N°. 224.

AN IX.

Biblioteca Nazionale NAPOLI III

ŒUVRES DE BEN JOHNSON.

PREMIÈRE PARTIE,

CONTENANT:

Le portrait de l'Auteur;

Un Avant-Propos, où l'on traite de l'origine et des progrès du Théâtre Anglais, avec des notes sur son origine;

Les Mystères représentés depuis 1110 jusqu'à 1328;

Les Moralités, représentées depuis 1504 jusqu'à 1529;

Les Comédies, jouées depuis 1540 jusqu'à 1581;

Les Spectacles pompeux, depuis 1236 jusqu'au règne de Georges III;

Une Dissertation sur l'Art Dramatique des Anglais;

La Vie de Ben Johnson;

Every man in his humour, ou chaque homme dans son caractère, Comédie;

Catilina, Tragédie.

AVANT-PROPOS.

Origine & progrès du Théatre Anglois, avec des notes sur l'origine du Théatre François.

TOUTES les Nations policées ont encouragé les Spectacles, comme une institution utile à la prospérité de l'état. Foible dans son principe, le Théatre ne servit d'abord qu'au divertissement des gens oisifs; il fallut du temps & le secours des plus grands génies pour le rendre digne des Muses; cette gloire étoit réservée à la Grèce. Sophocles, Echyle, Menander & Euripide l'arracherent du sein de l'ignorance; & c'est à leur exemple que Plaute, Térence, Séneque & Varrius chez les Romains; Shakespear, Fletcher, Beaument & Ben-Johnson chez les Anglois; Corneille & Moliere chez les François, firent de la scène une école des mœurs & de la morale, où la vertu représentée sous un aspect attrayant, inspire au guerrier & au citoyen l'amour de la patrie, montre à la

jeunesse le danger des passions, & corrige la vieillesse des défauts que l'habitude lui a rendus familiers. Voilà pourquoi les Athéniens décernoient les plus grands honneurs aux Auteurs dramatiques, & dépensoient des sommes immenses pour l'entretien de leurs Théatres (1). Les plus grands Philosophes ne se contentoient pas de fréquenter les Spectacles, mais se plaisoient dans la société des Auteurs dramatiques. *Socrate* corrigeoit les ouvrages d'*Euripide*, & le sage *Solon* recommandoit en mourant l'usage des Théatres. Les Romains, à l'exemple des Grecs, encouragerent la scène ; *Lœlius* & *Scipion* se délassoient avec *Terence*; *Cesar* étoit aussi jaloux d'être bon Poëte, qu'orateur éloquent ; *Auguſte*, le vainqueur du monde, essaya vainement de faire une bonne tragédie (2); le vertueux *Brutus*, oubliant

(1) Ils dépensèrent la valeur de 100,000 livres à une seule décoration dans une tragédie de Sophocles.

(2) Il commença Ajax, mais ne put l'achever.

les maux où le meurtre de César plongeoit sa patrie, ne rougit pas d'aller à Naples pour y voir une bonne troupe de Comédiens (1); & *Cicéron* ne craignit pas de faire l'éloge des talens de *Roſcius* dans son plaidoyer pour le Poëte *Archias*.

Après la décadence de l'Empire Romain, les Muses se virent négligées, & les divisions qui déchirèrent les différens états de l'Europe, les firent languir dans l'oubli. Cependant l'attrait du plaisir fit inventer des amusemens dignes à la vérité de ces siècles barbares. La France & l'Angleterre rivales en ambition, le furent aussi dans leurs spectacles: la premiere fixe l'origine de ses Théatres avant Charlemagne (2);

(1) Il en fut si content qu'il l'engagea d'aller à Rome, & la recommanda à son ami Cicéron.

(2) On fait mention en France de Batteleurs, d'Histrions & de Farceurs, long-temps avant Charlemagne. Une ordonnance de cet Empereur en 789 supprima leurs jeux à cause des obscènités qu'ils représentoient. On n'en parle plus sous la deuxième race: cependant il subsista toujours une fête qu'on appelloit la *Fête des Foux*, reste d'une superstition payenne: elle se célébroit dans les Eglises; on

la seconde fait remonter les siens à la conquête faite par le Duc de Normandie (1).

y entroit masqué, on y dansoit, on y chantoit des chansons infâmes, on y faisoit des bouffonneries sacrilèges, & l'on s'y abandonnoit aux plus affreux excès : malgré les efforts du Clergé pour l'abolir, elle subsista jusqu'en 1444. (Histoire de la ville de Paris.)

Vers la fin du onzième siècle, des Poëtes Provençaux, connus sous le nom de *Trouveres* ou *Troubadours*, inventèrent une Poésie nommée *chant*, *chanterelle*, *chanson*, *son*, *sonnet*, *vers*, *mots*, *layz*, *depport*, *soulas*, *pastorale*, *tenson*, *syrnentes* & *comédies*. Ils eurent la gloire d'avoir les premiers fait sentir à l'oreille l'harmonie de la rime, placée jusqu'alors au commencement, au repos & à la fin du vers : ils la fixèrent où elle est maintenant. Ce furent ces Poésies qui donnèrent l'idée des Spectacles qu'on vit paroître dans la suite en France. Ces Poëtes Provençaux brillèrent en Europe depuis l'année 1120 ou 1130, jusqu'à la fin du règne de Jeanne premiere, Reine de Naples, de Sicile, & Comtesse de Provence : cette Princesse mourut l'an 1382 : alors le défaut de *Mecènes* entraîna celui des Poëtes dits *Nostradamus*.

Les *Troubadours* mirent la langue Provençale en usage par toute l'Europe : les deux Empereurs Frédéric premier & deuxième en attirèrent plusieurs à leur cour. Richard Cœur de Lion, Roi d'Angleterre, les honora de son amitié & de ses bienfaits, & le Roi Louis le jeune en eut à sa suite lorsqu'il partit en 1147 pour la conquête de la Terre-Sainte.

(1) Guillaume, Duc de Normandie, surnommé le

William Stephanides, Moine de Cantorbery, & Auteur contemporain d'Henri II, parle déjà des Spectacles dans son ouvrage intitulé, *descriptio nobilissimæ civitatis Londoniæ*, comme d'un établissement ancien. « Londres, dit-il, au lieu de farces » prophanes qu'on voit sur les Théatres, » possède des Spectacles d'un genre plus » précieux; on y représente les miracles » sacrés, & les souffrances des bienheu» reux Martyrs ». *Le miracle de Sainte Catherine* étoit connu long-temps avant le onzième siècle.

Henri premier, grand amateur de ces Spectacles, les protégeoit déjà en 1110; ils consistoient en des traits du Nouveau-Testament, mêlés d'obscénités les plus grossières : ceux qui les représentoient se nommoient *Mummers* (1). Ils parcou-

Bâtard, acheva la conquête de l'Angleterre le 14 d'Octobre 1066, à la bataille de Hastings. Il fut proclamé Roi le même jour, & fut couronné le 25 Décembre suivant.

(1) Ou gens masqués. Il en existe encore dans les provinces du nord de l'Angleterre. Faute de masques, ils

roient les villes & les provinces vêtus à l'antique ; dansoient, déclamoient, & faisoient des postures indécentes. L'on voit par un acte passé au Parlement, sous le règne d'*Edward III*, 140 ans après Richard premier, qu'on condamna une troupe de ces *Mummers*, comme des vagabonds, à être fouettés & chassés de Londres, pour y avoir abusé de la permission de se masquer, & y avoir représenté en des petits cabarets & autres lieux où s'assemble le peuple, des sujets scandaleux : cet acte indique positivement qu'il existoit en Angleterre des Spectacles d'un genre plus distingué.

L'an 1403, la quatrième année du règne

se barbouillent le visage. Les Acteurs Anglois prennent leur origine de ces misérables Histrions.

Vers le même temps, on vit paroître en France les *Jongleurs* & les *Jaculatores* ou Acteurs. Les *Jongleurs* étoient fort estimés dans les temps des Troubadours ; c'étoit leurs Musiciens : mais lorsqu'on négligea ces Poëtes, ils dégénérèrent en mauvais ménétriers, & les Acteurs en de méprisables bouffons. On les abolit par une ordonnance de 1395. (Traité de la Police.)

d'Henri IV, ces mêmes Spectacles méritèrent de nouveau l'attention du Parlement: on défendit expressément à certains poéteraux, maîtres rimeurs, ménétriers & *Mummers*, d'infecter le pays de Galles par leurs Spectacles licentieux, ni de ne plus faire de *commoith* (1). Ces baladins traités avec tant de mépris, étoient cependant les successeurs des fameux *Bards* ou Poëtes *Pictes*, célèbres dans le temps des *Druydes*.

Jusqu'alors les Mystères étoient encore inconnus en France; mais bientôt ils y firent les plus grands progrès (2). Ces

(1) *Commoith*, mot Gallois. Il signifie en Anglois, *district*: chaque district étoit composé d'environ cinquante Villages. Il est probable que ces troupes errantes, dès qu'elles avoient choisi un lieu pour leurs représentations, en avertissoient tout le district: on le doit inférer du mot *commoith*.

(2) En 1398, les Croisades donnèrent lieu à ce Spectacle bisarre en France: les cantiques pieux que chantoient les Pélerins à leur retour de la Terre-Sainte, de Saint-Jacques de Compostelle, du Mont Saint-Michel, &c. &c. firent naître l'idée d'en former des Spectacles. Charles VI les encouragea: il accorda des Lettres-Patentes aux Confrères de la Passion; ils dressèrent un Théatre à l'Hôpital de

pièces saintes n'étoient chez les deux Nations qu'un mêlange monstrueux du sacré & du prophane, plus propres à inspirer la licence & l'incrédulité, qu'à la pratique de la piété & de la vertu. Les Auteurs Anglois du quatorzième siècle en donnent quelques détails circonstanciés : voici ce qu'on en dit en 1378.

« Les Ecoliers de Saint Paul présen-
» tèrent une requête à Richard II, sup-
» pliant Sa Majesté de défendre aux *Pro-*
» *phanes* les Spectacles où l'on traiteroit
» les sujets de l'Ancien-Testament, leur
» Clergé ayant fait de grandes dépenses
» pour en donner une représentation pu-
» blique à Noël ». Cette distinction du mot

la Trinité, où ils représentèrent pendant long-temps les Mystères : on les transféra à l'Hôtel de Flandres, & delà à celui de Bourgogne qu'ils achetèrent ; mais le Parlement leurs ayant défendu de représenter à l'avenir aucun sujet tiré de l'Ecriture-Sainte, les trop pieux Confrères louèrent leur Hôtel à une troupe de Comédiens, qui se forma en 1548, époque de la chûte des Mystères en France ; on les représenta plus long-temps en Angleterre, par des motifs de politique, & pour faciliter la réforme.

prophane n'annonceroit-elle pas qu'il y avoit d'autres Spectacles représentés par des Acteurs préposés à cet effet ?

Les Clercs de la Paroisse de Londres représentèrent aussi les Mystères l'an 1390 & l'an 1409, la dixième du règne de Henri IV ; ils jouèrent huit jours de suite la Création du Monde : tous les Seigneurs du Royaume, disent les Auteurs contemporains, quittèrent leurs châteaux pour voir ce magnifique Spectacle, représenté à Clerkenwel, ou Puit-aux-Clercs, (endroit qui depuis porta ce nom.)

Ce n'étoit pas seulement la Capitale qui possédoit ces saints amusemens ; on représentoit aussi les Mystères dans les Provinces. *Carew*, Auteur contemporain de la Reine Elisabeth, en parle dans sa description de celle de Cornwall. « Les ha-
» bitans de ces cantons, dit-il, sont plus
» grands amateurs des Mystères, que des
» autres Spectacles. On les représente dans
» un champ ouvert, sur un terrein de
» quarante à cinquante pieds de diamètre :

» tous les Campagnards s'y rendent en » foule pour y voir les miracles & les » sujets tirés de l'Ecriture-Sainte, pro- » noncés en idiôme *Cornwallien :* les diables » & d'autres personnages aussi divertissans » amusent leurs yeux & leurs oreilles ».

Ne peut-on pas nommer ces siècles grossiers, le *sommeil des Muses ?* On fit quelques efforts pour les tirer de leur assoupissement ; mais on n'y parvint que par degrés. Les *Moralites* qui succédèrent, ou plutôt qui s'établirent sur le modèle des Mystères, ne valoient guères mieux : c'étoit un mêlange de sujets ridicules, bouffons & pitoyables, traités indistinctement sans goût ni jugement (1).

Ces farces cependant annonçoient une

(1) Au commencement du seizième siècle, les *Moralites Sotties*, &c. &c. étoient fort en vogues en France ; il est possible que les Anglois les aient imités des François, ou peut-être ceux-ci des premiers. De tout temps il y a eu une grande analogie entre ces deux peuples : on adopte insensiblement les mœurs de ses voisins, même leurs ridicules ; ce qui se passe de nos jours, en est une preuve assez convaincante.

lueur de génie, inconnue jusqu'alors. Les vices, les vertus & les passions y étoient personnifiés; on en tiroit une espèce de morale; mais la religion y jouoit toujours le principal rôle. Elles servirent les desseins ambitieux d'Henri VIII & de la Reine Elisabeth, & inculquèrent dans l'esprit du Peuple, des principes dictés par la politique. Ce Prince connoissant tout l'avantage qu'en tireroit sa nouvelle doctrine, défendit l'an 1533, par un acte passé au Parlement la vingt-quatrième année de son règne, à tout Acteur & Maître Rimeur, de chanter, déclamer ou représenter des sujets contraires à la propagation des nouveaux dogmes. Il recommandoit à tout bon sujet d'accueillir les Spectacles orthodoxes dans sa maison, pour contribuer, disoit-il, à l'instruction de la nouvelle foi, & à l'édification des familles. Malgré cette défense, les partisans des deux Religions animés par un esprit de zèle, se permirent des épigrammes contre leurs adversaires: cette guerre Religieuse

donna naissance aux *Farces satyriques.* John Heywood, bouffon d'Henri VIII, fut le premier compositeur dans ce genre (1). Ses pièces furent très-bien accueillies du Public. Il donna l'idée d'en composer de plus régulières. *Henri Parker* produisit, en 1535, une pièce qu'on représenta sous le titre latin *Pescator.* Ce fut la première fois qu'on se servit du mot de Comédie en Angleterre; mais ce titre n'appartint qu'à la pièce de John Still, depuis Evêque de Bath. Il composa une Comédie en cinq actes, nommée *Gammer, Gurton 's Needle*, ou l'*Eguille de Gammer Gurton.* Quoique ce ne fût qu'un tissu informe de scènes sans aucune liaison, on y découvroit cependant du génie; il y avoit quelques caractères assez naturellement peints: elle fut représentée vers le milieu du seizième siècle (2).

(1) Il mourut au commencement du règne d'Elisabeth.

(2) Le Théatre François dut sa première pièce dramatique à *Etienne Jodelle.* Il donna en 1552 une Tragédie nommée *Cléopâtre*, imitée des Grecs, pour la forme &

Le succès de John Still réveilla l'émulation de ses contemporains, & plusieurs Auteurs, à son exemple, exercèrent leurs talens pour le Théatre. Le plus distingué fut Richard Edwards, maître de la Chapelle de la Reine. Il donna au Public, en 1585, deux pièces, *Palemon* & *Arcite*, & *Damon* & *Pithias*, ou les deux plus fidèles amis du monde. Dans la première, on imitoit si naturellement le cri d'une meute de chiens, que la Reine & toute l'assemblée (dit l'Editeur de ces ouvrages) crurent être dans la cour du Palais (1). D'autres Ecri-

pour la coupe; les Auteurs contemporains n'osèrent plus travailler que dans le genre qu'il venoit d'indiquer.

Jean de la Peruze & Guerin donnèrent plusieurs pièces, dont ils avoient aussi formé le plan & la fable; mais ils adoptèrent toujours pour modèles ou les Grecs ou les Latins.

Etienne Jodelle fut aussi le premier Auteur qui composa une Comédie digne de ce nom: on la représenta à la suite de Cléopâtre, (Histoire abrégée du Poëme dramatique.)

(1) *Robert Garnier* avoit déjà donné en 1568 une face nouvelle à la Scène Françoise; sa Bradamante, fut

vains se mirent sur les rangs, & la scène Angloise prit enfin un aspect moins sauvage. Thomas *Sackville*, Lord *Buckhurst* & *Thomas Norton* firent paroître en 1590 la première Tragédie qui mérita ce nom. *Gorbeduc*, quoique remplie de défauts, étoit néanmoins écrite d'un style plus correct; le langage en est plus épuré que tout ce qui avoit paru jusqu'alors. *Puttenham*, Auteur contemporain, en parle en ces termes dans son Art poétique :

« Les ouvrages de Lord *Buckhurst* & » de maître Edward Ferrys méritent, à

---

la premiere piéce tragi-comique qui mérita ce titre : ce genre dramatique étoit très-informe jusqu'alors.

Il parut aussi des Pastorales mêlées de chansons : *Guerin* est le premier Auteur qui semble les avoir introduites sur le Théatre François, & leur avoir donné ce nom.

Jodelle, la *Peruze*, *Guerin* & *Garnier* guidés par la lecture des Poëtes Grecs & Latins qui leur fournit de judicieuses réflexions, donnèrent au Théatre François une forme plus raisonnable, & bannirent par leurs productions, presque toutes celles qui avoient paru jusqu'à leur temps. Mais ceux qui les suivirent jusqu'au règne de Louis XIII, bien loin de perfectionner ces heureux commencemens, en retardèrent les progrès par la foiblesse de leurs ouvrages.

» mon avis, la *palme* pour la Tragédie : » le Comte d'Oxford & maître Richard » Edward, celle de la Comédie. Cependant » le grand Auteur, dans ce genre, est ce » maître Ferrys ; ses pièces sont pleines » de gaité & de bonne humeur, & aussi » plaisantes que celles de *John Heywood*, » mais plus savantes & d'une plus riche » invention. C'est pourquoi il écrivoit » également bien les Tragédies, les Co- » médies & les Farces, & procuroit au » jeune Roi Edward VI tant de bonnes » récréations, qu'il en reçut honneur & » récompense ».

Il ne reste aucun vestige des productions de ce magnifique *Edward Ferrys*, qui cependant brilloit au milieu du seizième siècle. Mais il parut bientôt un Auteur dont les talens l'emportèrent sur tous ses contemporains : *John Lillie* composa une Pastorale nommée *Ephües* & *son Angleterre*, ou l'*Anatomie de l'Esprit*, qui causa une révolution dans le dialecte Anglois. Elisabeth la protégea ; toutes les Dames

briguèrent l'honneur d'être disciples de Lillie, & l'on ne s'exprimoit plus à la Cour qu'en longue Ephüiste ; l'ignorer étoit d'aussi mauvais ton que de n'y pas parler aujourd'hui le François. Cependant ce chef-d'œuvre qui produisit un changement si rapide, n'étoit qu'une mauvaise rapsodie pleine d'allusions & de métaphores, qui fut l'origine du pédantisme & de toutes les absurdités qui distinguèrent le règne de Jacques premier, successeur d'Elisabeth.

L'on voit insensiblement la scène Angloise sortir du cahos ; les dissentions publiques & les guerres civiles en retardèrent peut-être les progrès. Les Arts, enfans de la paix & d'un bon gouvernement, ne se plaisent que dans le repos : cependant, par un effort aussi subit qu'étonnant, on vit tout-à-coup briller les génies de *Shakespear*, de *Beaumont* & *Fletcher*, & de *Ben-Johnson*. Malgré l'irrégularité de leurs pièces, si l'on considère le siècle où elles furent écrites, & les modèles que ces illustres Auteurs avoient encore sous les yeux,

yeux, on sera forcé d'admirer leurs talens. Leurs productions changèrent aussi la face du Théatre; on forma des Troupes plus régulières. Celle du Comte de *Leicester*, sous la direction de *Burbage*, obtint la première, en 1574, des lettres-patentes; mais avant cette époque, les Enfans de la Chapelle d'Elisabeth étoient déjà incorporés en une espèce de Troupe; ils ne jouoient que devant la Reine, sous la direction de leur maître Richard Edward; & quoique les pièces dramatiques fussent alors le Spectacle favori de la Nation, les Enfans de Chœur de l'Eglise de Londres obtinrent, en 1590, la permission de représenter les Mystères & les Moralités.

Les Enfans de Saint-Paul, guidés par un esprit plus éclairé, avoient déjà, en 1578, pris le titre d'Acteurs *dramatiques*; & dès que le Théâtre devint un objet de lucre, *les Enfans de la Chapelle Royale* se réunirent à une nouvelle Troupe, connue sous le nom *des Enfans des Menus-Plaisirs*, &

représentèrent les premiers, toutes les pièces de *Lillie*, de *Ben-Johnson*, & des Auteurs leurs contemporains. Cette Troupe, l'objet de la jalousie de leurs confrères, acquit la plus grande considération, & devint ensuite la pépinière où se formèrent les Acteurs les plus distingués.

On eſt surpris de voir renaître le goût des Anglais pour les Spectacles; les progrès en furent si rapides, qu'on compte dix-sept Théatres construits depuis l'année 1570, jusqu'en 1629, & autant de Troupes pour les occuper. La Reine en donna l'exemple aux Seigneurs, & chacun s'empressoit d'avoir ses Comédiens; mais ceux des particuliers ne pouvoient représenter en public, sans une permission spéciale de leurs maîtres.

Elisabeth, à la prière de Sir Francis-Walsingham, & pour se distinguer de ses sujets, choisit parmi les différentes Troupes, douze des meilleurs Acteurs, les pensionna, & leur accorda le titre de *Comédiens de la Reine*.

Bientôt, par un abus effroyable, les

Troupes particulières devinrent l'école de la cence & de la sédition ; elles représentoient des pièces, dans des endroits écartés, pratiqués à cet effet, & s'y livroient à la plus grande dépravation : le Gouvernement allarmé, fut forcé d'y mettre ordre par des avertissemens très-rigoureux, en exceptant néanmoins les maisons des Seigneurs, qu'on ne pouvoient pas dépouiller de leurs droits.

L'étude du Théatre commença par degrés à lui donner un aspect plus décent. Les Auteurs dramatiques de la fin du seizième siècle & du commencement du dix-septième, parvinrent à l'épurer ; mais avant d'arriver à une réforme totale, il fallut plus d'un siècle. Cependant, le règne de Jacques Ier. donna la plus grande espérance ; ce Prince aimoit les lettres, les cultivoit & les protégeoit, mais il lui manquoit ce goût qui distingue si bien les Auteurs modernes. Il accorda, en 1603 la première année de son règne, des lettres-patentes à *Shakespear*, *Fletcher*, *Burbage*, &c., &c., avec la permission de jouer non-seulement sur le Théâtre

nommé le Globe, situé sur les bords de la Tamise, mais dans tout le Royaume, jusqu'à ce qu'il en ordonnât autrement. C'est à cette époque qu'on doit fixer la véritable naissance du Théatre Anglais (1).

Les Poëtes & les Auteurs dramatiques abondoient de toute part; chaque jour produisoit une nouvelle pièce, dont le plus grand nombre n'existoit qu'un moment. On ne célébroit plus aucune fête publique ou particulière, sans y avoir quelques spectacles analogues aux circonstances : le Roi, la Reine, & toute leur Cour, jouoient la Comédie. Ce goût se soutint pendant pres-

(1) Alexandre Hardy fleurissoit en France vers la fin du séizième siècle : on ne connoît ni l'époque précise de sa naissance, ni celle de sa mort ; on sait qu'il vivoit encore en 1628, & qu'il composa huit cents pièces, dont il en reste quarante-une. Il avoit du talent, du goût & des connoissances, & auroit sans doute produit de bons ouvrages s'il avoit eu le temps de les corriger. *Mairet*, *Rotrou* & quelques autres Auteurs distingués, donnèrent une nouvelle face à la Scène Françoise, sous le ministère du Cardinal de *Richelieu ;* mais il étoit réservé au grand *Corneille* de lui donner ce lustre, dont elle a joui depuis ce célèbre Auteur.

que tout le règne suivant, & ce furent les sombres Puritains qui le condamnèrent comme un amusement diabolique. On connoît les maux qu'attirèrent sur l'Angleterre les pernicieux principes de cette secte fanatique : ils bouleversèrent l'Etat, & commirent un *crime* qu'on n'oubliera jamais. Ces malheureux usurpateurs du pouvoir monarchique, firent passer le 11 Février 1647, un acte au Parlement, qui déclara les Comédiens aussi punissables que des *vagabonds*, & soumis comme eux aux corrections spécifiées dans les Statuts de la trente-neuvième année du règne d'Elisabeth, & la septième de Jacques Ier. (1). Ce même acte ordonnoit au Lord Maire, aux Juges de Paix de la cité de Londres, de *Westminster*, des comtés de *Middlessex* & de *Surry*,

(1) Tandis que le fanatisme dégradoit l'art dramatique en Angleterre, la France l'encourageoit en décernant des honneurs au père de son Théatre. Le grand Corneille, déjà connu par diverses pièces dramatiques, & sur-tout par le *Cid* représenté en 1637, fut reçu en 1647 membre de l'Académie Françoise.

qu'ils eussent à démolir sur le champ toutes les salles de Spectacles dans leurs juridictions, & leur enjoignoit de faire publiquement fouetter les Acteurs accusés de jouer dans des maisons particulières : après cette punition, ils devoient leur faire signer une promesse de renoncer à leur état ; s'ils s'y refusoient, les emprisonner, jusqu'à ce qu'ils eussent donné une caution suffisante, & en cas de récidive, les déclarer *vagabonds incorrigibles*, & les traiter comme tels, suivant les Loix. Enfin, il fut ordonné qu'on confisqueroit au profit des pauvres tout l'argent provenu des spectacles, & que toute personne qui assisteroit à une représentation dramatique, paieroient cinq schelins d'amende.

Doit-on s'étonner après cela, que l'Europe ait été si long-tems plongée dans l'ignorance, & que l'exemple des Romains, encore récent au démembrement de leur empire, ait eu si peu d'effet sur les différentes nations qui avoient été les témoins de leur prospérité. Les Anglois, peuple philosophe

& éclairé, au milieu d'un siècle où les arts & les sciences faisoient par-tout des progrès, furent sur le point de voir rentrer leur scène dans le néant, au moment même où elle promettoit les plus grands succès. Tel est le pouvoir du despotisme, fondé sur une aveugle superstition.

Les hostilités entre le Roi & le Parlement, avoient déjà plusieurs fois interrompu les spectacles, mais dès que cet acte foudroyant fut public, les Auteurs, par attachement à leur Souverain & leur protecteur, quitterent le brodequin pour endosser la cuirasse, & combattirent en faveur de sa cause. Le sort de la guerre fut fatal à la Monarchie; le Roi périt par un *meurtre exécrable*, & les Muses & les Comédiens allèrent en silence pleurer cette horrible catastrophe.

Cependant, quelques Acteurs indigens qui survêcurent aux malheurs des temps, soit par zèle ou par néceſſité, se hasardèrent à reparoître sur un Théatre échappé à la fureur des fanatiques; mais des soldats

les arrêtèrent au milieu de la pièce, & les condusirent en prison. Cet échec ne les rebuta pas; ils obtinrent à leur sortie, une permission secrette du Commandant de *Whitehal*, jouèrent dans des lieux écartés aux environs de Londres, & dans les châteaux des Seigneurs mécontens des nouveaux principes de Cromwell, & de ses partisans.

Malgré les menaces du Protecteur, & la rigueur de ses ordres (1) contre les Spectacles, il ne put empêcher Sir William d'Avenant de rassembler une Troupe de Comédiens, de représenter publiquement en 1656 des Pieces dramatiques, & de continuer son spectacle jusqu'à la restauration de Charles II. A l'époque de cet heureux événement, les Muses reprirent vigueur, & brillèrent d'un plus grand éclat. Les Théatres se rétablirent, l'on y vit des Auteurs de plus grand mérite, les arts &

(1) Cromwell prit le titre de Protecteur l'an 1653; dignité qu'il dut autant à la violence qu'à la ruse.

les sciences sembloient sortir de l'esclavage, & tout reprit un aspect plus riant. Le Roi eut sa troupe, & le Duc d'Yorck la sienne; Sir William eut la direction de celle-ci, & M. Killegrew obtint celle du Roi, en récompense de son zèle pour ce Monarque, pendant son infortune.

Les deux Troupes, après avoir parcouru différentes Salles, se fixèrent, l'une à *Drury-Lane*, & l'autre à *Lincoln's-Inn-Fields* (1). Les Comédiens du Roi firent l'ouverture de la première le 8 d'Avril 1662, & y continuèrent leurs représentations avec le plus grand succès; mais la peste & l'incendie de Londres, en 1665, mirent de nouvelles entraves aux progrès des Spectacles, & ce ne fut qu'après avoir oublié les maux qu'elles occasionnèrent, qu'on r'ouvrit les Théâtres. Bientôt le Public inconstant dans ses plaisirs, se fatigua de la répétition des mêmes pièces, & malgré le mérite des Acteurs, les Salles furent presque désertes.

(1) Endroit destiné à l'étude des loix.

Sir *William* devenu jaloux de la préférence donnée à la Troupe du Roi, & voulant remédier à la tiédeur du Public pour les Spectacles, fit construire un Théâtre dans les jardins de Dorset, avec le dessein d'y donner des Opéra ; mais il mourut avant qu'il fût achevé. Sa veuve, secondée des principaux Acteurs de sa troupe, exécuta le projet de son mari, & fit, en 1671, l'ouverture de la nouvelle Salle, par une piece de M. *Dryden*, nommée la Tempête ou l'Isle enchantée (1). On donna d'abord le nom de Comédie à cette pièce, mais c'est sans contredit un Opéra lyrique, tant pour la musique que les ballets & les décorations ; la seule différence qu'il y a entre cet Opéra & ceux d'aujourd'hui, c'eſt

(1) On avoit déjà donné en France, en 1669, un privilège pour l'Opéra à l'Abbé Perrin, & le premier Théatre dressé à cet effet fut dans le jeu de paume de la rue Mazarine, vis-à-vis la rue Guénégaud. On ouvrit le Théatre au mois de Mars 1672 par l'Opéra de *Pomone*, paroles de l'Abbé Perrin, musique de Lambert, Organiste de S. Honoré : les représenrations furent continuées avec le plus grand succès. (Dictionnaire de Trévoux.)

qu'on déclamoit dans la tempête, les morceaux qu'on récite à présent en musique.

L'entreprise de Lady d'Avenant réussit au-delà de ses espérances, & la Troupe du Duc, dont elle étoit Directrice, l'emporta enfin sur les Comédiens du Roi. L'incendie de leur Salle acheva son triomphe. Cependant, la Troupe du Roi craignant d'être oubliée, fit reconstruire sur la Salle incendiée un Théâtre plus spacieux que le premier, & l'ouvrit en 1674. Espérant d'arrêter par-là les succès de l'Opéra, l'on commença d'abord à le parodier, & à critiquer ce genre de spectacle; mais ce que l'épigramme la plus piquante n'auroit pu produire, la nécessité l'effectua. Ces Spectacles brillans, tandis qu'ils amusoient le Public, ruinoient les Directeurs; ils furent obligés de réunir leur Troupe à celle du Roi, projet plusieurs fois proposé, mais toujours refusé. Malgré l'espoir que leur donna cette réunion, ils s'apperçurent bientôt que le succès ne répondoit pas à l'attente; en conséquence, ils cédèrent en

1682, moyennant une somme très-modique, leur privilège à M. *Rich.* Ce nouveau Directeur, homme insolent & borné, manqua de retarder de nouveau les progrès de la Scène Angloise. Il tyrannisoit les Acteurs, & leur payoit à peine leur salaire. Fatigués de ses mauvais traitemens, ils s'en plaignirent au Lord Chambellan (1), & obtinrent la permission de se former en une Troupe particuliere, & de jouer sur un Théatre qu'ils construisirent sur le champ, dans *Lincoln's-Inn*, avec les libéralités de leurs protecteurs. Ils en firent l'ouverture en 1695, & l'emportèrent sur l'autre Troupe. Mais leur succès manqua de les ruiner. Les habitans de ce quartier, gens graves, & uniquement occupés de l'étude des Loix, ennuyés du bruit des voitures, présentèrent une requête pour être délivrés d'un tel inconvénient. Chacun fit valoir ses droits;

(1) Le Grand Chambellan de l'Angleterre a un pouvoir absolu sur tous les Spectacles, mais non pas sur les Auteurs. Ce ne fut qu'en 1737 que le Parlement lui accorda quelque autorité sur les productions dramatiques.

mais on ordonna aux Comédiens de se transporter au Théatre du Marché au foin (Haymarket); ils y jouèrent deux ans, & s'appercevant que Londres n'étoit pas assez considérable pour occuper deux Troupes, *Betterton*, le Directeur, & Acteur principal, s'arrangea avec *Sir John Vanbrugh*, & lui céda son privilège (1).

La corruption des mœurs de la Cour de Charles II, encourageoit la licence du Théatre; une pareille liberté réveilla l'attention de plusieurs Auteurs célèbres, & entr'autres celle de *Jeremy Collier*. Il employa ses talens contre la Scène Angloise, avec tant de succès, qu'il manqua de lui porter un coup fatal. Il publia en 1698, un petit ouvrage, dans lequel il déclama avec tant d'éloquence contre la licence théatrale, qu'il effraya les foibles, convainquit les gens raisonnables, & parvint enfin à réformer un abus si dangereux. Le Roi Guil-

(1) *Sir John Vanbrugh*, Auteur de plusieurs pièces très-estimées.

laume, malgré les efforts des meilleurs Auteurs dramatiques, pour ridiculiser les craintes de *Collier* (1), fut si content de cet ouvrage, qu'il fit cesser les poursuites de la Justice contre l'Auteur, accusé d'avoir eu des principes politiques, contraires à ceux adoptés à la révolution.

Dès que *Sir John Vanbrugh* eut la direction du Théâtre, il songea à faire construire une Salle, digne de la nation Britannique. Il proposa à cet effet une souscription, & reçut en peu de jours 3000 livres sterlings: avec cette avance, il commença l'édifice, & en fut l'architecte; mais pour rendre son entreprise plus éclatante, il y associa le célèbre M. *Congreve*, & fit l'ouverture de la Salle le 9 d'Avril 1705, par un Opéra Italien. Les Anglois, mécontens de cette nouveauté, marquèrent la plus grande indifférence pour un Spectacle, qu'à peine un

(1) *Dryden*, *Congreve*, *Dennis*, *Vanbrugh* & quelques autres Auteurs célèbres ridiculisèrent les principes de *Collier*, mais il les força au silence.

petit nombre comprenoit, & les deux Directeurs, dont la plume aussi feconde qu'éloquente pouvoit remédier à cet inconvénient, composèrent plusieurs pièces, & firent, en attendant, jouer les anciennes; cependant ils échouèrent encore dans leur entreprise; la Salle étoit belle, bien ornée, mais tellement sourde, qu'à peine y distinguoit-on la voix des Acteurs; on s'apperçut alors que Sir John étoit meilleur Poëte qu'Architecte, & que la Salle n'étoit pas du tout calculée pour la déclamation dramatique. D'ailleurs, elle étoit située dans un quartier peu habité (1). M. Congreve se désista, & Sir John tâcha de se débarrasser d'un fardeau très-pénible; il le proposa inutilement à plusieurs de ses amis, aucun ne voulut s'en charger; à la fin, cependant, il trouva un sous-Directeur de Rich, nommé

(1) Le quartier de Westminster ne s'étendoit guères au-delà d'une rue nommée *Piccadilly*, tout ce qui forme aujourd'hui la rue d'Oxford & le beau quartier de Port man' Square, & étoit alors un assemblage de prairies & de champs.

Swiney, auquel il céda l'inspection de la Troupe, moyennant une rétribution de cinq guinées par représentation ; celui-ci, habitué à traiter ces sortes d'affaires, arrangea si bien les siennes, qu'avant la fin de 1706, il avoit considérablement augmenté sa fortune. Le Directeur de Drury-Lane s'enrichissoit de son côté en fraudant ses Associés ; plusieurs renoncèrent à leurs prétentions. Sir Thomas Shipwith, l'un d'eux, ne comptant gueres sur une dette auſſi précaire, la céda un jour, avec sa part dans l'entreprise, au colonel Brett, son ami ; le Colonel, plus rusé que le Baronnet, fit si bien valoir ses droits, que ce dernier, fâché de son indiscrétion, somma le Colonel de lui rendre un don qu'il n'avoit fait, disoit-il, qu'en plaisantant. Le Colonel, indigné, se désista en faveur de Rich, qui, par ce moyen, devint en 1708 seul Directeur du Théatre de Drury-Lane.

Dès que Rich agit de son chef, il recommença ses tyrannies envers la Troupe. Les principaux Acteurs, à l'exemple de leurs prédécesseurs,

prédécesseurs, réclamèrent de nouveau la protection du Lord-Chambellan, qui, trouvant leurs plaintes fondées, leur accorda la permission de s'incorporer avec la Troupe de Swiney ; ils s'arrangèrent secrètement avec ce dernier, & convinrent qu'ils représenteroient alternativement sur son Théatre, des Opéras Italiens, & des Pièces dramatiques. Le Lord Chambellan défendit le 7 Juin 1709, aux nouveaux Associés, de jouer ailleurs que sur leur Théatre, ce qui obligea Rich à fermer le sien.

Leur premier soin fut de remédier aux inconvéniens de la Salle; ils réussirent si bien, que sans les dépenses qu'entraînoient l'Opéra, dont le Public commençoit à se lasser, ils auroient achevé de faire une fortune brillante en peu d'années.

Cependant, l'interdiction du Théatre de Drury-Lane subsistoit toujours ; ce que les plaintes, les prières & les sollicitations n'avoient pu effectuer, devint l'ouvrage de la hardiesse & de la témérité. Un Avocat, nommé William Collier, homme jovial,

mais rusé, membre du Parlement, où il jouoit un rôle fort équivoque, étant tantôt du parti du Peuple, & tantôt de celui de la Cour, fit si bien valoir ses protections auprès des grands, qu'il obtint la promesse du Lord-Chambellan, que s'il pouvoit s'emparer de la Salle de Drury-Lane, ce Seigneur leveroit l'interdiction, & lui accorderoit un privilège pour ce Théatre. Collier s'adressa sur le champ aux propriétaires, loua leur Salle, en passa secrètement un bail, &, profitant d'une fête publique, alla le 22 Novembre 1710, à la tête de la populace, sommer Rich d'en sortir; mais celui-ci refusant d'obéir, il l'en chassa de force. Ce Directeur étoit tellement haï, qu'il n'eut pas seulement la satisfaction de voir aucun Anglois s'opposer à une violence aussi contraire à la liberté, dont tout sujet de la Grande-Bretagne est jaloux. Rich fit aussi-tôt construire un Théatre dans Lincoln's-Inn-Fields, pour se venger de ses Confrères, mais il mourut avant qu'il fût achevé.

A peine Collier fut-il établi dans son usurpation, qu'il s'en repentit. Jaloux des succès de la Troupe de Swiney, il obtint par le même crédit qui l'avoit déjà servi, la direction de l'Opéra, & força Swiney à s'accommoder de la sienne. Dès ce moment, les deux Salles eurent leur destination particulière, & la déclamation dramatique fut détachée de l'Opéra. Mais le motif qui jusqu'alors avoit guidé toutes les démarches de Collier, n'étant point satisfait, il obtint de nouveau un échange de Théatres, retint les bons Acteurs à Drury-Lane, s'y enrichit, tandis que le pauvre Swiney se ruina, & fut forcé de s'expatrier pour éviter les poursuites de ses créanciers.

La mort de la Reine Anne, arrivée en 1714, rendit aux successeurs de Rich la liberté de jouir de leurs droits. Ils ouvrirent enfin la nouvelle Salle de Lincoln's-Inn; mais voyant leurs mauvais succès, ils y introduisirent les Pantomimes, spectacle ignoré jusqu'alors en Angleterre; la nou-

veauté l'emporta, & le frivole fut préféré à l'utile.

On construisit en 1720, dans le Haymarket, le petit Théatre qui sert aujourd'hui de Salle d'été; &, en 1729, celui de Goodman'sfields, où le célèbre Garrick débuta en 1741. On acheva en 1733 la Salle de Covent-Garden, destinée à la Troupe de Lincoln's-Inn, qui dès ce moment abandonna le Théatre qu'elle y avoit occupée depuis la mort de la Reine.

En 1735, le célèbre Auteur de *Tom-Jones*, Henry Fielding, mécontent de la fortune & de quelques gens en place, inventa un spectacle qui produisit une révolution dans le système dramatique, ou la police des Théatres; il ramassa une troupe de mauvais Comédiens, à laquelle il donna le titre de *Troupe du Grand-Mogol*, & leur fit jouer des pièces nommées *Pasquinades*, sur le petit Théatre de Haymarket, (Marché au foin); elles eurent d'abord le plus grand succès, mais dès que le public fut rassasié d'invectives & d'épigrammes, sa Salle devint

déserte, il se retira presque aussi pauvre qu'avant son entreprise, ayant néanmoins gagné de quoi subsister le reste de ses jours. Le Ministère sollicita le Chambellan de mettre ordre à ces Pasquinades; le Parlement passa un acte qui forçoit tout Auteur ou Directeur, avant de donner une pièce nouvelle au Public, d'en obtenir la permission du Chambellan; on en excepta cependant la cité & franchises de Westminster, & les lieux où résideroit la Cour. Cet acte privoit aussi le Roi du droit d'accorder de nouvelles lettres-patentes aux Théatres, & condamnoit à de fortes amendes ceux qui manqueroient d'en observer les articles. Le Public murmura; il y eut de grands débats au Parlement, contre une loi opposée à la liberté de la presse. Le fameux Lord Chesterfield prouva, dans un discours fort éloquent, l'abus d'une telle autorité; mais malgré tout ce qu'on put faire pour en empêcher l'effet, l'acte eut force de loi; & délivra les ministres de la crainte d'être censurés par les Auteurs dramatiques.

Les Théatres continuèrent à rester dans l'état où ils étoient depuis le commencement de ce siècle : plusieurs Auteurs & Acteurs célèbres en avoient eu la direction, & ce ne fut qu'en 1747 que M. Garrick se chargeant de celle du Théatre de Drury-Lane, eut la gloire de réformer la Scène Angloise, & de lui donner cet éclat dont elle brille aujourd'hui.

LES MYSTÈRES.

POUR ne pas ennuyer nos Lecteurs ; nous nous bornerons à un léger extrait de ces Spectacles ridicules, conformes à-peu-près à ceux qu'on représentoit en France.

ANNÉE 1110.

Le premier Mystère dont il est fait mention dans les annales Britanniques, est le miracle de *Sainte Catherine*, composé par un Clerc nommé Geoffroy, Normand de naissance, & dans la suite Abbé de Saint-Alban. Il fut envoyé en Angleterre par l'Abbé Richard, pour prendre la direction de l'Ecole de l'Abbaye de Saint-Alban : mais étant arrivé trop tard, il se rendit à l'Abbaye de Dunstable, y enseigna le Latin à la jeunesse, & y fit représenter sa pièce par ses Ecoliers. On parle déjà en 1110 de ce Mystère, comme d'une pièce ancienne ; mais il est vraisemblable qu'elle avoit été composée dans le siècle

précédent. C'est la première de ce genre qui parut en Angleterre, & suivant les observations de M. l'Extant, probablement le premier essai dramatique qu'on ait fait en Europe. Matthieu Paris rapporte que Geoffroy emprunta une Bible aux Sacristains d'une Abbaye voisine de celle de Saint-Alban, pour composer les rôles de ce *saint Mystère.*

Voyez la Biographie dramatique, par David Erskine Baker, tom. 2, pag. 235.

Année 1328.

En 1328, on représentoit à Chester, les Mystères de la Pentecôte. C'étoient des mêlanges ridicules du sacré & du profane. On en a déposé les manuscrits dans le Musée Britannique; mais il en est des copies fort exactes dans la Bibliothèque Bodlïenne, rédigées par William Bedford en 1604. Cependant M. Tyrwhitt nous apprend que le Rédacteur en a altéré la diction & l'orthographe.

Les différens corps de Métiers de Chester employèrent trois jours à la représentation de ces pièces sacrées. Elles furent distribuées dans l'ordre suivant.

La Chûte de Lucifer étoit jouée par les Tanneurs.

La Création du Monde, par les Drapiers.

Le Déluge, par les Teinturiers.

L'Histoire d'Abraham, de Lothe & de Melchisedech, par les Barbiers.

L'Histoire de Moïse, de Balac & de Balaam, par les Bonnetiers.

La Salutation & la Nativité, par les Charrons.

Les Pâtres avec leurs troupeaux, par les Peintres & les Vitriers.

Les trois Mages, par les Cabaretiers.

L'offrande des Mages, par les Merciers.

Le Massacre des Innocens, par les Orfévres.

La Purification, par les Maréchaux.

La Tentation dans le Désert, par les Bouchers.

La dernière scène, par les Boulangers.

L'Aveugle & le Lazare, par les Gantiers.

Jesus & le Lépreux, par les Cordonniers.

La Passion, par les Archers, les Fabriquans de Flêches & les Clincailliers.

La Descente aux Enfers, par les Cuisiniers & les Traiteurs.

La Résurrection, par les Pelletiers.

L'Ascension, par les Tailleurs.

L'élection de S. Matthieu, l'apparition du Saint-Esprit, &c. par les Marchands de Poisson.

L'Ante-Christ & le dernier Jugement; par les Tisserans.

Dans une pièce intitulée la *Création du Monde*, Adam & Eve paroissoient sur la scène, n'ayant pour tout vêtement que « la simple parure de la nature ». Ils s'entretenoient de leur nudité, & ne la couvroit avec la feuille du figuier, que dans la scène suivante. Ce Spectacle, aussi singulier qu'indécent, se représentoit néan-

moins devant une assemblée composée des deux sexes. Telle étoit alors la simplicité des mœurs, qu'on n'attachoit nulle importance à cette liberté : s'écarter du texte de la *Genèse*, eût été une hérésie impardonnable. La pièce finissoit par le meurtre d'Abel, & les lamentations de nos premiers parens.

Idem, tom. 2, pag. 50.

MORALITÉS.

Année 1504.

LE Nécromancier, Farce morale, par maître Skelton, *Laureat* ou Poëte du Roi. Cette pièce fut représentée le Dimanche des Rameaux, en présence du Roi Henri VII, & de plusieurs personnes de tous états, dans la maison seigneuriale de Woodstock, située dans la province d'Oxford, & de laquelle il ne reste plus de vestiges. Elle fut imprimée dans la même année, en petit format in-4°., par Wynkin de Worde.

Les principaux Personnages de cette pièce, sont un Nécromancier, un Diable, un Notaire; la Simonie & l'Avarice. Le sujet de l'intrigue, eſt le jugement de l'Avarice & de la Simonie; le Diable est le Juge, & le Notaire est son Clerc. Le Nécromancier invoque le Diable dans un long Prologue, & le force par son art, à comparoître sur la terre, & à y tenir son tribunal; celui-ci,

furieux d'être réveillé de si grand matin (1), chasse le Nécromancier à grands coups de pied. Pour rendre la figure de Belzebut plus intéressante, il porte un masque épouvantable, à longue barbe grise; il parle en vers, & les autres personnages, par un motif de respect, parlent en bouts rimés, composés de phrases Angloises & Françoises. Dans le cours du plaidoyer, l'Avarice cite *Sénèque* & *Saint-Augustin*; la Simonie tâche de corrompre le Juge; mais le Diable indigné de ce qu'on soupçonne son intégrité, jure par les *Euménides* & la barque de *Caron*, que la Simonie sera *grillée* dans les abîmes du *Cocyte*, avec *Mahomet*, *Ponce-Pilate*, le Roi *Hérode* & le traître *Judas*: il envoie les deux Parties en Enfer; la derniere scène en représente le vestibule; le Diable, le Nécromancier, & une dame dansent ensemble; au milieu du Ballet, le Diable fait trébucher le Nécromancier, & auſſi-tôt ils

(1) On commençoit le Spectacle le matin, & on le représentoit dans la Chapelle du Château.

disparoissent au milieu d'un tourbillon de fumée & de flammes.

L'on trouve dans cette farce, quelques satyres assez piquantes contre la Simonie & contre les Magistrats; mais en général, le langage & l'intrigue se ressentent également de la barbarie de ce temps.

Idem, tom. 2, page 254.

Année 1512.

La Chandeleur, ou le Massacre des Innocens, Farce morale, composée par Shan-Parfre, & imprimée d'après le manuscrit déposé dans la bibliothèque Bodlïenne.

M. Hawkins en parle en ces termes dans un ouvrage nommé l'*Origine du Drame.*

« Nous apprenons par le Prologue de » cette pièce, dit-il, que l'année précé- » dente, l'Auteur avoit donné au Public » *l'Apparition des Anges aux Bergers*, & » *l'Adoration des Mages*, deux mystères » également intéressans, ornés de *plusieurs* » *beautés poétiques*: il y fait entrevoir qu'il » se propose de donner dans le courant de

» l'année 1513, la *Diſpute des Savans*; » cependant nous ne trouvons aucun fragment de ces deux pièces.

» Dans le Massacre des Innocens, les » Soldats Hébreux jurent au nom de *Mahound* ou Mahomet, quoique celui-ci » soit né six siècles après cet évènement. » On nomme le Messager d'Hérode, *M. Watkin*, & l'on fait promener sur le » Théatre, des *Chevaliers* armés de *pied en cap*, pendant que la Sainte-Famille » s'enfuit en Egypte. Malgré ces absurdités, » le rôle d'Hérode a du caractère & de la » dignité ».

Nous ajouterons aux observations de M. Hawkins, qu'une partie de cette farce morale est imitée d'un *Mystère* représenté par les Pères de l'Eglise Anglicane, au fameux Concile de Constance. Un Bouffon du Roi Hérode demandoit à Sa Majesté Judaïque le titre de Chevalier, & la permission d'aller à Béthléem tuer les mères des enfans qu'on y avoit massacrés: le Prince y consent, & le Héros part: il attaque

ces femmes qui se défendent avec leurs quenouilles, l'accablent d'injures, le traitent de poltron, d'opprobre de la Chevalerie, & le renvoient ignominieusement à sa Cour. Que d'absurdités ! & qu'on doit se féliciter de vivre dans un siècle plus éclairé.

ANNÉE 1513.

L'*Homme*, pièce morale par John Skot, imprimée & publiée à Londres au commencement du règne de Henri VIII. La briéveté du titre de cette pièce nous paroît d'autant plus étonnante, qu'en général le titre de toutes les autres excède les bornes ordinaires. On voit à la tête de cet ouvrage, dont le manuscrit est déposé dans la bibliothèque Bodlïenne, l'avertissement suivant.

Ici commence un traité fort instructif; » on y verra comment le Pere Eternel en- » voya la *Mort* chez les hommes, pour les » sommer de lui rendre compte de leurs » actions ».

Les Personnages de cette pièce, sont, Dieu, la Mort, un Messager, l'Homme, les

les Plaisirs, les Parens, les bonnes Œuvres, l'Instruction, la Confession, la Beauté, la Force, la Prudence, les cinq Sens, les Docteurs & les Anges.

Le Docteur Percy prétend, que cette misérable production excite la terreur & la pitié, & qu'on peut la mettre au rang des Tragédies.

Idem, tome 2.

ANNÉE 1529.

Acolastus, pièce traduite du latin, par William Fullonius, imprimée *in*-4°., en anciennes lettres noires, & dédiée au Roi Henri VIII.

Le sujet de cette pièce est pris dans l'histoire de l'Enfant prodigue; elle fut composée pour l'usage des Ecoliers, & dans l'intention de leur expliquer la Grammaire en les amusant.

« Acolastus, traduit en Anglois, dit » Jean Palsgravi, est une pièce très-utile » à l'instruction de la jeunesse; chaque » scène concourt à lui montrer la significa-

» tion des termes latins. On a eu soin d'ex-
» pliquer en marge, les phrases dont les
» peuples Latins se servoient autrefois, &
» auxquelles, faute de les entendre, nous
» en avons substitué d'autres : on y ensei-
» gne les manieres les plus élégantes de
» parler cette langue, comme les prover-
» bes, les métaphores, les allusions, &
» autres figures poétiques & rhétoriques.
» Au total, cette pièce ne peut être assez
» admirée.

Idem, tom. 2, page 3.

COMÉDIE.

Année 1540 ou 50.

Gammer Gurton's Needle, ou l'Eguille de Gammer Gurton, la premiere des Comédies Anglaises composée par John Still, depuis Evêque de Bath & Wells.

La composition de cette singulière pièce qui est divisée en cinq actes, annonce le premier effort du génie pour briser les liens de l'ignorance. L'intrigue en est aussi simple que ridicule. Gammer Gurton a égaré l'éguille avec laquelle elle raccommode la culotte dont son mari se pare les dimanches. Cette perte cause un grand embarras; après bien de recherches, de disputes, de combats, elle la trouve attachée à cette même culotte; cette heureuse découverte produit le dénouement. On trouve cette pièce imprimée en anciennes lettres noires, dans la collection du Théâtre de Dodsley; on y a conservé l'ortographe de l'original.

Si nous nous sommes permis cet extrait,

c'est pour donner un exemple du mauvais goût qui prévaloit dans ce siècle grossier.

Année 1581.

Le Combat de la Conscience, Tragi-Comédie, par Nathaniel-Woodes, Ministre de l'Eglise de Norwich, imprimée à Londres en 1581, par Richard Bradocke, & se trouve dans la Bibliothèque Bodlïenne.

Le sujet de cette pièce est un mondain, connu sous le nom de *Philologus*. Il renonce au Christianisme, pour conserver sa vie & sa fortune : cette situation occasionne en lui de grands combats entre la crainte, l'espoir & les remords. Les rôles furent distribués en six parties, pour en faciliter les représentations dans les sociétés particulières. Un seul Acteur jouoit le rôle de Mathetis ou le Prologue ; Pophinitius ou la Conscience ; un second, Theologus & l'Hypocrisie ; un troisième, Satan ; la Tyrannie, l'Esprit, l'Epouvante, Eusebius & un Cardinal ; un quatrième, Cacon ; un cinquième, l'Avarice, l'Inspiration,

Gibertus & Nuntius; un sixième, Philologus ou le Mondain.

L'on peut aisément s'imaginer quel devoit être un pareil Spectacle.

Idem, tom. 2.

SPECTACLES POMPEUX.

ON inventa l'année 1236, ces sortes de Spectacles, en l'honneur de la Reine Eléonore, femme d'Henri III, lorsque cette Princesse traversa la Cité de Londres le jour de son couronnement. Ils consistoient en des chars de triomphe, sur lesquels on voyoit le *Commerce*, l'*Industrie*, la *Cité de Londres*, la *Tamise*, & plusieurs autres sujets personnifiés par des Dieux & des Déesses, qui récitoient des discours dramatiques analogues à la fête. Ces discours étoient mêlés de chants & de musique. On conserva l'usage de ces Spectacles jusqu'en l'année 1761.

La deuxième représentation de ce genre fut exécutée pour Edward premier, lorsque ce Prince, après avoir vaincu les Ecossois, revint en 1298 triomphant à Londres.

La troisième, en 1357, pour Edward, Prince de Galles, surnommé *le Prince Noir*, fils d'Edward III, lorsqu'après la bataille de Poitiers, il conduisit Jean, Roi de France, & Philippe son fils, prisonniers à Londres.

La quatrième fut donnée en 1381, lorsque Richard II, à la sollicitation de la Reine, rétablit les bourgeois de la Cité dans la jouissance de leurs chartres, dont il les avoit privés, pour les punir de s'être opposés aux formes rigoureuses qu'il avoit introduites dans la manière de percevoir la capitation.

La cinquième en 1415, au retour d'Henri V, après la bataille d'Azincourt.

La sixième en 1522, lorsque Henri VIII reçut l'Empereur Charles V.

La septième, lorsque ce même Prince passa par la Cité, le jour du couronnement d'Anne de Boleyn.

La huitième en 1558, la veille du couronnement de la Reine Elisabeth.

La neuvième & dernière, lorsque le

Roi Georges III honora la Cité de sa présence, après son avènement au trône; mais on retrancha les chants & la déclamation.

On renouvella ce même Spectacle pour l'inauguration des Lords-Maires; mais l'usage en a été entièrement aboli dans le cours de ce règne, à cause des dépenses qu'il exigeoit & des désordres qu'il occasionnoit parmi le peuple.

Idem, tom. 2, pag. 170.

DISSERTATION
SUR
L'ART DRAMATIQUE
DES ANGLOIS.

L'Art dramatique doit être une peinture fidelle de l'homme, de ses goûts, de ses passions, de ses vices & de ses vertus; c'est un tableau animé des vicissitudes auxquelles l'expose l'inconstance de la fortune; il a pour objet de l'instruire en l'amusant, & de lui servir de guide dans le labyrinthe épineux de la vie. Tel fut le but des anciens qui puisèrent leurs leçons dans la nature, & tel doit être celui des modernes qui suivent la même carrière.

Cet Art qui fait nos délices, a ses préceptes, ses loix particulières. Aristote, & après lui Horace, ont consigné dans leurs écrits les règles qui doivent présider

à la composition d'un ouvrage dramatique; & quoique la sévérité de ces règles nuise quelquefois à la beauté de l'ouvrage, parce qu'elle enchaîne l'imagination de l'auteur, & donne des entraves à son génie, on ne peut néanmoins justifier absolument le reproche qu'on fait aux Anglois, de les avoir trop négligées. Tout ce qu'on peut dire pour leur défense, c'est que leurs licences théatrales semblent autorisées par l'exemple même des anciens. En parcourant en effet les productions dramatiques que l'antiquité nous a transmises, il est aisé de se convaincre que les préceptes d'Aristote & d'Horace n'ont pas été puisés dans les ouvrages des Poëtes leurs prédécesseurs ou leurs contemporains, mais qu'ils sont uniquement le fruit des sages réflexions que la justesse de leur esprit leur a inspirées. Cette observation importante mérite d'être développée ici avec quelque étendue.

Les trois *unités* assez obscurément établies par Aristote, sont fondées sans doute,

1°. sur ce qu'une représentation de quelques heures ne pourroit comprendre, sans absurdité, un évènement dont la durée embrasseroit quelques années, si on ne bornoit cet évènement à un *temps* limité & analogue à celui de la représentation ; qu'il seroit d'ailleurs impossible de fixer l'attention du spectateur sur une longue suite d'aventures, sans la distraire du sujet principal.

2°. L'unité de *lieu* est d'autant plus nécessaire, que le Théatre étant un lieu très-circonscrit, on ne peut sans prestige, même à l'aide des décorations, y rassembler plusieurs incidens arrivés en divers pays : une pareille liberté interromproit la liaison des scènes, & blesseroit d'ailleurs la vraisemblance.

3°. Tous les évènemens d'une pièce dramatique étant destinés à un même but, & devant former à la fin une seule & même catastrophe, l'unité d'*action* devient indispensable.

Voilà sans doute ce qui donna naissance

à ces règles. Voyons si les anciens les ont observées. Si nous examinons les ouvrages d'Euripide, nous voyons dans une de ses Tragédies, Thesée quitter Athènes à la fin d'un acte, aller combattre les Thébains sous les murs de leur capitale, éloignés de quarante milles de distance, & revenir triomphant au commencement de l'acte suivant. *Nuntius* le précède, & rend compte de la victoire, au moment où *Æthra* & le chœur achèvent de chanter trente-six vers; ce n'est pas un vers par mille, & cependant on est parti avec une armée, on a combattu, on a vaincu, & l'on est de retour en moins d'un quart-d'heure. Euripide a-t-il observé la vraisemblance? On dira peut-être que cet évènement est supposé se passer dans l'entracte, & qu'ainsi il n'altère point l'action. Mais ne faut-il pas avoir une imagination bien complaisante pour se prêter à une pareille illusion, & croire qu'on puisse faire autant de chemin en aussi peu de temps? De cette manière il seroit facile

de représenter en vingt-quatre heures toutes les campagnes d'Alexandre.

Terence, le plus correct des Auteurs Latins & le plus grand partisan des Auteurs Grecs, dans sa Comédie qui a pour titre l'*Auteur de son propre châtiment*, prolonge aussi l'action au-delà du temps prescrit. Les deux premiers actes comprennent le premier jour, & les trois autres le lendemain. Sa Comédie de l'*Eunuque* n'est pas plus régulière : il y laisse plusieurs fois la scène vuide, & commet d'autres fautes semblables.

D'autres Auteurs non moins célèbres de l'antiquité, non contens de s'affranchir des règles théatrales, semblent avoir négligé jusqu'au but moral de la scène : la punition du vice & la récompense de la vertu. *Medée* triomphe dans sa vengeance inhumaine. Les meurtriers de *Priam* & d'*Axtyanas*, le ravisseur de *Cassandre*, sont couronnés des mains de la victoire, & ces fautes sont d'autant plus inexcusables, qu'un Auteur tragique ne travailloit

jamais pour la Comédie. Mais si, d'un autre côté, nous examinons la force & l'énergie qui règnent dans ces mêmes ouvrages, nous ne pouvons sans injustice leur refuser notre admiration. Nous ignorons plusieurs usages contre lesquels les Auteurs comiques exerçoient leur satyre, & qui rendoient leurs pièces beaucoup plus piquantes sans doute qu'elles ne nous paroissent aujourd'hui. Cependant on y découvre encore tout le sel de la plus fine épigramme : leur Tragédie est pleine d'élévation & de noblesse ; toutes les passions y portent l'empreinte de la vérité ; & si l'on excepte celle de l'amour dont les anciens n'offroient que les désordres, on conviendra qu'ils peignoient mieux que nous les autres affections du cœur. On en voit des exemples dans la *Troade* de *Sénèque*, dans la *Phèdre* & l'*Iphigénie* de *Racine*, dans le *Séjan* & le *Catilina* de *Ben-Johnson*, qui sont autant de copies ou d'imitations des anciens.

Le temps qui jette un voile sur l'ori-

gine des plus fameux monumens, n'épargne pas les productions du génie. On ignore encore sur quelle autorité on divisa les pièces dramatiques en cinq actes. Ce n'est pas sur celle des Grecs; ils les partageoient au moyen des chœurs, & il s'en trouve plusieurs où ils ont excédé ce nombre : ce n'est pas non plus d'après les préceptes d'Aristote ; ce Philosophe nous prescrit pour la composition d'une pièce dramatique, l'ordre suivant : il veut qu'on divise l'intrigue en quatre parties essentielles, savoir :

L'*exposition* qui sert à faire connoître les personnages, & donne au spectateur une légère idée de l'intrigue, par le récit des évènemens antérieurs auxquels cette intrigue est liée.

L'*action*, c'est-à-dire le moment où l'intrigue commence à prendre vigueur, & continue à s'accroître.

Le *nœud* ou la crise : ici tous les évènemens prennent une autre face, & semblent

annoncer un dénouement différent de celui auquel on s'attendoit.

Enfin la *catastrophe :* c'est le moment où tous les obstacles étant vaincus, l'intrigue reprend sa première marche, & termine naturellement la pièce.

Voilà en abrégé le plan qu'Aristote nous indique, & qui n'a, comme on le voit, rien de commun avec la division en cinq actes. Néanmoins cette dernière règle étoit déjà si bien établie du temps d'Horace, qu'il la recommande comme indispensable, même pour la Comédie.

Nous ne nous étendrons point ici sur tous les autres principes d'un Art aussi difficile qu'illimité : il nous suffit d'avoir montré que ces principes n'ont jamais été regardés par les anciens, comme absolument nécessaires à la composition théatrale, & que leurs Auteurs n'ont pas craint de s'en écarter, lorsque cette contrainte pouvoit arrêter l'essor de leur génie.

Que les détracteurs de la scène Angloise cessent donc de reprocher aux Auteurs de cette

cette Nation, d'avoir sacrifié trop souvent dans leurs compositions dramatiques, l'ordre & la régularité du plan, à la beauté des situations, à l'énergie des caractères : on leur répondra que cette erreur, si ç'en est une, leur est commune avec les plus grands hommes de l'antiquité. Soit qu'imitateur trop scrupuleux des anciens, les Auteurs Anglois aient voulu copier jusqu'à leurs défauts ; soit que par une suite de cet esprit d'indépendance qui leur est particulier, ils aient négligé des préceptes qui semblent asservir l'imagination, ils se sont créé des règles analogues au goût de leurs spectateurs.

Le grand Corneille lui-même, le réformateur & le père de la scène Françoise, semble avoir voulu excuser les licences théatrales des Anglois, lorsqu'il s'exprime en ces termes : « Il est facile aux spécu-» latifs d'être sévères, dit-il ; mais s'ils » avoient donné, comme moi, une dou-» zaine de pièces au Public, l'expérience » leur auroit appris combien toutes ces

» règles contraignent le génie & limitent » son essor, & de combien de beautés » elles privent notre scène ». En effet, si malgré cette contrainte, Corneille enfanta des chefs-d'œuvre, de quoi n'eût-il pas été capable, s'il avoit osé s'affranchir entièrement des loix qui lui étoient imposées? Et il ne faut pas douter que cet illustre Poëte n'eût secoué plus d'une fois le joug des règles théatrales, s'il avoit cru servir en cela le goût des spectateurs François. Car le premier, l'unique but d'un Auteur dramatique doit être de plaire à la Nation pour laquelle il écrit; & voilà sans doute le motif qui a empêché jusqu'à présent les Poëtes Anglois de corriger leur Théatre du défaut qu'on lui reproche. Ils n'ignorent pas les règles d'Aristote: ils ont réformé leur scène sur plusieurs points, ils en ont banni les absurdités; mais ils n'ont pas encore adopté les trois unités comme une règle indispensable. Ils s'y soumettent lorsqu'elle convient au plan de leur ouvrage; mais ils s'en écartent

sans scrupule, lorsqu'ils ne peuvent l'appliquer sans inconvénient.

Ce qui prouve que les Auteurs Anglois n'ignorent pas les règles théatrales & les avantages qui en résultent lorsqu'elles peuvent être adaptées au goût de leur Nation, c'est que, malgré leur admiration pour le génie brillant de Shakespear, ils ont été les premiers à blâmer les écarts qui dégradent en quelque sorte les ouvrages de ce célèbre Ecrivain. Dryden ne craint pas de dire en parlant de cet Auteur, « que le sublime est étouffé chez lui par » le trivial, & que ses drames historiques » sont un assemblage monstrueux d'évé- » nemens arrivés dans l'espace de trente » ou quarante années d'un même règne, » entassés sans ordre & sans goût dans » un sujet de trois ou quatre heures de » représentation; que ce n'est plus peindre » la nature avec ces traits hardis qui la » distinguent, mais que c'est en faire une » foible miniature; que cependant, malgré » ces défauts, les ouvrages de cet illustre

» Auteur renferment assez de beautés pour » l'immortaliser ».

Nous remarquerons en passant, que c'est une erreur assez généralement répandue en France, de croire que Shakespear a été le législateur & le père de la scène Angloise. Il est certain néanmoins qu'il partagea ce titre avec d'autres Auteurs ses contemporains, tels que Ben-Johnson, &c. Aussi pendant le règne de Charles II, soit qu'on préférât les productions licentieuses de ce temps-là, soit que les Directeurs des Théatres n'eussent pas assez de connoissance pour apprécier le mérite de Shakespear, les pièces de cet Auteur furent très-négligées; elles continuèrent même à rester dans une espèce d'oubli, jusqu'à l'époque où les talens de M. Garrick leur donnèrent, pour ainsi dire, une nouvelle existence.

Ce célèbre Acteur les corrigea, & les fit représenter dépouillées d'une grande partie de leurs défauts. D'un autre côté, les Dames Angloises, animées par un zèle

patriotique, lui érigèrent, en 1740, un superbe mausolée dans l'Abbaye Royale de Westminster.

Mais ce ne fut qu'en 1769 qu'un évènement assez singulier donna au nom de Shakespear toute la célébrité dont il jouit maintenant. Un Prêtre Protestant acheta la maison que cet Auteur avoit habitée à Strafford, lieu de sa naissance, & fit abattre un mûrier qu'il y avoit planté. Les Straffordiens, indignés d'un pareil attentat, s'attroupèrent, commirent les plus grands désordres, & chassèrent le *prophane* de leur ville, avec défense d'y jamais rentrer. Aussi-tôt on fabriqua, du bois de ce mûrier, des boëtes, des éventails, des tabatières, &c. On envoya à M. Garrick, dans une de ces boëtes, l'acte de franchise de la ville de Strafford, & l'on plaça son buste dans une salle de l'hôtel-de-ville, à côté de celui de l'illustre compatriote. Cette faveur donna lieu à une fête nommée le *Jubilé de Shakespear*, & la reconnoissance acheva ce que l'enthousiasme avoit commencé.

Cependant, malgré tous les honneurs rendus à la mémoire de ce Poëte, on auroit tort de n'attribuer qu'à lui seul la gloire d'avoir été le restaurateur du Théatre Anglois, comme Corneille fut le restaurateur de notre Théatre. Ce qui prouve à cet égard la supériorité & le mérite du Poëte François, c'est que ses ouvrages ont servi de modèle à tous les Auteurs dramatiques qui l'ont suivi; au lieu qu'en Angleterre, ceux qui ont succédé à Shakespear, n'ont pas cherché à imiter sa manière. Plusieurs d'entr'eux même ont composé des pièces fort régulières, & ne se sont permis d'autres libertés que de changer la scène au milieu d'un acte, en observant seulement que le lieu représenté soit voisin de celui où l'action a commencé. Ils excusent cette licence sur ce qu'il n'est pas vraisemblable, disent-ils, qu'une armée paroisse dans un palais, ou que les moindres citoyens aillent s'entretenir familièrement dans le cabinet du Roi. Ils ajoutent que la contrainte de finir l'acte dans le même lieu où il a com-

mencé, oblige souvent les Auteurs François à introduire dans l'acte suivant des personnages qui eussent été mieux placés dans quelques scènes précédentes, & que cette gêne a souvent changé tout un évènement.

Quoique les Auteurs Anglois trouvent dans le caractère original de leurs compatriotes une ample matière à exercer leurs talens, ils ont néanmoins, à l'exemple des François, emprunté plusieurs sujets du Théatre Espagnol de *Calderon*. C'est en comparant la manière dont chacun d'eux a adapté ces sujets au goût de sa Nation, qu'on apperçoit aisément la différence qui règne dans le génie de ces deux peuples. Les François ont simplifié l'intrigue; les Anglois, suivant leur usage, l'ont enchaînée à divers petits évènemens; persuadés que l'attention du spectateur est plus agréablement occupée lorsqu'on la tient suspendue dans un labyrinthe de détours, que quand on lui découvre tout de suite la route qui conduit au dénouement.

Jusqu'à présent ils ont aussi préféré les vers blancs, comme plus favorables à la peinture des passions. Est-il naturel, disent-ils, que dans les transports de la colère, dans l'agitation de la crainte, dans les noirs soupçons de la jalousie, on fasse un discours cadencé? L'emportement des passions est comme une pluie d'orage qui grossit rapidement les eaux & les force à sortir de leur lit.

Peut-être verrions-nous avec plus d'indulgence encore le désordre qui règne dans les pièces théatrales des Anglois, si nous observions mieux les causes physiques qui président à la composition de ces sortes d'ouvrages: ce peuple naturellement sombres, a besoin de spectacles extrêmement animés; ce qui engage souvent les Auteurs à conserver sur la scène des situations qu'il seroit plus avantageux de mettre en récit. Les Anglois veulent du mouvement, pourvu qu'on parvienne à dissiper la noire mélancolie qui les dévore par les saillies de la Comédie, ou qu'on nourrisse leurs vapeurs

par les images terribles de la Tragédie ; il leur est assez indifférent que l'auteur employe une méthode régulière pour y réussir.

De plus, contre l'usage des autres Nations, le bas peuple Anglois fréquente les Théatres ; il en fait même son amusement favori. Il blâme, il approuve, il condamne ; & souvent le sort d'une pièce dépend du jugement de cet *areopage*. Il arrive delà qu'un Auteur est forcé quelquefois de produire sur la scène, ce qu'il a désapprouvé dans son cabinet. C'est encore à cette cause qu'il faut attribuer l'usage indécent de faire mourir leurs personnages sur le Théatre. Dryden en parle en ces termes, dans son Art dramatique. « C'est une situation, » dit-il, qu'on ne sauroit trop éviter ; il » n'y a que les gladiateurs qui soient parvenus à la rendre naturellement, & ce » n'étoit jamais que lorsqu'ils expiroient » réellement sur l'arêne. Mais, par un » reste de férocité particulier aux Insulaires, notre peuple exige qu'on repaisse » ses yeux de spectacles sanglans. Il aime

» aussi le tumulte des combats. Cependant » est-il rien de plus ridicule que de voir » une armée composée d'une douzaine » d'hommes, attaquer gauchement une » autre armée aussi peu considérable, la » combattre & la vaincre avec des armes » sans pointe ni tranchant. Une telle absur- » dité dégrade l'Art & inspire le mépris ».

Il résulte de toutes ces observations, que peu de pièces Angloises doivent réussir sur le Théatre François; trop de force & d'énergie dans les caractères blesseroit la sensibilité d'un peuple dont les passions sont douces & modérées; trop de vérité dans les tableaux effaroucheroit son imagination délicate & légère. En général il en est des ouvrages Anglois, soit abstraits, soit frivoles, comme de leurs jardins. La nature, quoique assujettie quelquefois à l'art, y conserve toujours ses traits caractéristiques & originaux; mais pour la présenter aux yeux des François, il faut que le voile des graces en couvre la nudité.

LA VIE
DE BEN-JOHNSON,

Auteur contemporain de Shakespear.

BEN-JOHNSON, dont les productions dramatiques ont contribué à tirer du cahos la Scène Angloise, naquit à Westminster au mois de Juin 1574, environ un mois après la mort de son père, lequel étoit Gentilhomme & Ecclésiastique; il fut élevé dans une école particulière de Saint-Martin-des-Champs; on l'en retira au bout de quelques années, pour le placer dans une fondation Royale, où il eut le fameux *Cambden* pour maître. Cette démarche sembloit annoncer le projet de le faire entrer dans les Ordres. Sa mère, restée veuve avec une fortune bornée, se remaria avec un maître Maçon; & après avoir laissé son fils encore quelques années à l'école de Westminster, où il fit des progrès étonnans dans l'étude des Auteurs classiques, elle le retira à la fin de l'école, & l'obligea de tra-

vailler sous les ordres de son beau-père. C'étoit couper le germe de ce génie naissant; son esprit n'étoit pas fait pour se plier à un changement aussi humiliant : il quitta sa mère, & s'enrôla dans un régiment destiné à l'armée qu'on envoya contre les Espagnols, dans les Pays-Bas. Il y acquit un degré de gloire assez rare pour un Militaire, dans une classe subalterne : il rencontra un Soldat ennemi, le tua, le dépouilla, & emporta ses vêtemens en présence des deux armées.

Après la guerre, il se livra de nouveau à l'étude, & alla s'établir au Collège de Saint-John, à Cambridge. La médiocrité de sa fortune le mit bientôt dans la dure nécessité d'abandonner le séjour des Muses : dans ce moment de détresse, il eut recours au Théatre, & s'engagea dans une Troupe obscure, nommée les Comédiens *du Rideau Verd*, dont le Théatre étoit dans *Shoreditch*, voisin de Clerkenwell (1). Il ne se contenta

(1) Clerkenwell, ou le Puit-aux-Clercs, endroit ainsi nommé, à cause des Mystères qu'y représentèrent, en 1390, les *Clercs* de la Paroisse de Londres.

pas long-temps du titre d'Acteur, il aspira à celui d'Auteur, & composa plusieurs pièces, où il joua les principaux rôles ; mais sa manière de déclamer ne faisoit point d'honneur à ses ouvrages.

Dans cet intervalle, il eut une dispute avec un de ses Confrères ; ils se battirent, & Johnson tua son adversaire ; on le conduisit en prison ; il devint triste, mélancolique, & l'on craignit que le chagrin n'abrégeât ses jours. Pendant son emprisonnement, il eut occasion de converser avec un Prêtre catholique, qui l'engagea d'abjurer ; il y consentit, & fut fidèle pendant douze ans aux principes de l'Eglise romaine. Bientôt après, ayant obtenu sa liberté, il se maria, & se livra de nouveau à la Poésie ; il parvint à force d'étude, à produire enfin une bonne Pièce (1) que le généreux William Shakespear fit représenter sur le Théatre dont il étoit le Directeur. Non content de cette faveur, lui-même y prit

(1) Chaque Homme dans son caractère.

un rôle, & ne négligea rien qui pût contribuer à l'avantage de son ami.

Ce succès l'encouragea ; chaque jour il faisoit de nouveaux progrès, & composa plusieurs Pièces, dont quelques-unes ont mérité de passer à la postérité (1). A l'avènement du Roi Jacques au trône d'Angleterre, il fut chargé de composer des Masques (2) & des *divertissemens* pour la réception de ce Prince, genre de Spectacle duquel il s'occupa jusqu'à sa mort. Cependant, sa Muse ne se borna point à ces frivolités, son ambition & son goût l'engagèrent à s'occuper d'objets plus relevés. Il donna, en 1605, sa Comédie le *Volpone* ou le *Renard*, Pièce composée en cinq semaines. Elle fut suivie de la Comédie satyrique le *East-Ward Hoe*, ou le Cri de l'Est. C'étoit une critique sanglante contre les Ecossois, & très-dangereuse pour les mœurs. *Chap-*

(1) Nous nous proposons de donner l'extrait de celles qui ne valent pas la peine d'être entièrement traduites.

(2) Sorte de divertissemens, mêlés de chants & de danses.

man & *Marston* y avoient travaillés avec lui ; tous trois furent mis en prison, & ils furent en danger de perdre leurs nés & leurs oreilles au Pilori. Néanmoins ils eurent le bonheur d'obtenir leur pardon ; & Johnson, pour réparer sa faute, employa une grande partie de son temps à composer des *Masques*, spectacles favoris de la Cour. Il publia en 1609, *Epicène*, ou la Femme silencieuse, Pièce très-estimée, la plus exacte dans le plan, la composition & le dialogue, de tout ce qui avoit paru jusqu'alors ; mais l'*Alchimiste*, représentée l'année suivante, l'emporta sur celle-ci. Il continua à travailler pour le Théatre jusqu'à l'année 1613, & interrompit ses études pour faire un voyage à Paris. Sa réputation excita la curiosité du Cardinal du Perron ; il eut dessein de le voir, & le reçut avec la plus grande distinction ; Ben-Johnson donna dans cette entrevue des preuves de la singularité qui caractérisoit son humeur atrabilaire. A son retour en Angleterre, il ne put s'empêcher de se brouiller avec le fa-

meux Architecte *Inigo Jones*, qu'il ridiculisa dans une Pièce (1) qu'on représenta en 1614. Il publia en 1616, ses ouvrages en un volume *in-folio*, & fut nommé peu de temps après, *Poëte Laureat* du Roi Jacques, avec un salaire de cent marcs d'argent par année.

Comblé d'honneurs par son Prince, & d'éloges par le Public, il fut recherché par tous les gens d'esprit de son siècle. Le docteur Corbet, le plus ancien Etudiant du collège du *Christ* à Oxford, jaloux de se lier avec ce grand génie, l'engagea à passer quelque temps chez lui; *Ben-Johnson* y consentit, & reçut un surcroit de gloire de la part de l'Université, qui lui offrit en qualité d'honoraire, le degré de Maître ès-Arts, dignité briguée par beaucoup, & rarement obtenue. L'acte en fut passé en 1619.

Samuel Daniel, Poëte Laureat, étant mort le mois d'Octobre précédent, Johnson lui succéda dans une place qu'il exerçoit depuis

(1) Nommée « la Foire de Saint-Bartholemi ».

quelque

quelque temps : avant la fin de la même année, il fit un voyage en Ecosse, pour y voir un *frère*, *Poëte*, nommé Drummond, qu'il estimoit beaucoup. Pendant un séjour de quelques mois, il lui arriva plusieurs aventures, qu'il chanta dans un Poëme; mais un incendie ayant brûlé cet ouvrage, avec plusieurs autres de ses productions, il en composa un second intitulé : *An execration upon Vulcain*, ou une imprécation contre Vulcain.

Outre les Masques qu'il étoit obligé de composer pour la Cour, comme Poëte Laureat, il donna chaque année quelques morceaux de Poésie particulière. En 1625, il publia sa Comédie *the Staple of news*, ou le Magasin des nouvelles, mais elle se ressentit de l'affaissement de son esprit. Quoique sa santé chancellante l'empêchoit déjà de remplir ses engagemens envers la Cour, il produisit néanmoins en 1629, une autre Comédie; mais pour cette fois ses ennemis prévalurent, & la pièce fut sifflée. Son amour-propre eut recours à la vengeance,

il composa une Ode adressée à lui-même, dans laquelle il menaçoit de quitter la Scène; il exécuta ce dessein peu de temps après : cette démarche diminuant beaucoup sa fortune, le Roi Charles Ier. lui donna une gratification de 100 livres sterlings. Il remercia son bienfaiteur par l'épigramme suivante, qui peint au naturel son caractère satyrique.

« Grand Roi ! tu ne bornes pas tes bien-
» faits à guérir les écrouelles, mais tu gué-
» ris aussi la maladie des Poëtes, *la pau-*
» *vreté* : O bonté à jamais mémorable, qui
» sais distinguer un Poëte du Peuple! puisse
» le Ciel engager ce bon Prince à guérir
» de même les maux de tous ses sujets ».

Sa Majesté ne borna point sa générosité à cette récompense, elle augmenta pour lui le salaire de Poëte Laureat; & au lieu de 100 marcs, elle lui donna 100 liv. sterlings par an, avec le supplément d'un tiers en sus, en vin de Canarie : cette pension a été continuée depuis à ses successeurs dans le même emploi. Ben-Johnson l'obtint en

Digitized by Google

faveur de la requête dont voici la subſtance.

Au meilleur des maîtres & des hommes, le Roi Charles.

« Le Poëte de Sa Majesté, lui représente » humblement que son illustre père, Jacques Ier. de glorieuse mémoire, en protégeant les Muses, les a faites ses créancières. Il m'accorda cent marcs d'argent » pour mes services auprès des neuf Sœurs; » mais pour fermer la bouche aux envieux, » ou les autoriser à clabauder davantage, » qu'il plaise à Votre Majesté de convertir » ces *marcs* en *livres sterlings* : une faveur » aussi précieuse, en nourissant la Muse » de mets plus friands, réchauffera le génie » du Poëte, déliera sa langue, & donnera » plus de force à sa lyre ».

Il est probable que les bontés du Roi pour ce Poëte, étoit un dédommagement que ce Prince lui voulut accorder, à raison de la décadence de son esprit & de son corps. Il composoit encore deux Pièces, qui furent nommées avec raison *ſon Rado-*

tage. Lui-même s'en apperçut, & cessa d'écrire au commencement de l'année 1635. Il déclina chaque jour, & mourut au mois d'Août 1637, d'une paralysie, à l'âge de soixante-six ans. Il survêcut à ses enfans, & la famille de Johnson s'éteignit avec lui. On l'enterra dans l'Abbaye Royale de Westminster, & l'on couvrit son tombeau d'une simple pierre, avec l'inscription suivante : *O rare Ben-Johnſon !* M. Young de Great Milton en fit la dépense.

Six mois après la mort du Poëte, il parut une collection des Poëmes de cet Auteur, publiée sous le titre de *Jonsonius verbius*, ou *la Mémoire de Ben-Johnson, renouvellée par les amis des Muses.* On lui érigea aussi-tôt un autre monument, & peu de temps après, on projetta de lui élever un mausolée en marbre, avec sa statue. On amassa à cet effet, un somme considérable ; mais la révolte qui éclata à cette époque, mit obstacle à ce projet, & on rendit à chacun son argent.

Le buste en bas-relief, & l'inscription

que l'on a appliquée contre le mur, dans le coin des Poëtes, du côté de l'entrée du sud-eſt, fut érigée par le grand protecteur des lettres, le second Comte d'Oxford, de la maison de Harley.

Voici le détail qu'on nous donne du caractère & de la personne de ce Poëte. Il étoit corpulent & lourd, il avoit le maintien dur & sévère ; sa figure ressembloit à celle de Sir John-Fallstaff (1), & par conséquent étoit très-ridicule ; son caractère n'avoit pas plus d'agrément, s'il faut en croire son ami M. Drummond. « Admirateur de son propre » mérite, il méprisoit & rabaissoit celui » des autres, dit ce Poëte ; il préféroit la » perte d'un ami à celle d'un bon mot. Ja- » loux des actions & des paroles de ceux » qui l'environnoient, sur-tout lorsqu'il » avoit trop bu, défaut auquel il étoit très- » sujet. Diſſimulé sur les connoiſſances qu'il » poſſédoit, & s'attribuant des qualités

(1) Caractère ridicule dans plusieurs pièces de Shakespear.

» qu'il n'avoit pas, il n'approuvoit rien » que ce, que lui & ses amis particuliers » avoient fait. Bon, mais colère à l'excès ; » négligeant pour acquérir, & prodigue » de ce qu'il avoit acquis, vindicatif, » & s'offençant de la moindre résistance, » il interprêtoit souvent à mal les paroles » & les actions les plus innocentes. Il étoit » très-versé dans les deux religions, & » très-zélé pour chacune d'elles. Souvent la » vivacité de son imagination entraînoit sa » raison. Sa mémoire étoit prodigieuse ; il » pouvoit, disoit-il, dans sa jeuneſſe, ré- » péter des livres entiers, & les Poëmes » de quelques-uns de ses amis, dont il » trouvoit les productions dignes d'avoir » part dans son souvenir ! » A l'égard de son genre dramatique, il faut consulter ce qu'en dit Pope à ce sujet.

« Ben-Johnson fut le premier Auteur dra- » matique qui mit en vogue la critique sur la » Scène, dit ce Poëte ; entreprise très-diffi- » cile, car il semble que pour vaincre le pré- » jugé de ses auditeurs, & réformer leur

» jugement, il fut obligé, pour ainsi dire, de
» changer la déclamation : jusqu'alors au-
» cun Auteur Anglois n'avoit écrit d'après
» le modèle des anciens ; les Tragédies
» n'étoient qu'un récit historique, & les
» Comédies des romans mis en action ».

Suivant M. Drummond, il semble que Ben Johnson n'avoit pas l'oreille délicate pour la Poésie ; ses vers étoient simples & aisés, mais il paroît n'avoir pas eu une forte idée des interlocutions & des pauses, & avoir ignoré l'art d'adapter l'harmonie des vers, au sens des idées qu'ils expriment ; mérite qui distingue la plupart de nos Poëtes modernes. Il aimoit à traduire & à imiter les anciens, & surpassoit en ce genre ses plus célèbres contemporains ; il les prit pour modèle pour la réforme de la Scène, & il eut aussi la gloire de composer la première Ode pendarique, qui dans langue Angloise, aie pu mériter ce nom.

Après l'édition de ses ouvrages, dont nous avons déjà parlé, on en fit une seconde en 1716, en six volumes *in*-8°., &

une troisième en 1756, en sept volumes *in*-8°., avec des notes & quelques augmentations par Mr Walley, membre du Collège de Saint-Jean, à Oxford. On a inséré dans cette même édition, une Comédie nommée *The Case is Altered*, ou le *Cas eſt changé*; elle ne se trouve pas dans les précédentes.

Il paroît que cet Auteur a eu le projet d'écrire un Poëme épique, nommé la *chronologie*, ou *les hommes célèbres de l'Angleterre*, & que son dessein étoit de le diviser en couplets; il évitoit toute autre maniere d'écrire en vers; on dit même qu'il composa contre *Campion* & *Daniel* un discours sur la Poésie, par lequel il prouvoit que les couplets étoient le meilleur genre de versification.

EVERY

EVERY MAN IN HIS HUMOUR

OU

CHAQUE HOMME DANS SON CARACTÈRE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES,

Par BEN-JOHNSON.

Repréſentée, pour la première fois, par les Comédiens du Lord Chambellan.

ACTEURS.

KITELY, riche Négociant, jaloux honteux.
Le Capitaine BOBADIL, fanfaron & poltron.
KNO'WELL, vieux Gentilhomme, facile & indulgent.
EDWARD son fils, homme de lettres.
M. STEPHEN, jeune Campagnard, neveu de Kno'well, sot, vain & emporté.
DOWN-RIGHT, franc & colère.
WILL-BRED son frère, jeune étourdi.
BRAIN-WORM, Valet de Kno'well, fourbe & rusé.
M. MATTHEW, bas complaisant.
Le JUGE CLÉMENT, vieux & jovial Magistrat.
ROGER FORMAL, son Clerc, jeune imbécile.
CASH, Valet de Kitely.
COB, Porteur d'eau (1).
Un MESSAGER.
Dame KITELY, sœur de Down-Right.
Mistriss BRIDGET, sœur de Kitely.
TIB, femme de Cob.

(1) Ce rôle prouve qu'on portoit en ce temps l'eau à Londres, comme il est encore d'usage à Paris.

La Scène se passe à Londres.

CHAQUE HOMME
DANS SON CARACTÈRE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente une avant-cour de la maison de Kno'wel.

SCENE PREMIERE.

KNO'WELL, BRAIN-WORM.

KNO'WELL.

LA fraîcheur de la matinée annonce un beau jour. Réveille ton jeune maître Brain-Worm, dis-lui que j'ai quelque chose à lui communiquer.

BRAIN-WORM.

J'y vais, Monsieur.

KNO'WELL.

Ecoute. S'il étudie, ne l'interrompts pas.

BRAIN-WORM.

Fort bien, Monsieur.

(*Il sort.*)

KNO'WELL.

Je voudrois pouvoir le guérir de la manie d'écrire. Cependant si l'on peut se fier aux vains rapports du public, mon fils a du mérite; il s'est distingué dans les deux Universités, qui l'ont comblé d'honneurs; mais leur indulgence ne doit pas m'aveugler. — Il est savant: j'étois autrefois atteint du même défaut; je ne songeois qu'aux chimères de la poésie, art trompeur, inutile à tout le monde, & sur-tout à celui qui l'exerce: je le regardois comme le chef-d'œuvre de tous les arts; mais depuis que l'âge a mûri ma raison, j'ai su distinguer les occupations utiles....

SCENE II.

KNO'WELL, STEPHEN.

KNO' WELL.

AH! vous voilà, cousin Stephen: quelle affaire pressante vous conduit de si grand matin chez moi?

STEPHEN.

Le plaisir de vous voir, mon oncle.

KNO' WELL.

Cette politesse rend votre visite plus agréable encore.

STEPHEN.

Je m'en doutois. — Comment se porte le cousin Edward?

KNO' WELL.

Fort bien. Entrez, vous le trouverez peut-être encore au lit.

STEPHEN.

Avant de le voir, mon oncle, ne pourriez-vous pas me dire s'il a un livre qui traite de la chasse au faucon?

KNO' WELL.

Vous ne vous avisez pas, j'espère, d'avoir ce goût.

STEPHEN.

Oh ! ce n'est que pour l'année prochaine. J'ai acheté le faucon, le capuchon avec des grelots, & tout ce qui convient en pareille occasion ; il ne s'agit à présent que de savoir l'usage que j'en puis faire.

KNO'WELL.

Quelle extravagance !

STEPHEN.

Ne vous fâchez pas, mon oncle. — Ignorez-vous qu'à moins de connoître tous les termes de cette chasse, l'on n'est plus rien aujourd'hui ? Ces termes, mon oncle, sont plus savans que le *Grec* ou le *Latin ;* tous les *gallans* (1) en font usage. Pour moi, je renonce à la société des campagnards, où l'on ne voit que des imbéciles. Parce que j'habite *Hogsdon* (2), faut-il que je ne vive que parmi les *Archers* de *Finsbury* (3), ou parmi les petits bourgeois de Londres, qui viennent s'enivrer le Dimanche à *Islington ?* Belle compagnie pour un

(1) Le mot de *gallant* signifioit un *agréable*, un *petit-maître*, un *merveilleux*. Chaque siècle a les siens.

(2) Village dans les environs de Londres.

(3) Les Tireurs d'Arcs de ce Village sont célèbres dans cet exercice.

Gentilhomme ! Il ne faut pas oublier son état : je ne suis pas novice, & sais me conduire.

KNO' WELL.

Vous êtes un sot & un prodigue qui faites l'entendu. N'avez-vous pas déjà trouvé assez de moyens de dissiper la fortune que vous ont laissée vos bons parens, sans la dépenser encore à des *cerfs-volants ?* Vous ne savez pas seulement la manière de les conduire ; & vous croyez apprendre avec eux à vivre en Gentilhomme ? Voilà des prétentions bien spirituelles ! Mais je vois, cousin, que vous êtes perdu, & perdu sans ressource : adressez-vous ailleurs avec votre faucon, & ne vous avisez pas de me regarder en face.

STEPHEN.

A quoi voulez-vous que je m'applique ?

KNO' WELL.

A devenir sage, & à passer tranquillement votre vie. Ne dépensez pas votre bien pour chaque bagatelle qui flatte vos caprices. Soyez prudent : « que » la voile ne soit pas plus grande que la nacelle ». Réglez vos besoins sur votre revenu, & n'attachez pas tant de prix à la naissance ; c'est un avantage chimérique, « fondée sur les cendres des morts » : pour jouir des droits qu'elle donne, il faut les avoir mérités. Mais qui vois-je là-bas ?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, UN MESSAGER.

KNO' WELL.

QUE demandez-vous, Monsieur ?

LE MESSAGER.

Permettez, Messieurs, que j'aye l'honneur....

STEPHEN.

Trève aux complimens ; nous ne sommes pas fiers de notre naissance, mon ami : mon oncle que voici, quoique modeste, possède mille livres sterling par an, en bonnes terres dans le Comté de Middlessex : il n'a qu'un fils unique ; si mon cousin meurt (& je n'en désespère pas), je suis son plus proche héritier par le droit commun. Tout simple M. Stephen que me voici, je serai fort riche ; car j'ai quelques terres dans ce voisinage.

LE MESSAGER.

J'en suis bien aise pour vous, Monsieur.

STEPHEN.

Pourquoi cela ? Est-ce que vous voudriez vous moquer de moi ?

LE MESSAGER.

Point du tout, Monsieur.

STEPHEN, *d'un ton fâché.*

Je ne vous le conseille pas.... Il y a des gens ici qui vous apprendroit à vivre.... Va t'en bien vîte, ou.... suffit.... je n'ai pas besoin de m'expliquer.

LE MESSAGER.

Je n'eus jamais l'intention de vous offenser....

STEPHEN.

Vous faites bien; si vous aviez cette audace, je vous parlerois d'une autre manière....

LE MESSAGER.

Quand il vous plaira, Monsieur....

STEPHEN, *fort emporté.*

Quand il me plaira!... Vous êtes bienheureux d'être dans les domaines de mon oncle; & quoique je ne m'attache guères aux avantages de ma naissance, vous auriez vu, faquin...,

KNO' WELL.

Cousin! cousin! finirez-vous?...

STEPHEN.

Un coquin! un malheureux! un misérable mercenaire ose.... Je jure par cette canne, que si je n'avois honte de compromettre les droits d'un Gentilhomme, je lui ferois...,

KNO' WELL.

Que feriez-vous, Monsieur? Vain & présomptueux imbécile! ne serez-vous jamais tranquille?

Le pauvre homme se conduit fort honnêtement; & quoiqu'il ne réplique rien à vos ridicules & bruyans propos, vous le traitez avec autant d'inhumanité que de mépris. Retirez-vous : je rougis d'avoir un tel neveu. (*Stephen sort.*) — Pardon, Monsieur. — Mais, qui demandez-vous ?

LE MESSAGER.

Est-ce ici la maison de M. Kno'well, Monsieur?

KNO'WELL.

Oui, Monsieur.

LE MESSAGER.

M. Edward Kno'well a-t-il l'honneur de vous être connu, Monsieur ?

KNO'WELL.

Avant d'oublier son nom, il faudroit que je renonçasse au mien.

LE MESSAGER.

A ce que je vois, c'est vous-même, Monsieur. — Un Gentilhomme de la Cité, sachant que je passois par ici, m'a chargé de vous remettre cette lettre.

KNO'WELL.

A moi, Monsieur ? (*Il lit l'adresse.*) « *A mon » meilleur ami, Edward Kno'well* ». Qui vous l'a remise ?

LE MESSAGER.

M. Well-bred.

KNO' WELL.

Un jeune homme, n'est-ce pas? Le beau-frere de M. Kitely, ce riche Négociant qui demeure dans la Vieille-Juiverie.

LE MESSAGER.

Lui-même.

KNO' WELL.

Brain-Worm! donnez à boire à cet honnête homme: reposez-vous un moment, Monsieur; je veux que vous soyez content. (*Le Messager sort avec Brain-Worm.*) Ne puis-je pas tourner cette erreur à mon profit, & ouvrir cette lettre en toute sûreté de conscience? Je me nomme comme mon fils..... voyons! les vieillards sont curieux.... Lisons-la, seulement pour voir si le style s'accorde avec les éloges que lui prodigue ce jeune Will-bred, qui est si enthousiasmé du mérite de mon fils. (*Il lit.*) « Pourquoi oublies-tu, » mon cher Edward, tes amis de la Vieille-Juiverie? Crois-tu qu'il n'y ait que des Hébreux » qui habitent ce quartier? Laisse ton bonhomme » de père s'amuser à compter du matin au soir » ses abricots verds, & viens te divertir avec nous. » Si j'avois été son fils, il y a long-temps que » je lui aurois épargné pareille besogne; j'aurois

» ouvert la porte de derrière à toutes les jeunes » filles du quartier, & les aurois régalées avec » les fruits du jardin. Je te prie de te rendre chez » moi ce matin; je t'y prépare un régal précieux. » Un *rimeur* qui se croit le premier *Poëte* de Lon- » dres. Un autre; — mais je ne veux pas te le » nommer, afin que la curiosité excite ta dili- » gence. Si le moindre de la compagnie n'est pas » digne de ton attention, je consens que tu t'en » venges sur ton ami ». Venges-toi du diable! A-t-on jamais vu pareille impertinence? Voilà cet ami que mon fils vante comme le plus bel esprit du siècle! J'ignore ses talens; mais son langage est celui d'un libertin. Ecrit-on de la sorte? — Pourquoi m'accuse-t-il de compter mes abricots? Croit-il que pour les garantir du pillage, je joue le rôle de *dragon des Hespérides?* — Ah, mon fils! je te supposois plus de jugement dans le choix de tes amis. — Mais les affections du cœur nous aveuglent, & un père même.... Brain-worm!

SCENE IV.

KNO'WELL, BRAIN-WORM.

BRAIN-WORM.

MONSIEUR.

KNO'WELL.

Celui qui m'a apporté cette lettre, est-il parti?

BRAIN-WORM.

Il y a long-temps, Monsieur.

KNO'WELL.

Où est ton jeune maître?

BRAIN-WORM.

Dans sa chambre.

KNO'WELL.

A-t-il vu ce drôle?

BRAIN-WORM.

Non, Monsieur.

KNO'WELL.

Tant mieux. — Remets cette lettre à mon fils; mais je te défends, sous peine de la vie, de lui dire que je l'ai ouverte.

BRAIN-WORM.

A ces conditions, je serai discret.

(*Il sort.*)

KNO'WELL.

Je suis dans l'intention de ne pas mettre obstacle à ce rendez-vous. Il ne faut jamais employer la violence pour arrêter la fougue de la jeunesse. La contrainte irrite le mal. On dirige les ames serviles par des menaces ; mais un cœur généreux est facilement séduit par la douceur. Celui qu'on force à être vertueux, peut en prendre le masque ; mais ce n'est que le bon exemple qui corrige les mœurs. Il inspire l'amour du devoir, & souvent la honte d'y manquer produit une heureuse réforme.

(*Il sort.*)

SCENE V.

Le Théatre représente le cabinet d'Edward Kno'well.

EDWARD, BRAIN-WORM.

EDWARD.

TU dis qu'il l'a ouverte ?...

BRAIN-WORM.

Et suis sûr qu'il l'a lue.

EDWARD.

Quelle mine avoit-il ?

BRAIN-WORM.

Je ne l'ai pas vu.

EDWARD.

Comment sais-tu qu'il l'a lue ?

BRAIN-WORM.

A la défense qu'il m'a faite de vous en parler.

EDWARD.

Cela me paroît probable. Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

BRAIN-WORM, STEPHEN.

STEPHEN.

DIS-MOI, Brain-worm, n'as-tu pas vu un homme avec un juste-au-corps de..... de..... comment l'appelles-tu ? celui qui vient d'apporter une lettre à mon oncle.

BRAIN-WORM.

Oui : avez-vous quelque chose à lui dire ?

STEPHEN.

Non ; j'ai seulement envie de le rosser.

BRAIN-WORM.

Il n'a pas attendu votre loisir : — il est parti.

STEPHEN.

De quel côté est-il allé ?

BRAIN-WORM.

Je n'en sais rien ; il s'est retiré au grand galop....

STEPHEN.

Sans doute pendant que je l'attendois dans les champs. Si j'avois le bonheur d'avoir un cheval, je le rattraperois bientôt.

BRAIN-WORM.

Prenez celui de mon maître.

STEPHEN.

Je n'ai pas de bottes.

BRAIN-WORM.

Roulez une poignée de foin autour de vos jambes....

STEPHEN.

Une poignée de foin ! Bel équipage pour un Gentilhomme. — Mais je n'y songe plus : qu'il s'en aille au diable, & se casse le col. — Je te prie de me nouer ces éguillettes. — Ah ! Brain-worm, tu ne saurois imaginer comme cet homme m'a vexé : il m'a mis dans une colère affreuse.

BRAIN-WORM.

Dénouez bien vîte votre juste-au-corps ; la chaleur de l'emportement pourroit vous fondre.

STEPHEN.

Tu as raison. Comment trouves-tu ma jambe ?

BRAIN-WORM.

BRAIN-WORM.

Admirable : mais ce bas de laine en gâte la forme.

STEPHEN.

Il est assez bon pour la poussière de l'été ; j'en aurai une paire de soie l'hiver prochain, quand j'habiterai Londres. Ne crois-tu pas que j'en aurai la jambe plus belle ?

BRAIN-WORM.

Superbe, magnifique ; mais je n'ai pas, quant-à-présent, le loisir d'en faire l'éloge.

(*Il sort.*)

STEPHEN, *en lui montrant le poing.*

Je te la garde bonne, & je t'apprendrai à respecter un Gentilhomme.

SCENE VII.

STEPHEN, EDWARD.

EDWARD, *une lettre à la main.*

AH! ah! ah! ah!

STEPHEN, *à part.*

J'espère, morbleu, qu'il ne se moque pas de moi.

EDWARD.

Quelle lettre pour être interceptée par un père! Que dira-t-il d'une telle correspondance? Il me tarde de voir la fin de tout ceci. — Mais que vois-je? Mon digne & spirituel cousin: ornons la fête d'un troisième original.

STEPHEN, *à part.*

Il rit de quelqu'un en lisant cette lettre.

EDWARD.

Vous avez l'air fâché, cousin.

STEPHEN.

Oh! ce n'est rien; je craignois que vous vous moquiez de moi.

EDWARD.

Si j'en avois eu la fantaisie, qu'auriez-vous fait?

STEPHEN.

Je jure.... que je m'en serois plaint à mon oncle.

EDWARD.

Allez-y bien vîte.

STEPHEN.

Tout de bon?

EDWARD.

Sans doute.

STEPHEN.

Dès que vous parlez ainsi, je n'irai pas.

EDWARD.

Tant pis. — Mais, écoutez : je suis invité chez un de mes amis, voulez-vous m'y accompagner, nous traverserons les champs qui conduisent à *Moor-Gate*. Je ne vous engage dans aucune affaire fâcheuse, ni contre vous, ni contre l'état.

STEPHEN.

Quand il s'agit d'obliger un ami, cela m'est tout-à-fait indifférent ; & je vous jure....

EDWARD.

Non, non, non ; ne jurez pas....

STEPHEN.

Cela me plaît à moi. Oui, je jure que je réserve plus de services à mon ami, qu'il ne se l'imagine.

EDWARD.

Vous parlez comme un docteur.

STEPHEN.

Je parle ainsi, parce que cela m'amuse.

EDWARD.

Fi ! Sont-ce là des propos d'un Gentilhomme ? N'ayez pas cet air boudeur, il fait tort à votre mérite. — Levez la tête ; que l'image de vos sublimes qualités se peigne dans vos traits, & qu'on y lise : « voici le rare, le parfait *monstre* ou *miracle* de la nature ; » car l'un vaut l'autre.

STEPHEN.

Ah, cousin! je serai dorénavant plus fier que jamais.

EDWARD.

A merveille. (*à part.*) Si je puis le maintenir dans cette humeur, je ne crains pas de le proposer comme un prix de quarante livres sterling à quelque course de la cité. (*haut.*) Venez, cousin? Allons bien vîte au rendez-vous.

STEPHEN.

Je vous suivrai.

EDWARD.

Non, non; passez le premier.

SCENE VIII.

Le Théatre représente la rue où est situé la maison de Cob.

MATTHEW, COB.

MATTHEW.

VOICI, je crois, sa demeure. Oh-là! quelqu'un?

COB, *dans la maison.*

Qui est là? (*Il ouvre.*) Oh! M. Matthew, est-ce vous?

MATTHEW.

Comme tu vois, mon ami. Pourrois-tu m'apprendre le logement du Capitaine Bobadil ?

COB.

C'est ici, Monsieur.

MATTHEW.

Ah ! un moment, M. Cob : le Capitaine ne coucheroit pas ici, quand même tu voudrois lui faire cadeau de ton lit.

COB.

Je n'en ai point envie ; mais je vois à présent pourquoi il a refusé mes draps, pour accepter mon banc. Donnez-vous la peine de monter, vous le trouverez enveloppé de son manteau, avec deux oreillers sous la tête, & étendu tout de son long sur le bois. Il ne fut jamais si bien de sa vie.

MATTHEW.

Etoit-il ivre ?

COB.

Je ne dis pas cela : je vends de l'eau, & n'ai pas de vin. — Oh-là, ma femme ! vîte mes sceaux. — Il est six heures ; en causant avec vous, je néglige mes pratiques. — Oh-là, ma femme ! donnes-moi mon bouchon.

MATTHEW, *à part.*

Dans la maison d'un porteur d'eau ! Un homme de sa sorte ! — Je lui en dirai deux mots.

COB.

Tib ? conduisez Monsieur chez notre locataire. (*Tib paroît, & Matthew la suit.*) On diroit, à le voir, que c'est au moins quelque Gentilhomme ; c'est le fils d'un honnête Marchand de poisson d'eau douce. Ça se *faufile* avec tous les *gallants* tels que notre Capitaine. Oh que ce Capitaine est un bel homme ! Il jure plus agréablement que personne. Quel dommage qu'il fume ! Il me doit, outre le loyer, quarante shellings que ma femme lui a prêtés sol par sol de sa propre bourse. Je voudrois bien qu'il pût nous les rendre ; mais il nous promet que ce sera après sa première bataille. En attendant, divertissons-nous ; au diable les soucis. (*Il sort en chantant.*)

SCENE IX.

Le Théatre représente un galetas dans la maison de Cob.

BOBADIL *assis sur un banc, une jambe bottée,* TIB.

BOBADIL.

HOTESSE ! hôtesse !

TIB.

Plaît-il, Monsieur.

BOBADIL.

Donnez-moi un verre de votre bierre, ma chère Hôtesse.

TIB.

Pas à présent; voici un Monsieur qui demande à vous parler.

BOBADIL, *à moitié bas.*

Un Monsieur? Que le diable l'emporte: dites que je suis sorti.

TIB.

Mon mari lui a dit le contraire.

BOBADIL.

L'importun! que me veut-il?

MATTHEW, *à la porte.*

Capitaine Bobadil!

BOBADIL.

Emportez le bassin, ma chère Hôtesse. — Entrez, Monsieur.

TIB, *en ouvrant la porte.*

Ne craignez rien, Monsieur, la chambre est propre.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

BOBADIL, MATTHEW.

BOBADIL.

EST-CE vous, mon aimable M. Matthew?

MATTHEW.

Vous le voyez, Capitaine; trop d'empressement rend indiscret quelquefois.

BOBADIL.

Point du tout; mais je suis rentré fort tard hier au soir.... quelques amis m'avoient engagé à souper avec eux. — Je ne suis pas encore éveillé. — On a beaucoup parlé de vous. — Quelle heure est-il?

MATTHEW.

Environ sept heures & demie.

BOBADIL.

Hôtesse! vîte une chaise pour Monsieur.

MATTHEW.

Je suis à merveille.

BOBADIL.

Cet appartement est tranquille; n'allez pas dire où je loge, je ne me soucie pas d'être accablé par des visites; excepté quelques amis particuliers, je ne reçois personne.

MATTHEW, *en tirant un papier de la poche.*

Vous avez raison.

BOBADIL.

Il ne faut pas être trop populaire.... Un petit réduit propre & paisible vaut, à mon avis, le plus beau palais. — Qu'avez-vous là ?

MATTHEW.

Ce sont des vers.

BOBADIL.

Lisez-moi cela. (*Pendant que Matthew lit, Bobadil achève sa toilette.*)

MATTHEW *lit.*

« O toi ! le plus pur objet de mes sentimens, » le plus précieux trésor que couvre le Ciel ; c'est » à toi que j'adresse ces vers : c'est le prélude du » bonheur d'un amoureux tourtereau ».

BOBADIL.

Continuez, continuez ; cela me paroît très-bon. En connoît-on l'auteur ?

MATTHEW.

L'auteur ! Ce sont les amusemens enfantins de ma muse, dans le temps où je commençai à.... Capitaine, quand viendrez-vous voir ma bibliothèque ? Je vous montrerai quelques bons morceaux de ma façon. — Ah ! Capitaine, voilà une botte admirable !

BOBADIL.

Ce sont les bottes à la mode parmi les Gentilshommes.

MATTHEW.

A propos de mode, le frère aîné de Well-bred, M. Down-right, s'avise de critiquer mon goût.

BOBADIL.

Je le connois; il n'a pas plus de jugement que ma *pique*. Par *Saint Georges*, je suis surpris que vous vous compromettiez avec un tel homme, le plus grand sot de la *chrétienneté*. Je jure foi de Gentilhomme & de Militaire, que jamais je ne lui adresse la parole; lorsqu'il parle, on est tenté de le nourrir de foin. Il n'a pas l'esprit de faire une phrase; il sait par cœur trois ou quatre proverbes rouillés, & voilà tout.

MATTHEW.

Cependant il se donne de très-grands airs. Il se vante qu'il me donnera la *bastinade*.

BOBADIL.

Lui! Comment a-t-il appris ce mot?

MATTHEW.

Il s'est servi du terme *bâton*; mais j'ai substitué *bastinade*, il me paroît plus gracieux.

BOBADIL.

Passe pour des coups de bâton. Quand & où s'est-il vanté de ce projet?

MATTHEW.

Je l'ignore; mais un jeune *gallant* de mes amis m'en a parlé hier.

BOBADIL.

Par le pied de Pharaon ! envoyez-lui un défi. Des *bastinados !* Ce terme autorisé par l'incomparable *Caranza*, dans la bouche de *Georges Down-right !* Oh ! vous le défierez. — Venez ici. — Je vous montrerai deux ou trois passes qui vous apprendront à le tuer à volonté. Venez, vous dis-je, je vous donnerai une leçon.

MATTHEW.

Je sais que vous avez la réputation de connoître tous les secrets de l'art.

BOBADIL, *d'un air satisfait.*

Qui vous l'a dit ? Nommez-le moi bien vîte....

MATTHEW.

Tout le monde : on dit aussi que vous êtes le plus fameux *spadassin* de l'Angleterre.

BOBADIL, *d'un air satisfait.*

On se trompe, mon ami : j'ai quelques principes ; je connois le temps, la distance, &c. &c. &c. J'en ai fait plus d'usage pour les Seigneurs & les Gentilshommes, que pour mes propres querelles. (*Il lui donne une leçon d'armes avec le pied du banc.*) Allons, M. Matthew, mettez-vous en garde comme cela ; approchez, pliez le corps ; — de la souplesse, — vous aurez l'air plus agréable, — plus noble, — une parade plus distinguée. — Cela ne va pas bien. Dégagez davantage le corps ; — ferme

sur la hanche gauche ; — marquez votre distance ; — observez la proportion de votre temps. — Oh ! vous dérangez furieusement votre pointe. — Avez-vous quelqu'argent sur vous, M. Matthew ?

MATTHEW.

De l'argent ! — J'ai à-peu-près deux shellings.

BOBADIL.

La somme est assez mince ; mais elle suffit pour un déjeûné d'une botte de radis, qui rendra notre vin & notre tabac plus piquans. Allons au cabaret voisin, delà nous passerons chez le jeune Well-bred ; si nous y trouvons son aimable frère, votre défi le mettra à la question.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre représente un magasin dans la maison de Kitely.

SCENE PREMIERE.

KITELY, DOWN-RIGHT, CASH.

KITELY.

APPROCHEZ, *Thomas.* Voilà ma clef : vous trouverez un billet de banque sur mon bureau. Où est mon commis ?

CASH.

Dans l'autre magasin.

KITELY.

Dis-lui de compter la monnoie d'or d'Espagne, & pesez avec lui les pièces de huit : ayez soin d'envoyer les brocards à M. *Lucar ;* dites-lui qu'il peut avoir les gros de tours au prix marchand ; ajoutez que je le verrai tout-à-l'heure à la bourse.

CASH.

Vous serez obéi, mon bon maître.

(*Il sort.*)

KITELY.

Ce jeune homme, mon frère, est un trésor. Il fut exposé d'abord, après sa naissance, sur le seuil de ma porte. Je l'ai accueilli, je l'ai fait baptiser, & l'ai fait nommer *Thomas*, comme moi. Je l'envoyai aux Enfans trouvés ; il y devint mauvais sujet : je l'ai retiré, je l'ai pris chez moi, je l'ai fait mon caissier, & il se conduit si bien dans cet emploi, que je lui confierois ma vie.

DOWN-RIGHT.

Non pas moi, mon frère ; je crains les bâtards, fussent-ils mes enfans. Mais ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un secret important à me communiquer ?

KITELY.

Oui, mais je crains de vous fâcher ; cependant je sais que votre raison est au-dessus des plus tendres affections.....

DOWN-RIGHT.

Qu'est-ce que cela fait à votre affaire ? — Expliquez-vous.

KITELY.

Eh bien, sans autre cérémonie, je vous dirai que mon frère Well-bred est singulièrement changé depuis quelque temps. Quand il vint se loger ici, j'étois fier de le posséder : mais il n'est plus le même ; il a des manières libres, un ton familier ;

il fait de ma maison un *marché public*, un théâtre (1), un réceptacle aux gallans & aux oisifs : ses frivoles associés se rassemblent chez moi, y répètent leurs vers licentieux, y dansent, y chantent, y boivent, y changent la nuit en jour, contrarient mes gens, & s'y livrent à une dissipation outrageante.

DOWN-RIGHT.

Morbleu ! que ne lui dirois-je pas ? Mais il paroît que je ne lui en impose guères. « Il ne me » considère pas plus qu'une vieille monnoie : *on* » *n'arrache pas de la chair ce qui est dans les os :* il connoît ma façon de penser. Laissez-le faire ; qu'il dépense son bien, qu'il se divertisse, il en sentira bientôt les conséquences ; mais qu'il ne pense pas avoir recours alors à ma bourse ; il ira en prison, & je ne lui donnerai pas un sol pour l'en tirer.

KITELY.

Ne vous fâchez pas, mon frère.

DOWN-RIGHT.

Ne pas me fâcher ! Morbleu ! je mangerois de colère jusqu'au cuir de mes éperons. J'admire votre

(1) On avoit encore alors des salles de Spectacles dans les maisons particulières.

tranquillité. Parlez-lui ; dites-lui votre façon de penser.

KITELY.

Si vous voulez vous donner la peine de réfléchir, vous verrez qu'il y a d'autres moyens pour le corriger. La douce persuasion vaut bien mieux que le ton de la mauvaise humeur, qui rebute un jeune homme : parlez-lui vous-même. — Vous êtes son aîné, & ce titre vous donne une grande autorité. Si je lui parle, moi, peut-être ajouteroit-il le mépris à l'insouciance : alors le mal augmenteroit, & la haine à la fin portée à son comble, feroit disparoître sous les débris de la concorde, tous les liens du sang. D'ailleurs, ne pourroit-il pas me supposer d'autres motifs que ceux d'inspirer la sagesse ; en plaisanter avec ses amis, & interpréter chaque mot, chaque geste, chaque regard à ma honte & à mon désavantage ? Ne pourroient-ils pas, au milieu de leurs insensés plaisirs, me donner un ridicule qui ne s'effaceroit jamais ? Et quel ridicule encore ? ma femme est jeune & belle ; nous sommes nouvellement mariés ; ma sœur est fille, & loge avec nous. — Ils diroient : mon frère.... oui, mon frère ! Ils diroient aussi sûrement, que j'existe.... que je suis jaloux.... Ils ajouteroient que j'ai cherché querelle à mon beau-frère, pour avoir un prétexte de le renvoyer.

DOWN-RIGHT.

DOWN-RIGHT.

Ils en sont capables....

KITELY.

J'en suis certain. Vous voyez, mon frère, que j'aurois été l'auteur de ma propre disgrace; que j'aurois porté moi-même un coup funeste à ma réputation; mon nom....

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, BOBADIL, MATTHEW.

MATTHEW.

JE veux absolument lui parler....

BOBADIL.

Par le pied de Pharaon! vous ne lui ferez pas cet honneur.

KITELY.

Que voulez-vous, Messieurs?

BOBADIL, *fort poli.*

Ah! Messieurs, pardon. M. *Well-bred* est-il chez lui?

DOWN-RIGHT.

Pourquoi?

BOBADIL.

Monsieur.... mais..... est-il chez lui, Monsieur?

KITELY.

Il n'est pas rentré cette nuit, Monsieur.

DOWN-RIGHT.

Etes-vous satisfaits ?

BOBADIL.

Je suis content de la réponse de M. *le Citoyen*, & ne fais nulle attention aux propos d'un butor comme toi. (*Il sort avec Matthew.*)

DOWN-RIGHT.

Un butor ! Arrêtez : écoutez.

KITELY *l'arrête.*

De grace, mon frère.

DOWN-RIGHT.

Si tu m'aime, ne m'empêche pas de....

KITELY.

Vous ne les suivrez pas....

DOWN-RIGHT.

Coquin !... Mais, patience : *par ce beau jour !* (Dieu me pardonne de jurer) si je passe cet affront sous silence, dites que je suis le plus grand poltron de la terre. Si j'avalle tranquillement cette impertinence, je ne me montre plus avec mes armes dans *Fleet-Steet*, & j'irai m'ensevelir dans quelque caverne....

KITELY.

Moderez-vous : oubliez....

DOWN-RIGHT.

Oublier ! Voilà les amis de mon frère, ses *camarades ;* lui-même n'est plus qu'un *gallant*, qu'un *cavalliero ;* par ma vie, j'attaquerai toute la bande, l'un après l'autre, & je commencerai par mon frère. Je gémis quand je songe qu'il ressemble à de telles gens ! *Mais, comme on fait son lit on se couche ;* il aura de mes nouvelles avant peu.

KITELY.

Soyez prudent ; que la colère n'étouffe pas la raison : prenez la voie de la douceur....

DOWN-RIGHT.

Je sais ce que je dois faire. (*On sonne.*)

KITELY, *d'un air inquiet.*

Qu'est-ce ? Ah ! c'est le déjeûné. Pendant que je donnerai quelques ordres, allez faire compagnie à ma femme.

DOWN-RIGHT.

Volontiers. (*Il sort.*)

SCENE III.

KITELY, Dame KITELY.

Dame KITELY, *à l'entrée des coulisses.*

AYEZ la bonté, sœur Bridget, de prendre l'eau de rose que vous trouverez dans mon cabinet. (*à Kitely.*) Voulez-vous déjeûner, mon cher?

KITELY, *à part.*

M'auroit-elle entendu?

Dame KITELY.

Nous n'attendons que vous, mon bon ami.

KITELY, *à part.*

Ciel! préserve-moi de ce malheur!

Dame KITELY.

Qu'avez-vous, mon enfant? Etes-vous malade?

KITELY.

Il m'a pris tout-à-coup une migraine affreuse.

Dame KITELY.

Votre tête est brûlante; bien des gens souffrent de cette nouvelle maladie: ne restez pas à l'air; entrez, mon bon ami.

KITELY, *à part.*

Quelle simplicité! mais quelle dissimulation dans ses réponses! Elle m'a sans doute entendu.

Dame KITELY.

Rentre, mon cœur. Je t'assure que l'air te fera mal.

KITELY.

Allez m'attendre; je suis à vous dans l'instant.

Dame KITELY.

Ne tardes pas à venir, mon bon ami.

(*Elle sort.*)

KITELY.

Bien des gens souffrent de cette nouvelle maladie! J'ignore si elle est ancienne ou nouvelle; mais on peut bien la nommer le *fléau des pauvres mortels.* Elle infecte, comme la peste, le cerveau de celui qui en est atteint; elle attaque d'abord l'imagination, & altère le jugement: delà, comme un air contagieux, elle passe à la mémoire, &, pareille à une vapeur subtile, elle se glisse confusément dans toutes les parties sensibles; bientôt l'ame n'a plus une pensée que le noire soupçon n'empoisonne. Ah! qu'on est à plaindre de connoître son mal, & de n'avoir pas la force de s'en guérir! Que faire? Allons: malgré l'affreux nuage qui m'enveloppe, débarrassons-nous, s'il est possible, de cette maudite fièvre, & soyons encore heureux.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

Le Théatre représente Moor-Fields.

BRAIN-WORM, *déguisé en soldat.*

JE ne puis m'empêcher de rire de ma métamorphose ! Elle m'oblige à une foule de mensonges contraires à l'honneur de l'habit que je porte. Il est du bon ton d'avoir l'air de mépriser ce qu'il nous importe le plus de conserver. Je sais le dessein de mon vieux maître ; il veut suivre son fils ce matin, & moi, en bon serviteur, occupé de ma fortune, je me suis aussi-tôt déguisé, avec l'intention d'être ici en *embuscade* pour arrêter le bon parent au milieu de sa course. Si je réussis à lui enlever son chapeau, sa bourse ou son manteau, je m'écrirai comme le feu Capitaine *César : je suis venu, j'ai vu & j'ai vaincu.* Il s'agit à présent d'avoir le jargon & le maintien de ces *Chevaliers à lances.* Ma main appuyée sur ma pique... — Mais, que vois-je ? Comme il est vrai que je ne suis pas soldat, c'est mon jeune maître avec son cousin Stephen. Retirons-nous un moment à l'écart.

SCENE V.

EDWARD, KNO'WELL, STEPHEN.

EDWARD.

Vous dites....

STEPHEN.

Que j'ai perdu ma bourse.

EDWARD.

Où?

STEPHEN.

Je n'en sais rien. Arrêtez un moment.

BRAIN-WORM.

Si j'étois sûr qu'ils ne me reconnussent pas, j'approcherois.

EDWARD.

L'avez-vous trouvée?

STEPHEN, *moitié pleurant.*

Non: je crois, en vérité, qu'on m'a ensorcelé.

EDWARD.

Ne pleurez pas: que vous importe cette perte?

STEPHEN.

Je ne la regrette qu'à cause d'une bague à devise que je tiens de Mistriss Mary.

EDWARD.

Une devise! Oh! mon cher, expliquez-la-moi.

STEPHEN.

Elle est admirable; la voici : *quoique l'imagination soit endormie, mon amour est profond;* c'est-à-dire qu'elle ne me haït pas, elle m'aime tendrement. Moi, je lui ai repliqué dans une autre devise : *tant mieux; j'en fais juge Saint Pierre.*

EDWARD.

Je ne vois pas que ce Saint ait affaire là-dedans.

STEPHEN.

C'étoit pour rendre la devise plus intéressante.

EDWARD.

A merveille! Partons.

BRAIN-WORM.

Je ne puis consentir à les laisser aller. Arrive ce qu'il pourra. (*Il approche.*) — Voudriez-vous, Messieurs, échanger quelques écus contre cette lame? Je suis un pauvre militaire, un homme qui, en toute autre occasion, rougiroit d'avoir recours à d'aussi viles ressources; mais la nécessité, Messieurs, en ordonne autrement. Si vous ne me paroissiez pas attachés à la profession des armes, je périrois plutôt en silence, que de m'exposer à la honte d'un refus. Faites-moi la grace de considérer que ce n'est pas moi qui vous parle, mais le *besoin :* cette démarche ne s'accorde pas avec mon courage. . . .

EDWARD.

Où as-tu servi ?

BRAIN-WORM.

Dans toutes les dernières guerres de la *Bohême*, de la *Hongrie*, de la *Pologne*, de la *Dalmatie* : & où n'ai-je pas servi, Monsieur ? J'ai combattu quatorze ans, tant sur mer que sur terre ; j'ai suivi la fortune des meilleurs Généraux de la *Chrétienneté* (1) ; j'ai reçu deux coups de feu à la prise d'*Alep*, & un autre à la réduction de *Vienne* ; j'ai été à *Marseille* & à *Naples* ; j'ai été trois fois esclave sur des galères, où j'ai reçu un dangereux coup de feu à la tête, un autre à la cuisse ; & malgré tous ces accidens, je suis sans soutien, & n'ai pour toute fortune que les cicatrices qui attestent mon courage.

STEPHEN.

Combien voulez-vous vendre cette épée, mon ami ?

BRAIN-WORM.

Mon généreux Monsieur, vous êtes un Gentilhomme connoisseur, vous m'en donnerez ce qu'il vous plaira.

(1) Tout le rôle de Brain-Worm où il s'agit de militaire, est relatif à la vie de l'Auteur.

STEPHEN.

Quoique vous paroissiez me connoître, je vous prie néanmoins de me dire votre prix.

BRAIN-WORM.

La lame est digne d'armer le plus grand Prince de l'Europe....

EDWARD.

Lorsqu'elle sera dans un foureau de velours.

STEPHEN.

Comptez qu'elle en aura un beau, dès qu'elle m'appartiendra. Je ne la porterois pas comme elle est, quand on me donneroit un *ange* (1).

BRAIN-WORM.

Je vous jure, Monsieur, que c'est une lame de *Tolède*.

STEPHEN.

J'aimerois mieux qu'elle fût d'*Eſpagne*. Si la poignée étoit d'argent, qu'en demanderiez-vous ?

EDWARD.

Vous ne l'acheteriez pas ; allons-nous-en. Voilà un shelling, reprenez vos armes....

STEPHEN.

Puisque vous parlez ainsi, je veux l'avoir. Voici un autre shelling, je ne permettrai pas qu'on me

(1) Monnoie de ce temps.

surpasse en générosité. Croyez-vous qu'ayant le moyen d'acheter une épée, je me promènerai comme les paysans, avec un bâton?...

EDWARD.

Vous en trouverez d'aussi bonnes dans la cité.

STEPHEN.

Je veux absolument acheter celle-ci, précisément parce qu'on me la vend à la campagne. Oh! j'aimerai cette épée de campagne! Dites-moi vîte votre dernier prix?

EDWARD.

— Je vous répète que je ne veux pas que vous l'achetiez....

STEPHEN.

Et moi je vous jure que je l'aurai, dussai-je en payer deux fois la valeur.

EDWARD.

Venez. — Vous êtes un imbécile....

STEPHEN.

Vous l'entendez, mon ami. A cause de l'épithète, j'achète votre épée au prix qui vous conviendra. Suivez-moi, je vous payerai.

BRAIN-WORM.

De tout mon cœur, Monsieur.

(*Ils sortent.*)

SCENE VI.

KNO'WELL père.

JE ne puis oublier cette lettre; je ne puis voir, sans m'étonner, le prodigieux changement qui s'est fait parmi les jeunes gens d'aujourd'hui. Dans mon enfance, on respectoit la vieillesse; c'étoit un titre révéré qui obtenoit des égards, & souvent l'homme méprisable par ses mœurs, en imposoit par son âge. Qu'arrive-t-il à présent? Les parens dispensent leurs enfans de tout respect. Ah! pourquoi ne mettons-nous plus tous nos soins à conserver l'objet de nos plus chères espérances? Souvent les premiers mots qu'on enseigne à son fils, sont des plaisanteries licentieuses: on l'admire au lieu de le corriger; & de peur qu'il n'ignore les chansons indécentes, la mère a soin de les lui apprendre elle-même: voilà comme il passe le premier âge. Lorsqu'ensuite le temps fait succéder à son badinage une lueur d'intelligence, tous ces mauvais principes croissent avec lui: notre conduite alors lui sert d'exemple; il observe nos défauts & nos foiblesses; il connoît les maîtresses que nous entretenons à grands frais. C'est ainsi que nous contribuons à sa perte, & que nous lui apprenons à accumuler sur lui les peines de la vie. Dieu merci! je me-

suis préservé de la folie de voyager avec un fils de seize ans, pour lui montrer les courtisanes Vénitiennes (1): je ne l'ai jamais entretenu des étourderies de ma jeunesse, &, malgré le mauvais usage d'aujourd'hui, je n'ai point farci sa tête à l'âge de douze ans, de ces sordides maximes. « Devenez » riche, mon fils; faites tout pour y parvenir; em- » ployez également & l'orgueil & la bassesse ». Cependant, quoique mon fils n'ait vu chez moi rien de semblable, s'il fréquente des sociétés dangereuses, j'ai tout à craindre, & ne saurois être assez vigilant.

SCENE VII.

KNO'WELL, BRAIN-WORM.

BRAIN-WORM, *à part.*

PRENEZ-GARDE à vous, mon maître. J'ai trop bien réussi jusqu'à présent pour renoncer à mon emploi; mais il faut l'attaquer d'une autre manière. (*à Kno'well.*) Je vous supplie, mon digne Monsieur, d'avoir égard à l'infortune d'un pauvre soldat.

(1) On voyageoit alors, à ce qu'il semble, d'après les mêmes principes qui prévalent encore aujourd'hui.

J'ai honte de vivre par des moyens contraires à ma profession; mais puisque la nécessité l'exige, puis-je faire autrement?

KNO'WELL.

Je ne puis rien vous donner, mon ami.

BRAIN-WORM.

Par l'amour que j'ai pour la vérité, je ne vous importune que pour soutenir mon existence. Votre bonté peut me rendre la vie.

KNO'WELL.

Je vous prie, mon ami, de me laisser tranquille.

BRAIN-WORM.

Donnez-moi seulement de quoi me procurer deux pots de petite bierre; c'est bien peu de chose pour vous, mon bon Seigneur.

KNO'WELL.

Ne rougissez-vous pas de m'importuner de la sorte?

BRAIN-WORM.

Hélas! Monsieur, le besoin a ses droits. Les armes de l'ennemi n'auroient pu abattre à ce point mon courage.... mais la nécessité, Monsieur... (*Il feint de pleurer.*) Il est bien cruel, après avoir sacrifié ses jours pour son Prince, de se voir réduit.... Donnez-moi une petite pièce d'argent,

mon bon Seigneur ? J'ai été obligé hier au soir de mettre mon épée en gage pour me procurer de quoi souper. J'en avois déjà vendu depuis long-temps la garde qui étoit d'argent.

KNO'WELL.

Il est surprenant qu'avec votre bonne mine, vous n'ayez pas d'autres ressources. Ne rougis-tu pas de mandier ? Quelque basse que soit ton éducation, tant que tu as des bras & des jambes, il te reste des moyens plus honnêtes de gagner ta vie. La guerre ou le service de quelque brave Gentilhomme, peuvent suppléer à vos besoins. Tout état est préférable à celui que vous exercez : mais les gens de votre sorte se nourrissent dans l'oisiveté. On auroit tort même de vous engager à changer de conduite.

BRAIN-WORM.

Hélas ! Monsieur, je n'hésiterois pas à accepter tout ce qu'on me proposeroit, si je trouvois quelqu'un assez charitable pour m'employer.

KNO'WELL.

Vous accepteriez ! Mais vous ne voudriez pas vous donner la peine de chercher.

BRAIN-WORM.

Aujourd'hui le mérite n'est plus un titre pour réussir dans la profession des armes ; & si vous saviez, Monsieur, combien il faut de protection

pour entrer dans le service des particuliers ! Plût au Ciel qu'on m'y accordât de l'emploi aussi facilement que je le désire ! Le Ciel m'est témoin.... Je sais ce que je dis....

KNO' WELL.

Comment vous nommez-vous ?

BRAIN-WORM.

Fitz-Sword.

KNO' WELL.

Fort bien. Je suppose que quelqu'un voulût vous prendre à son service : seriez-vous honnête, soumis, exact & fidèle ?

BRAIN-WORM.

Par l'honneur d'un soldat....

KNO' WELL.

Je n'aime point ces sermens affectés : parlez franchement, mon ami ; que pensez-vous de ma proposition ?

BRAIN-WORM.

Que ma condition seroit aussi heureuse que mes services seront honnêtes.

KNO' WELL.

Fort bien. Suivez-moi, j'essayerai si votre conduite répond à vos protestations.

(*Il sort.*)

BRAIN-WORM.

Je vous obéirai lorsque j'aurai racommodé ma botte.

botte. Il me feroit crever de rire. A-t-on jamais vu un vieillard plus crédule ! Bientôt je serai son confident, & mon jeune maître sera le mien. Il veut éprouver ma fidélité, & moi sa patience. Cette petite espièglerie le brouillera pour jamais avec l'uniforme. Je veux être un sot, si je ne le mène pas à ma fantaisie. Cela vaut mieux que de l'avoir arrêté : mais allons bien vîte le rejoindre. Je meurs d'envie d'être employé : avec ces cicatrices, & un petit changement dans la voix, me voilà devenu utile au père & au fils.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théatre représente un marché.

SCENE PREMIERE.

BOBADIL, WELL-BRED, MATTHEW.

MATTHEW.

Nous avons été chez vous pour vous voir.

WELL-BRED.

Je ne suis pas rentré hier.

BOBADIL.

Votre frère nous en a instruit.

WELL-BRED.

Mon frère Down-right?

BOBADIL.

Lui-même, Monsieur. J'ignore à quel point il a votre estime; mais parbleu je vous jure que cet homme ne mérite aucun égard: & si jamais....

WELL-BRED.

Epargnez mon frère....

BOBADIL.

Comme il est vrai que je porte avec honneur

cette épée, il ne ressemble non plus à un Gentilhomme....

WELL-BRED, *en le regardant en face.*

Changez de discours, Monsieur....

BOBADIL.

Permettez-moi de vous dire que quand il n'y auroit que lui au monde, je ne le respecterois pas davantage.

MATTHEW.

Ni moi; il a l'air d'un paysan; il n'a pas cet extérieur qui distingue un homme bien né....

WELL-BRED.

Ah! M. Matthew, plusieurs prétendent à cette distinction; mais peu y réussissent.... Ah! voici mon ami Kno'well.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, EDWARD, KNO'WELL, STEPHEN, WELL-BRED.

WELL-BRED.

SOYEZ le bienvenu, charmant *génie* de notre siècle; cette complaisance de votre part m'attache pour jamais aux Muses & à leur papa le Seigneur *Apollon*. Je vois à présent que vous m'aimez: voici

les deux personnes dont je vous ai parlé dans ma lettre. — Qu'avez-vous ? Pourquoi cette humeur noire ?

EDWARD.

Vous êtes un homme adorable ; vous m'avez envoyé une belle épître....

WELL-BRED.

Comment ?....

EDWARD.

Je vous assure que je n'en ai jamais lu de pareille dans tous les ouvrages de *Pline*. Je vous conseille de bien cultiver cette veine poétique ; elle est inimitable. Mais, quel animal s'est chargé de votre lettre ? Ce n'est pas sans doute un animal domestique ?

WELL-BRED.

Votre propos m'étonne....

EDWARD.

Quelle créature raisonnable auroit pris mon père pour son fils ? Etre coupable d'une telle bévue le matin, dans la plus sobre heure du jour !

WELL-BRED.

Tu plaisantes....

EDWARD.

Tu as raison de le prendre sur ce ton ; mais je te dirai que mon père a eu par ce moyen l'occa-

sion de connoître toute ton éloquence; il a lu ta lettre.

WELL-BRED.

Qu'a-t-il dit?

EDWARD.

Je l'ignore; mais j'imagine à-peu-près ce qu'il en pense.

WELL-BRED.

Eh bien?....

EDWARD.

Que tu es un libertin, & que je ne vaux guères mieux que toi.

WELL-BRED.

Sa colère est comme la lune dans son dernier quartier; elle changera bientôt. Mais je veux que tu fasse connoissance avec ces deux originaux; tu t'en amuseras lorsque ma verve les aura mis en train. Quel est celui qui t'accompagne? C'est le vrai portrait du silence.

EDWARD.

C'est mon cousin: il est digne de votre attention. Avec un peu de soin, vous découvrirez bientôt son mérite.

WELL-BRED, *à Bobadil & Matthew.*

Voici mon intime ami, Messieurs; un homme dont les rares talens doivent attirer vos regards. (*à Stephen.*) J'ignore votre nom, Monsieur; mais

je saisirai bien volontiers toutes les occasions qui me rapprocheront de vous.

STEPHEN.

On me nomme M. Stephen, Monsieur ; je suis le propre cousin-germain de ce Monsieur, puisque son père est mon oncle ; & quoiqu'un peu mélancolique de mon naturel, je n'en suis pas moins le très-humble serviteur d'un Gentilhomme comme vous.

BOBADIL, *à Edward.*

Je ne suis pas fort communicatif, Monsieur ; mais en considération de M. Well-bred, sachant que vous êtes un homme de mérite, je veux bien converser avec vous : vous pouvez attacher à cette faveur le prix qu'il vous plaira, car j'aime à être laconique.

EDWARD.

Je suis de votre avis, Monsieur ; & dans la crainte de mal exprimer ma reconnoissance, je me tais.

MATTHEW, *à Stephen.*

Vous êtes donc naturellement triste, Monsieur?

STEPHEN.

Oui, Monsieur.

MATTHEW.

Tant mieux : la mélancolie produit cette délicatesse d'esprit qui vous distingue. Je suis souvent

atteint du même mal: alors je prends du papier, & compose une ou deux douzaines de sonnets d'un seul trait.

STEPHEN.

Trouvez-vous, cousin, que je sois assez triste?

EDWARD.

Vous l'êtes à merveille.

WELL-BRED.

Qu'est-ce qui vous occupe si fort, Capitaine?

BOBADIL.

Rien. Je songeois à un service essentiel que j'ai rendu, il y aura demain dix ans.

EDWARD.

Dans quel pays, Capitaine?

BOBADIL.

Au siége de *Strigonie*, où, en moins de deux heures, sept cents Gentilhommes des plus valeureux moururent sur la brêche: c'est le premier, mais le meilleur siége que j'aye vu de ces deux yeux, excepté celui de.... de.... comment l'appelle-t-on, la place qu'ont pris les Gênois l'année dernière? Foi de Gentilhomme & de militaire, depuis que je porte les armes, je n'ai jamais vu d'expédition plus terrible ni plus malheureuse.

STEPHEN, *à part.*

Je donnerois tout au monde pour apprendre à jurer aussi agréablement que lui.

EDWARD.

Il paroît que vous étiez présent à ces deux siéges : à celui de *Strigonie*, & à.... comment l'appelle-t-on ?

BOBADIL.

Par *Saint Georges !* je montai le premier à la brêche : si je n'avois pas eu du courage, j'y serois mort un million de fois.

EDWARD, *ironiquement.*

Ç'eût été une perte considérable pour l'état.

MATTHEW, *à Stephen.*

Remarquez bien tout ce qu'il dit.

STEPHEN.

Je n'en perds pas un mot.

BOBADIL.

Vous allez en juger, Monsieur. On avoit planté trois demi-coulevrines justement à l'entrée de la brêche : nous avançons ; leur canonier principal (vous concevez bien que c'étoit l'homme le plus habile dans son art) me vise, tenant la mêche prête à mettre le feu au canon : je m'apperçois de son dessein, je lui décharge mon fusil dans la poitrine, & avec cette seule arme, ce misérable fer que voici, je fonds sur les *Maures*, les mets en déroute, & les tue pêle-mêle tout comme des mouches.

EDWARD, *ironiquement.*

Avez-vous fait tous ces exploits sans endommager la lame de votre épée?

BOBADIL.

Sans le moindre dommage : c'est l'arme la plus heureuse que jamais Gentilhomme ait portée à son côté. On parle tant de l'épée de *Morglay*, d'*Excalibure*, & de *Durindana :* ce ne sont que des fables ; je connois la vertu de la mienne, & ne crains pas de vanter son mérite.

STEPHEN.

Je voudrois bien savoir si c'est une lame de *Tolède?*

BOBADIL.

Je vous en assure, & tout ce qu'il y a de plus parfait en ce genre.

STEPHEN, *montrant son épée.*

Voici sa *compatriote.*

MATTHEW.

Voyons, Monsieur? — Vous avez raison ; il est aisé de s'en appercevoir.

BOBADIL.

Cela? une lame de *Tolède?* Vous ne vous y connoissez pas.

STEPHEN, *d'un ton fâché.*

Que dites-vous là?

BOBADIL.

C'est tout au plus un fer *Flamand*. J'en achèterai, morbleu, un millier à quarante sols pièce tant qu'il me plaira.

EDWARD.

Eh bien, cousin Stephen?

WELL-BRED.

Où l'avez-vous achetée?

STEPHEN.

D'un misérable gueux de soldat. Il m'a juré que c'étoit un véritable *Tolède*.

BOBADIL.

Il vous a trompé.

EDWARD.

Remettez-là dans le fourreau; en la regardant, vous augmentez vos regrets.

STEPHEN.

A la bonne heure; mais je jure.... (*à part.*) Je ne me rappelle plus des sermens du Capitaine; (*haut*) si jamais je le rencontre....

WELL-BRED.

Il est trop tard.

STEPHEN.

Le coquin! je crois que je mangerois de colère la garde de ce maudit fer Flamand. Je chercherai à retrouver ce fripon....

EDWARD.

Réjouissez-vous, le voici.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, BRAIN-WORM.

STEPHEN.

AVEC votre permission, Monsieur; me reconnoissez-vous?

BRAIN-WORM.

Oui, Monsieur.

STEPHEN.

Vous m'avez trompé.

BRAIN-WORM.

Eh bien, Monsieur?

STEPHEN.

Eh bien, Monsieur, cette lame n'est pas de *Tolède.*

BRAIN-WORM.

Je l'avoue, Monsieur....

STEPHEN.

Soyez témoins, Messieurs, qu'il avoue m'avoir trompé. Si vous aviez soutenu le contraire, par..: par la....

EDWARD.

Calmez-vous, cousin....

WELL-BRED.

Sa franchise doit vous satisfaire....

STEPHEN.

J'en conviens; mais il n'en est pas moins fripon.

EDWARD.

Cousin, cousin! prenez garde.

STEPHEN.

Oui, oui; j'ai tout oublié.

EDWARD, *bas à Kno'well.*

Comment le trouvez-vous?

BRED-WELL, *bas à Edward.*

C'est l'image de la folie.

BRAIN-WORM, *bas à Edward.*

Un mot, s'il vous plaît.

EDWARD.

Avez-vous quelqu'autre marché à nous proposer?

BRAIN-WORM, *bas.*

Non, Monsieur; mais lorsque je me serai débarrassé du vernis & des emplâtres qui masquent mon visage, vous reconnoîtrez en moi le plus fidèle serviteur....

EDWARD, *bas.*

Mais, mais, est-ce toi Brain-worm?

BRAIN-WORM, *bas.*

Qu'en pensez-vous, Monsieur?

EDWARD, *bas.*

Pourquoi ce déguisement?

BRAIN-WORM, *bas.*

Votre père.... il vous poursuit.

EDWARD.

Ah! que ferai-je, Well-bred? Mon père me talonne....

WELL-BRED.

Votre père! Où est-il?

BRAIN-WORM.

Chez le Juge *Clément*, dans *Coleman-Street*, où il attend mon retour.

WELL-BRED.

Comment, c'est toi, Brain-worm? Quel démon te possède?

BRAIN-WORM.

Je vous en instruirai, Monsieur, dans un autre moment: mais par prudence, quittez ces lieux, & retirez-vous ailleurs.

EDWARD.

Il a raison. Allons-nous-en, Messieurs: venez, cousin Stephen. (*Ils sortent.*)

SCENE IV.

Le Théatre représente le magasin de Kitely.

KITELY, CASH.

KITELY.

THOMAS, avez-vous parlé à M. *Lucar?* Que vous a-t-il dit?

CASH.

Il vous attend dans une demi-heure, Monsieur.

KITELY.

Savez-vous s'il a reçu l'argent qu'il doit me remettre?

CASH.

Oui, Monsieur; on le lui a apporté hier au soir.

KITELY.

Fort bien: va chercher mon manteau. — Attendez. — Voyons: une heure pour aller & revenir, c'est le moins que je puisse employer; & à-peu-près une heure avant d'achever mes affaires avec lui. — Voilà deux heures. — Deux heures!..... Ah!.... on peut effectuer pendant mon absence des choses incroyables. — Toute réflexion faite, je

ne sortirai pas. Quoi! deux heures! Non, non; je ne donnerai pas une si belle occasion de me tromper. L'homme qui ouvre sa porte & qui montre son trésor, mérite d'être volé.... Si l'œil du dragon, oubliant sa vigilance, succombe au poid du sommeil, quel mortel ne tentera pas d'enlever le fruit doré? Je suis tout-à-fait décidé; je ne sortirai pas. Négligeons plutôt mes affaires.... La beauté est un don trop précieux pour le laisser sans gardien. Il faut l'observer de près. Le temps n'est pas si rapide que les tentations des femmes. Celui qui permet à la sienne de courir çà & là, prépare lui-même sa honte. — Oh! je n'irai pas..... il y a trop de danger. (*à Cash, qui vient avec le manteau.*) Rapportes mon manteau. — Attends un moment. Non, non: allez. — Je sortirai demain.

CASH.

Oubliez-vous, Monsieur, que votre Notaire vous attend pour signer plusieurs contrats?

KITELY.

Je suis bête; je l'avois tout-à-fait oublié. — Quelle heure est-il?

CASH.

Il est temps d'aller à la bourse.

KITELY, *moitié bas.*

J'enrage! Bientôt Well-bred va venir avec quelqu'un de ses frivoles amis. Je suis fou! je ne sais

ce que je fais, ni ce que je dis, ni quel parti je dois prendre; ma tête est comme un sablier; mon imagination va aussi vîte que la poussière qui marque la fuite des instans. Mais du moins quand l'heure est écoulée, on retourne le vase fragile, & le temps reprend sa marche ordinaire. Je ne suis pas de même; j'ignore le parti le plus avantageux, & ne sais comment me décider.... (*Il se promène d'un air réfléchi.*) Mon parti est pris; je puis compter sur sa discrétion, il est incapable de me tromper. — Thomas?

CASH.

Monsieur.

KITELY, *à part.*

Toute réflexion faite, il vaut mieux se taire. (*haut.*) Thomas, *Cob* est-il ici?

CASH.

Je crois qu'oui, Monsieur.

KITELY, *à part.*

Cob causera peut-être: si j'osois me confier à *Thomas!* c'est le meilleur des hommes... Cependant s'il a l'imprudence de dire un seul mot, je suis perdu: voilà ma réputation flétrie, on en parlera à la bourse.... Mais il s'est conduit jusqu'ici d'une manière qui doit me rassurer. Qu'ai-je à craindre?... Allons, tentons l'aventure. — Thomas.... écoute, mon ami? Tu peux me tromper; mais j'espère...

j'espère..... que ton attachement pour moi surpasse....

CASH.

Ah! Monsieur, si les devoirs d'un domestique fidèle méritent le nom d'attachement, c'est peu d'espérer, vous devez être convaincu.

KITELY.

Je te remercie, mon cher *Thomas*: donnes-moi ta main?... Je la serre de bien bon cœur, mon cher ami *Thomas*..... J'ai un secret à te communiquer..... mais dès que tu en seras le dépositaire..... il faut mettre le sceau sur tes lèvres....

CASH.

Comptez, Monsieur.

KITELY.

Ne m'interromps pas, mon cher. Cette confiance, *Thomas*, te prouve mon estime.... Ce secret renferme un mystère.... un mystère qui me touche de plus près.... que tu ne peux te l'imaginer.... Ah! *Thomas*, si jamais tu étois capable d'en abuser....

CASH.

Moi, Monsieur?

KITELY.

Je ne le crois pas.... Si cela étoit, tu commettrois....

CASH.

Une horrible trahison.

KITELY.

Tu me promets donc....

CASH.

Si jamais j'en parle, je veux qu'on me regarde comme le dernier des hommes.

KITELY, *à part.*

Il craint de jurer.... S'il n'avoit pas un dessein caché, hésiteroit-il à se lier par le serment? Il n'est pas *fanatique* (1): que dois-je penser? Employons d'autres moyens. — Eh bien, *Thomas*, tu as donc fait serment?...

CASH.

Pas encore, Monsieur: j'attends vos ordres.

KITELY.

Ta parole me suffit.... Cependant, jure si tu le juge à propos.

CASH.

Je demande au *Ciel* que mon ame n'ait aucun repos, si jamais j'abuse de votre confiance.

KITELY.

Ç'en est trop; une telle cérémonie étoit inutile avec un homme comme vous. Approchez, *Thomas*,

(1) Les Quakers ou Trembleurs ne se lient jamais par le serment.

plus près. — On ne peut être assez circonspect en de telles affaires. — Fort bien. (*à part.*) Après ce serment, je puis hasarder de parler. (*haut.*) Depuis quelque temps, j'ai observé..... (*à part.*) Mais un tel serment dépouillé des formes légales, peut-il lier? Voilà le doute: avant de poursuivre, il faut nous éclaircir. (*haut.*) Je n'ai pas le temps de m'expliquer, nous nous parlerons tantôt... ou demain matin.

CASH.

Quand il vous plaira, Monsieur.

KITELY.

En attendant, j'y songerai. Donnes-moi mon manteau.... Apprête mes registres, & les reçus de *Trap*; j'en aurai besoin à mon retour.

CASH.

Fort bien, Monsieur.

KITELY.

Ecoute? Si M. Well-bred, frère de ta maîtresse, conduit par hasard quelqu'un chez moi avant mon retour, fais m'en avertir.

CASH.

Comptez sur mon zèle....

KITELY.

Je serai à la *bourse* ou chez le Juge *Clément*; ne l'oublie pas, & ne quitte pas la maison..... Si quelqu'autre étranger y vient, ne manque pas

d'envoyer sur le champ ; que ce soit-là principale affaire.

CASH.

Fort bien, Monsieur.

KITELY.

Ne vas pas croire, *Thomas*, que cette commission soit le secret dont je veux t'entretenir.

CASH.

Oh ! point du tout, Monsieur.

KITELY.

C'est tout autre chose.

CASH.

Je le crois.

KITELY.

Je te l'assure, & cela suffit. Cependant ne parle de ta commission à personne.... Quoique cela me soit parfaitement indifférent, je ne me soucie pas qu'on le sache. Allons, il est temps de m'en aller. — Un mot, *Thomas ?* — Tout ce que je t'ai dit, n'étoit que pour éprouver ta discrétion ; ce grand secret n'est rien.... ce n'est pas autre chose que ce que tu viens d'apprendre. Néanmoins n'en parle pas à ma femme..... m'entends-tu ? n'en parle à qui que ce soit. (*à part, en sortant.*) Non, il n'y a point de supplice pire que la crainte.

CASH.

D'où vient son agitation?.... Ah! je m'en doute: mais n'y songeons pas; trop de réflexions pourroient m'égarer. J'apperçois du monde: allons vîte chercher un messager, qui avertisse mon bon maître. (*Il sort.*)

SCENE V.

EDWARD, BOBADIL, WELL-BRED, STEPHEN, BRAIN-WORM.

WELL-BRED.

LA bonne plaisanterie! Comment est-il possible que vous ne l'ayez pas reconnu? Je pardonnerois une telle erreur au *spirituel* M. Stephen. Je n'aurois jamais soupçonné que Brain-worm eût tant d'esprit.

EDWARD.

Il semble qu'il ait fait toute sa vie le métier de gueux.

WELL-BRED.

Où diable as-tu trouvé cet habit?

BRAIN-WORM.

Chez un associé des Juifs, un honnête fripier.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CASH, *d'un air inquiet, il traverse plusieurs fois le Théatre.*

CASH.

FRANÇOIS ! Martin ! Personne ne vient ; je me désespère.

WELL-BRED.

Mon frère Kitely est-il chez lui ?

CASH.

Non, Monsieur ; mais M. Down-right y est. (*Il appelle.*) Cob ! Comment, est-ce qu'il est sorti comme les autres ?

WELL-BRED.

Peux-tu me dire où est allé ton maître ?

CASH.

Je n'en sais rien, Monsieur ; il est chez le Juge *Clément.* (*Il sort en appellant les domestiques.*)

EDWARD.

Qu'est-ce que ce Juge *Clément ?*

WELL-BRED.

C'est un joyeux Magistrat de la Cité, aussi agréable qu'il est instruit. Je te l'ai montré l'autre jour.

EDWARD.

Ah ! je me souviens ; c'est un homme dont on cite la singularité & les bons mots. On m'a dit qu'il envoyoit en ptison ceux qui ne cédoient pas le haut du pavé à son cheval, ceux qui portoient leur manteau sur une épaule, ou qui ne prioient pas Dieu à sa guise : enfin on dit que ses caprices sont la seule règle de ses jugemens.

(*Cash revient.*)

BOBADIL.

Oh-là ! eh, mon ami ! le valet de M. Kitely : écoute un moment. — Fais-moi le plaisir d'allumer ma mêche.

CASH *la prend, & sort.*

Je n'en ai pas le temps. *Cob ! Gaspard ! François !* Les drôles sont tous sortis.

BOBADIL, *en fouillant dans ses poches, en tire sa boëte à tabac.*

Mort de ma vie ! voilà le reste de sept livres de tabac que j'ai achetées il y a huit jours : en usez-vous, M. Stephen ?

STEPHEN.

Non, Monsieur.

BOBADIL.

Je vous jure par mes ancêtres ! (& personne n'ose révoquer en doute ce serment) que lorsque j'étois

aux Indes, où croît cette plante, je n'ai vécu pendant cinq mois, ainsi qu'une douzaine de Gentilshommes, que de la fumée de cet *aromate*; il est divin, & je soutiendrois devant tous les Princes de l'Europe, que c'est un spécifique contre tous les maux.

EDWARD.

Voilà ce qu'en pourroit dire tout au plus un marchand de tabac.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CASH, COB.

CASH, *à Cob.*

ALLEZ, vous le trouverez chez le Juge *Clément*, au milieu de *Coleman-Street*.

COB.

Oh! oh!

BOBADIL *à Cash.*

Où est la mêche que je t'ai donnée?

CASH.

La voici, Monsieur.

COB.

Je ne comprends pas le plaisir qu'on a de s'enfumer & de se couvrir de cendres.

BOBADIL *lui donne un coup de canne.*

Insolent faquin! je t'apprendrai.... (*toute la compagnie l'empêche de battre Cob.*)

WELL-BRED.

De grace, Capitaine....

EDWARD.

Un héros comme vous....

CASH, *à Cob.*

Voilà ce que c'est que de parler....

COB.

Il me le payera....

BOBADIL.

Tu raisonnes.... (*Il le chasse à coups de bâton.*) Malheureux! drôle! faquin! *Par l'ombre de Cézar*, il mériteroit d'être passé au fil de l'épée.

WELL-BRED.

La loi s'y oppose.

BOBADIL.

Par le pied de Pharaon! je me moque de la loi, & je veux le poursuivre. (*Il sort.*)

STEPHEN.

Jamais je ne parviendrai à jurer d'aussi bonne grace.

WELL-BRED.

Où est allé Matthew?

BRAIN-WORM.

Dans l'appartement des Dames.

WELL-BRED.

Suivons-le ; il va sans doute régaler sa maîtresse de quelques morceaux de poésie, car il en a toujours dans sa poche. (*Ils sortent.*)

SCENE VII.

Le Théatre représente le vestibule du Juge Clément.

KITELY, COB.

KITELY.

DIS-MOI vîte, combien sont-ils ?

COB.

Il y a d'abord votre beau-frère M. Well-bred....

KITELY.

Combien d'autres y en a-t-il avec lui ?

COB.

Voyons : un.... deux.... Ma foi, je ne saurois les compter, ils sont une bande.

KITELY.

Une bande ! Que dis-tu ?

COB.

Oui : cinq ou six...

KITELY.

C'est un essain ! (*à part.*) Ah ! malheureux ;

ma tête en tourne! (*haut.*) En combien de temps es-tu venu ici?

COB.

Dame! en un quart-d'heure.

KITELY.

As-tu couru?

COB.

Non, Monsieur.

KITELY.

J'entends. (*à part.*) Ah! pourquoi me suis-je marié? J'ai perdu la paix, le repos; j'ai changé ma tranquillité contre un affreux esclavage..... tout est dit.... ton sort est décidé..... tu es déjà.... oh! tout est dit.... le crime est achevé. (*haut.*) Dis-moi, *Cob*, lorsque tu es parti, à quoi s'amusoient-ils? Je suis sûr que ma sœur & ma femme les ont reçus d'un air agréable.

COB.

Sans doute; mais je ne les ai pas entendu parler.

KITELY, *à part.*

Les caresses suppléoient aux paroles. La joie, le plaisir.... je n'en doute plus. (*haut.*) Nomme-moi celui qui a embrassé ma femme... je veux dire ma sœur; car ma femme! je ne crains rien pour elle? Quoi! tu dis, qui?

COB.

Voulez-vous savoir la vérité ?

KITELY.

Je t'en supplie.

COB.

A moins qu'ils n'aient embrassé le pillier de votre magasin où ils étoient quand je suis parti....

KITELY.

Ils n'étoient donc pas encore entrés chez Mistress Kitely.

COB.

Eh non vraiment, Monsieur.

KITELY, *à part.*

Je suis un fou de perdre ici mon temps. (*haut.*) Suis-moi, Cob. (*Il sort.*)

COB.

Avant de partir, il faut que je m'adresse au Juge Clément ; je veux lui raconter mon affaire avec le Capitaine, & lui demander un ordre pour l'arrêter. — Battre son hôte, & moi me voir maltraité par celui que j'aimois & en qui j'avois tant de confiance ! Mais, voilà le sort des pauvres gens.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Le Théatre représente une salle dans la maison de Kitely.

SCENE PREMIERE.

Dame KITELY, DOWN-RIGHT.

DOWN-RIGHT.

JE vous parle vrai, ma sœur, & vous verrez que j'ai raison.

Dame KITELY.

Que faire ? ce sont les amis de mon frère.

DOWN-RIGHT.

Ses amis ! ses amis ! Ils le suivent, morbleu, comme autant d'esprits malins, & lui font faire mille sottises. *Par le jour qui nous éclaire !* il ne me faut qu'un mot pour jouer le diable. Si ce n'étoit par égard pour votre mari, je les arrangerois d'une bonne manière ; ils croiroient voir l'enfer déchaîné contr'eux. Mais, à qui la faute ? A vous, ma sœur. Si vous vous étiez conduite différemment, aucun d'eux n'auroit eu l'effronterie de venir ici.

Dame KITELY.

Pouvois-je les en empêcher ? Que peut faire une femme contre une demi-douzaine d'hommes ? En vérité, mon frère, de pareilles absurdités impatienteroient un Saint.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, Mistriss BRIDGET, MATTHEW, WELL-BRED, STEPHEN, EDWARD, BOBADIL, BRAIN-WORM, CASH.

Mistriss BRIDGET, *à Matthew.*

VOUS êtes trop prodigue d'éloges, Monsieur; n'épuisez pas les trésors de votre esprit sur un aussi foible sujet que moi.

MATTHEW.

Vous êtes trop modeste, Madame.

DOWN-RIGHT.

Quelle extravagance !

WELL-BRED, *à part à Down-right.*

Peut-être réussira-t-elle, par ses beaux complimens, à lui faire lire son sonnet, à moins que sa présomption ne la prévienne.

BRIDGET.

Qu'avez-vous là, mon *serviteur?*

MATTHEW.

C'est une élégie, une bagatelle assez plaisante. Si vous l'ordonnez, je vous la lirai.

BRIDGET.

Vous me ferez plaisir.

DOWN-RIGHT.

J'aimerois mieux être au pilori, que d'écouter pareille chose.

EDWARD, *à Well-bred.*

Votre frère, à ce qu'il paroît, n'aime pas les ballades.

WELL-BRED.

Il déteste la poésie.

BOBADIL.

Vous faites attendre ces dames, M. Matthew; c'est un grand défaut.

MATTHEW.

Je profite de l'avis, & je commence. (*Il lit.*) « O rare créature! permets à ma muse de te » parler. Veuille le Ciel accorder à mes inno- » centes paroles, le don de gouverner tes pen- » sées, comme tes beaux yeux gouvernent les » miennes! Alors tu serois l'esclave de celui que » ta beauté captive ».

WELL-BRED, *à Stephen.*

Comment trouvez-vous ces vers?

STEPHEN *répond en secouant la tête.*

EDWARD.

Il y a beaucoup d'éloquence dans cette réponse.

Mistriss BRIDGET *donne un papier à Well-bred.*

En voici d'autres du même auteur.

MATTHEW.

C'est un impromptu que j'ai composé ce matin. Le Capitaine me l'a vu écrire à... à... (*à part.*) je m'embrouille, (*haut*) à cette taverne là-bas.

STEPHEN, *à part à Edward.*

Est-il bon poëte, cousin?

EDWARD, *à part.*

Admirable.

STEPHEN, *haut.*

Par Cézar! comme il est vrai que *je suis Gentilhomme & militaire*, je ne connois pas de meilleur poëte que M. *Matthew.*

DOWN-RIGHT, *à part.*

Je n'y tiens plus.

WELL-BRED.

Je suis surpris, madame Kitely, que vous n'ayez pas un rimeur & un farceur.

DOWN-RIGHT.

Quelle impudence! Allez jouer vos farces ailleurs: croyez-vous être ici à la taverne? (*Well-bred lui jette des regards courroucés.*)

DOWN-RIGHT.

Vos airs ne m'en imposent pas, jeune homme: vous & vos compagnons....

WELL-BRED.

Mes compagnons!

DOWN-RIGHT.

Oui, Monsieur, vos compagnons: je ne les crains pas plus que vous. (*à la compagnie.*) Sortez d'ici, ou je vous coupe les oreilles.

WELL-BRED.

Restez, Messieurs. Si vous osez seulement approcher, je vous passe cette épée au travers du corps.

DOWN-RIGHT.

Nous verrons cela, jeune homme.

(*Ils tirent leurs épées, les gens de la maison les séparent.*)

Dame KITELY.

Messieurs!... au meurtre! *Thomas! Gaspard!*

Mistriss BRIDGET.

Au secours! au secours!

EDWARD.

Messieurs ! Messieurs ! évitons le scandale....

BOBADIL, *à Down-right.*

Extrait d'Holoferne ! je punirai cette audace. Par cette main, il sentira le poids de mes armes (*Down-right menace de l'attaquer.*) Qu'il approche ! *Par Saint George*, Messieurs, je ne le tuerai pas ! (*Ils menacent de nouveau de se battre.*)

CASH *les en empêche.*

De grace, Messieurs....

DOWN-RIGHT.

Laissez-moi couper les oreilles à ce fanfaron.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, KITELY.

KITELY.

Qu'est-ce qu'il y a ? Thomas ! d'où vient ce désordre ? Où est Thomas ? Remettez vos armes, Messieurs, & restez en paix. (*à part.*) Ma sœur & ma femme sont cause de tout ceci. (*haut.*) Thomas ! Où est-il ?

CASH.

Me voici, Monsieur.

WELL-BRED.

Voilà un échantillon de l'humeur de mon frère. Sortons, Messieurs; nous serons mieux ailleurs qu'ici. (*Il sort, suivi de Matthew, d'Edward & de Bobadil.*)

STEPHEN.

Je suis bien-aise que cet échantillon-là n'ait tué personne. (*Il sort.*)

KITELY.

D'où vient la querelle?

DOWN-RIGHT.

De la lecture de quelques sornettes, où le diable n'entend rien. Mais je leur parlerai avant ce soir; je me vengerai de ce grand drôle en uniforme, & de cet autre dont la flatterie a fait un vrai *caméléon*: je vais les suivre.

Mistriss BRIDGET *l'arrête.*

Vous êtes trop violent, mon frère: vous connoissez le caractère de Well-bred; il souffre impatiemment qu'on le corrige en présence de ses amis, & craint qu'une pareille liberté ne les autorise à lui manquer de respect.

DOWN-RIGHT.

De respect! Morbleu! j'ai honte de vous entendre prononcer ce mot. Du respect! du respect! (*Il sort en répétant*, du respect!)

Mistriss BRIDGET.

Avez-vous remarqué, ma sœur, que dans tout ce désordre, il y avoit un Gentilhomme qui s'est conduit avec la plus grande décence ?

KITELY.

Je gagerois que c'est votre amoureux.

Mistriss BRIDGET.

Je n'en serois pas fâchée ; je me sens même si bien disposée en sa faveur, que vous pourriez bien me donner ma dot plutôt que vous ne pensez.

(*Elle sort.*)

Dame KITELY.

J'approuverai ce choix. (*Elle sort.*)

KITELY.

L'amant de ma sœur ! Disons plutôt le favori de ma femme. Elle approuve ce choix : l'idée m'en est insupportable. — Fort bien ! A merveille ! cela est clair, très-clair. — Viens ici, *Thomas ?* Dis-moi, y a-t-il quelques *gallans* chez ma femme ?

CASH.

Non, Monsieur ; tout le monde est parti.

KITELY.

En es-tu bien sûr ?

CASH.

J'en suis convaincu.

KITELY.

Comment se nomme celui dont elles ont fait tant d'éloges ?

CASH.

On le nomme M. Kno'well. Ah ! Monsieur, c'est un beau jeune homme.

KITELY.

Je parie qu'elles l'ont caché dans leur appartement. Cherchons dans tous les coins de la maison : suis-moi, *Thomas ;* sois-moi fidèle, & tu éprouveras bientôt que je suis un bon maître.

(*Ils sortent.*)

SCENE IV.

Le Théatre représente Moor-Fields.

EDWARD, WELL-BRED, BRAIN-WORM.

EDWARD, *à Brain-worm.*

TACHEZ de faire réussir cette affaire, & comptez à jamais sur ma reconnoissance.

WELL-BRED, *à Brain-worm.*

Déploye tous tes talens ; mais souviens-toi surtout du message auprès de mon beau-frère ; c'est le seul moyen de l'écarter de la maison.

BRAIN-WORM.

Reposez-vous sur mon génie inventif. *

(*Il sort.*)

WELL-BRED.

Eh bien, mon ami, que penses-tu de ce projet?

EDWARD.

Je le trouverai merveilleux, s'il réussit.

WELL-BRED.

S'il réussit! Je n'en doute pas. Mais dis-moi franchement, aimes-tu autant ma sœur Bridget autant que tu veux me le persuader?

EDWARD.

Je te le jure.

WELL-BRED.

Point de sermens, mon ami. Je te propose ce mariage, parce qu'il te convient....

EDWARD.

Mais il n'est pas sûr qu'elle y consente.

WELL-BRED *lui donne la main.*

Voici ma main, comptez de même sur la sienne. — Nommes-moi l'endroit du rendez-vous, & je te jure, foi d'honnête homme, que je vais te l'amener. J'y vais de ce pas....

EDWARD.

Modères-toi....

WELL-BRED.

Non, non; je veux te convaincre de ma sincérité.

EDWARD.

Je n'en doute pas.

WELL-BRED.

Sortons. Tu vas en avoir des preuves.

(*Ils sortent.*)

SCENE V.

KNO'WELL père, FORMAL.

FORMAL.

Vous dites, Monsieur, que votre laquais a été soldat ?

KNO'WELL.

C'est un drôle que j'ai rencontré ce matin en traversant *Moor-Fields*, où il demandoit la charité aux passans.... Mais le voici.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, BRAIN-WORM.

KNO'WELL *continue.*

IL paroît que tu ne t'es pas beaucoup pressé de me rejoindre. Où es-tu resté ?

BRAIN-WORM.

Ah ! Monsieur, si vous saviez toutes les aventures qui me sont arrivées, vos projets, notre conversation, vos ordres à l'égard de Monsieur votre fils ! — En vérité, Monsieur, je n'y conçois rien. Monsieur votre fils est instruit de tout.

KNO'WELL.

C'est ce coquin de Brain-worm qui a jazé ; malgré ma défense, il lui aura parlé de cette maudite lettre.

BRAIN-WORM.

Rien de plus probable, Monsieur.

KNO'WELL.

Comment mon fils a-t-il su que tu m'appartenois ?

BRAIN-WORM.

Je l'ignore : mais M. votre fils n'est-il pas un savant ?

KNO' WELL.

Oui.

BRAIN-WORM.

N'en doutez pas, Monsieur; il connoît la *magie noire.*

KNO' WELL.

Ah! malheureux, dois-je maudire l'heure de ta naissance? Mais, non; je me flatte que sa conscience est exempte d'un pareil reproche. — Où as-tu vu mon fils?

BRAIN-WORM.

Demandez-moi plutôt où il m'a trouvé? Je passois dans une rue; ne songeant à rien, j'entends tout-à-coup une voix qui crie: « laquais de Mon-» sieur Kno'well, écoutez »? Dans le même instant un autre me dit: « entrez, M. le soldat »; & sur le champ une demi-douzaine de personnes d'assez bonne apparence m'entraînent dans une maison, tirent l'épée, menacent de me tuer, si je ne leur dis pas où vous êtes, & quels ordres vous m'avez donnés. Je ne réponds pas: ils me conduisent dans un grenier, en ferment la porte, & se retirent. Heureusement j'avois dans ma poche un peloton de ficelle; j'en attache un bout à la fenêtre, me glisse jusqu'en bas, & m'enfuis *miraculeusement*, comme vous le voyez, Monsieur. Mais pendant que j'étois dans cette prison, j'ai vu un repas où

se trouvoient les plus riches marchands & marchandes de la Cité ; M. Edward, votre fils, y étoit, qui, après s'être bien diverti, s'est retiré à l'écart avec une femme : ils sont convenus de se voir chez un porteur d'eau nommé *Cob*, qui demeure près de la grande muraille. Voilà, Monsieur, une belle occasion pour le confondre.

KNO' WELL.

Je ne la laisserai pas échapper. Vas m'attendre avec le clerc du Juge, dans la maison de ce dernier. — Ne m'as-tu pas dit que c'étoit chez un nommé *Cob ?*

BRAIN-WORM.

Oui, Monsieur. (*Kno'well sort.*)

(*A part.*)

La bonne mine qu'il fera ! Il aura le temps de se morfondre pendant quelques heures. Mais songeons à quitter ce déguisement, & prenons-en un autre qui soit utile à mes projets. (*à Formal.*) Je vous fais attendre, Monsieur.

FORMAL.

Point du tout, Monsieur. L'on m'a dit que vous aviez été autrefois à la guerre, Monsieur.

BRAIN-WORM.

Hélas ! Monsieur, je m'en souviens à mes dépens.

FORMAL.

Si vous vouliez accepter une bouteille de vin....

BRAIN-WORM.

Oh! Monsieur....

FORMAL.

Seulement pour vous entendre parler de vos campagnes: on dit qu'elles sont tout-à-fait différentes de celles dont nous parle l'histoire romaine, & de tout ce qu'on voit à *Mile-end*.

BRAIN-WORM.

Je vous raconterai tout ce que je sais; (*à part.*) ou tout ce que je ne sais pas.

FORMAL.

Voici le moment le plus favorable. Allons au cabaret du moulin, nous y aurons un bon verre de bierre forte.

BRAIN-WORM.

De tout mon cœur. (*à part, en sortant.*) La fortune m'a sourit.

SCENE VII.

EDWARD, STEPHEN, BOBADIL, MATTHEW.

MATTHEW.

A-t-on jamais rien vu d'aussi grossier que ce Down-right ?

EDWARD.

Le Capitaine m'a dit qu'il vous avoit maltraité....

MATTHEW.

Il m'a menacé.

BOBADIL.

Si vous avez du courage, après la leçon de ce matin, vous le tuerez.

MATTHEW.

Je n'en serois pas fâché.

BOBADIL *tire quelques bottes contre une borne.*

Regardez, M. Matthew ; tâchez de donner à votre corps ce mouvement-ci. Ne soyez pas si lourd ; — vous êtes trop lent ; — le coup doit être porté aussi rapidement qu'un éclair.

MATTHEW.

Voilà qui est merveilleux, Capitaine.

EDWARD.

N'avez-vous jamais essayé votre bras contre nos braves....?

BOBADIL.

J'en ai fait fuir une demi-douzaine à la fois, en présence de tous nos *gallans*; je les ai poursuivis dans la rue, évitant néanmoins, par un motif d'humanité, de les blesser. J'abhorre le meurtre! Si ce n'étoit par prudence, jamais je ne porterois d'autre arme que la canne; mais on est exposé à divers accidens, & le courage le plus affermi ne tient pas contre le nombre.

EDWARD.

Une perte comme la votre affligeroit toute la nation.

BOBADIL.

Hélas! Messieurs, que fait à l'état la perte d'un seul homme?

EDWARD.

Songez qu'il y en a peu de votre mérite.

BOBADIL.

J'en conviens: je suis un de ces Gentilshommes qui préfèrent l'obscurité au tumulte de la cour. Mais si le Roi & les Ministres savoient me rendre justice, je pourrois épargner, par mon talent, les deux tiers du revenu public, & la vie de plu-

DOWN-RIGHT, *à Bobadil.*

Je suis bien-aise de vous rencontrer, Monsieur; rendez-moi raison de l'impertinence que vous m'avez faite, ou je vous punirai d'une autre façon.

BOBADIL.

Gentilhomme valeureux, dont j'estime le courage, écoutez-moi.

DOWN-RIGHT.

Mettez-vous en défense, ou....

BOBADIL.

Je ne puis me battre, la loi me le défend. Un porteur d'eau a obtenu contre moi, un ordre qui enchaîne mon bras..... on me l'a communiqué comme je venois ici; demandez-le plutôt à Monsieur Matthew, il l'a vu.

DOWN-RIGHT.

Ah! vous refusez de vous battre? Je vous arrangerai d'une autre manière.... (*Il désarme Bobadil, & lui donne des coups de canne; pendant ce temps, Mattew s'enfuit.*)

BOBADIL.

Arrêtez, arrêtez! De grace, ne m'assommez pas....

DOWN-RIGHT.

Je t'apprendrai à parler, à faire l'insolent. — Par bonheur

bonheur ton camarade s'est enfui ; il auroit, morbleu, partagé ton sort. (*Il sort.*)

EDWARD, *en riant.*

Eh bien, Capitaine, est-ce ainsi que vous passez une armée au fil de l'épée ? Ha ! ha ! ha ! ha !

BOBADIL.

La loi, Messieurs....

EDWARD.

Pauvre excuse !...

BOBADIL.

Je jure par ce beau jour !...

EDWARD.

Dites plutôt ce mauvais, car il est bien funeste pour vous.

BOBADIL.

Je ne me reconnois plus ; l'influence de quelque astre malin a retenu mon bras.

EDWARD, *en riant.*

Rien de plus probable. J'en suis fâché, Capitaine ; mais cette petite disgrace fait tort à vos talens.

BOBADIL.

C'est la faute de ma planète.

EDWARD.

Allez bien vîte vous faire panser.

BOBADIL.

Vous avez raison. Ah! la maudite planète!

(*Il sort.*)

EDWARD.

Quelle honte pour notre siècle, que la nature ait introduit de tels héros parmi nous! Allons-nous-en, cousin.

STEPHEN *ramasse un manteau.*

Voici un manteau.

EDWARD.

C'est celui de Down-right.

STEPHEN.

Il me va aussi-bien qu'à lui.

EDWARD.

Prenez garde, s'il s'apperçoit que vous l'avez il vous forcera de le rendre.

STEPHEN.

Je lui dirai que je l'ai acheté.

EDWARD.

Il pourroit vous coûter cher. Allons, allons; suivez-moi. (*Ils sortent.*)

SCENE IX.

Le Théatre représente une chambre dans la maison de Kitely.

KITELY, CASH.

KITELY.

TU es bien sûr, *Thomas*, que nous avons cherché dans tous les coins de la maison.

CASH.

Comptez, Monsieur, que nous l'avons visitée depuis la cave jusqu'au grenier.

KITELY.

Elles l'auront laissé évader, ou peut-être l'ont-elles caché derrière la tapisserie, pendant que nous cherchions dans le cabinet de ma sœur. N'as-tu pas entendu un certain bruit dans la chambre voisine ?

CASH.

Non, Monsieur. Il est possible que ce soient les rats; la maison est vieille, & nous en sommes dévorés.

KITELY.

Tu as raison, *Thomas :* il faudra mettre partout de la *mort aux rats*; car, à l'aide de ce

bruit, que sait-on? Tu m'entends, sans doute? Je ne veux plus être tourmenté; j'employerai le feu & le poison, pour me débarrasser de ces craintes importunes.... Elles rongent mon cerveau, & déchirent mon cœur .... je ne saurois les soutenir davantage.

CASH.

Je ne vous comprends pas, Monsieur..... Qu'est-ce donc qui vous agite? Calmez-vous. Ah! je crains bien que ces mouvemens convulsifs n'aient une cause que je n'ose nommer.

KITELY.

Ah! *Thomas*, c'est cette cause funeste qui sappe les fondemens de la vie. Hélas! donnes-moi ton bras?

CASH.

Vous tremblez, vous pâlissez: permettez que j'appelle du secours....

KITELY.

Non, non; je ne voudrois pas pour tout au monde qu'on me vît dans cet état affreux. Hélas, hélas! aucun secours ne peut me guérir. (*montrant sa tête & son cœur.*) C'est ici, c'est ici qu'est le mal.

CASH.

Comment cela, Monsieur?

KITELY.

Ce n'est rien ; je ne suis ni malade, ni mourant ; une fièvre ardente brûle mon cerveau. Je désire, &.... j'en mourrois si j'étois satisfait.

CASH.

Votre imagination vous fait bien du mal, Monsieur. Bannissez des idées funestes, indignes de votre sagesse. J'oserois gager qu'on vous a inspiré des soupçons injurieux contre..... O mon cher maître ! n'écoutez pas les perturbateurs des bons ménages. (*On entend des éclats de rire.*)

KITELY.

Ecoute, écoute ; l'as-tu entendu ? Qu'en penses-tu ? Ne crois-tu pas qu'on se moque de moi ? Elles ont trompé l'époux imbécile, & c'est ainsi qu'elles triomphent de sa sottise. Je ne puis soutenir cette nouvelle disgrace ! (*On rit de nouveau.*) Entends-tu ? Tâches de te glisser auprès de la porte, & d'écouter leurs coupables discours.

CASH.

Je vous obéis, quoiqu'à regret.

(*Il sort.*)

KITELY.

A regret, dit-il ! Ah ! il est jeune ; sa fidélité n'est pas à l'abri des tentations ; elles ont plus d'un moyen pour le séduire, & il est sans expérience... Si mes soupçons étoient fondés, me voilà trompé,

trahi, perdu.... La dérision publique.... Ah, ciel! préserve-moi d'un tel malheur. Quoi! j'aurois nourri dans mon sein une vipère! Non, non; il est impossible. Une telle erreur mettroit le comble à mon infortune! Non, non; cela ne se peut pas.... (*Cash revient.*) Pardon, mon ami; je t'ai outragé.... ne m'en demande pas la cause.... j'en suis fâché.... je ne t'en dis pas davantage; je ne te soupçonne en rien du tout.

CASH.

Quoi! Monsieur, me croyez-vous capable....

KITELY.

Pour l'amour de moi, oublies tout. As-tu vu ta maîtresse? D'où venoit ce bruit?

CASH.

Monsieur Well-bred se moquoit de la figure ridicule d'un nommé *Formal*, Clerc du Juge *Clément*, qui demande à vous parler.

KITELY.

A me parler?

CASH.

Oui, Monsieur.

KITELY.

Etes-vous bien sûr que c'est le Clerc du Juge? Où est-il?

CASH.

Le voici.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, BRAIN-WORM, *déguisé en Clerc du Juge ; il parle très-lentement.*

KITELY.

QUI êtes-vous, mon ami ?

BRAIN-WORM.

Un *accessoire* du Juge *Clément*, vulgairement appellé son Clerc.

KITELY.

Que me voulez-vous ?

BRAIN-WORM.

Rien.

KITELY.

N'aviez-vous pas à me parler ?

BRAIN-WORM.

Ce n'est pas moi, c'est mon maître.

KITELY.

Que me veut-il ?

BRAIN-WORM.

Il vous prie de venir chez lui, pour une affaire très-importante.

KITELY.

Savez-vous quelle est cette affaire ?

BRAIN-WORM.

Non, Monsieur.

KITELY.

Dites-lui que j'irai tout-à-l'heure : si vos jambes ne sont pas plus actives que votre langue, j'y serai avant vous.

BRAIN-WORM.

Fort bien M..... *Vale.* (*Il sort.*)

KITELY.

Le sot personnage ! — Me voici de nouveau obligé de sortir ! — Avant tout, parlons à *Thomas.* — Approche, Cash. Je t'ai introduit dans les plus secrets replis de mon cœur ; je t'ai montré toutes mes passions, toutes mes foiblesses : sois vigilant, *Thomas*.... tiens ta promesse ; puis-je compter sur ta fidélité ?

CASH.

Comme sur la votre, Monsieur. — Mais prenez garde, vous vous accumulez des peines & des soucis dont le poids retombe sur vous. — Votre femme est aussi sage que belle. — Gardez-vous de lui montrer de tels soupçons. — Dissipez les nuages dont votre front est obscurci ; qu'il devienne aussi radieux que la vertu de votre épouse.

KITELY.

Tes avis me consolent : je les suivrai, *Thomas ;*

je bannirai ces craintes diaboliques qui consument mon cœur. — Mais crois-tu que ma femme se soit apperçue de ma folie ? — Il seroit malheureux que.... Mais, non ; elle n'y a point fait attention : l'innocence ne connoît pas le crime.

CASH.

Vous avez raison, Monsieur ; & ce changement me réjouit. Voici ma maîtresse ; prenez un air plus serein.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, Dame KITELY, Mistriss BRIDGET, WELL-BRED.

WELL-BRED.

QU'AVEZ-VOUS, mon frère ? Depuis quelque temps vous semblez fuir la société ; votre air pensif annonce le chagrin. (*Il rit.*)

KITELY.

C'est vous qui en êtes la cause. Croyez-moi, mon frère, suivez mes conseils, corrigez-vous. vous troublez le repos de ma maison ; je ne saurois approuver ce dernier excès.

WELL-BRED.

Heureusement personne n'en a souffert. La co-

lère souvent nous sert à juget le courage. On ignore le mérite d'un musicien, jusqu'à ce qu'il ait donné un échantillon de son talent.

Dame KITELY.

Vous devriez considérer les suites de ces sortes de disputes.

WELL-BRED.

Des leçons de tous deux! Venez, ma sœur Bridget: évitons les corrections de ces austères pédagogues. (*Il sort avec Bridget.*)

KITELY, *à part.*

Avec quelle grace elle blâme sa conduite! Ah! mon cœur est en repos... (*haut.*) Comment te portes-tu, ma femme? Tu es charmante aujourd'hui. — Je suis obligé de sortir, ma chère; mais je reviendrai bientôt. — En vérité, ma bonne amie, mes affaires me chagrinent; elles m'arrachent sans cesse d'auprès de vous, que je préfère mille fois à la plus brillante fortune.

Dame KITELY.

La jalousie peut exciter ces regrets, aussi-bien que l'amour.

KITELY, *à part.*

Quel discours! (*haut.*) Que dis-tu là? Me croirois-tu capable de soupçonner ma femme? Je sacrifierois plutôt l'honneur. — Non, non; ma

confiance en toi est fondée sur tes vertus : si tu aimois les bals, les spectacles & tous les amusemens qui plaisent à la frivole jeunesse, j'y consentirois avec autant de joie, de plaisir & de tranquillité.... Cependant j'aimerois mieux, je l'avoue, que tu préférasse ma compagnie, à toutes ces *vanités.*

Dame KITELY.

Une femme prudente & sage peut en jouir sans compromettre sa réputation.

KITELY.

Sans doute ; si tu le veux, je t'y conduirai & t'y donnerai moi-même l'exemple de la gaité. — Ma présence fera disparoître le souris malin de l'envie ; elle fermera la bouche à la médisance, & l'on ne dira plus que je suis jaloux....

Dame KITELY.

Quoi ! auroit-on dit que vous l'êtes ?

KITELY, *d'un air embarrassé.*

(*Avec un rire forcé.*)

Non, non, non ; ah, ah, ah ! (*à part.*) Elle me devine. (*haut.*) Moi, jaloux de toi ? Parle plus bas, ma chère amie ; ton frère peut nous entendre. Non, non, ma chère ; cela est impossible ; car.... — Quelle heure est-il ? — J'arriverai trop tard. — Non, non ; je te prie de croire qu'il

ne reste plus dans mon cœur une étincelle de jalousie. Que dis-je ? une étincelle ! Il n'y en a jamais eue, il n'y en aura jamais. — Sois tranquille, ma bonne amie. — *Cob* est-il là ? Nous voilà tout-à-fait réconciliés. Donnes-moi un baiser, mon cœur, sur cette joue & sur l'autre. — Je reviendrai dans l'instant. — Adieu, ma chère ; adieu. — Ha ! ha ! ha ! Jaloux ! cette idée me fait rire de bon cœur : — Ha ! ha ! ha ! *Cob*, où es-tu ?

(*Il sort en riant.*)

SCENE XII.

Dame KITELY, Mistriss BRIDGET, WELL-BRED.

WELL-BRED.

VOTRE mari paroît bien gai ; depuis long-temps on ne l'a vu de si bonne humeur. Qu'avez-vous donc fait pour le rendre si joyeux ?

Dame KITELY.

Cette joie n'est qu'une feinte : sa conduite me paroît extraordinaire ; il a quelque chose dans la tête qui lui trouble la cervelle.

WELL-BRED.

Vous ne vous êtes donc pas apperçue qu'il est jaloux ?

Dame KITELY.

Je ne suis pas aveugle ; mais la raison veut qu'on cache avec soin les défauts d'un époux. Je voudrois savoir pourquoi il s'occupe si fortement de *Cob*.

WELL-BRED, *à part.*

Il faut la tourmenter un peu. (*haut.*) Il paroît avoir de grandes affaires avec sa femme, dont la réputation est très-équivoque. Je ne prétends pas accuser M. Kitely de vous manquer de foi ; mais souvent un extérieur honnête cache un cœur perfide.

Dame KITELY.

Je vous entends, & ne m'étonne plus de ce grand excès de tendresse. Je vois ce qui l'engage à feindre de la jalousie : je m'en doutois ; mais je veux l'en punir. *Thomas !* (*Cash paroît.*) vas chercher mon chapeau : attends... j'y vais moi-même ; je sortirai par la porte de derrière. — Que ne donnerai-je pas pour le prendre sur le fait ! Il verroit beau jeu ; ah ! comme je le corrigerois de sa jalousie. (*Elle sort.*)

Mistriss BRIDGET.

Arrêtez....

WELL-BRED *rit.*

Non, non ; nous nous amuserons à leur dépend. Mais voici Brain-worm.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, BRAIN-WORM.

BRAIN-WORM.

J'AI vu M. Kitely tourner le coin de la rue, & m'empresse à vous apprendre que tout va au gré de nos désirs.

WELL-BRED.

Comment t'es-tu emparé de l'habit du Clerc ?

BRAIN-WORM.

M. Formal a eu la curiosité d'entendre le récit de mes exploits : le feu des combats l'a enivré d'admiration ; il s'est endormi, je l'ai dépouillé de sa robe ; je la lui rendrai, après avoir dépensé le produit de sa charge. Cet habit m'a procuré le moyen de pénétrer jusqu'ici, & de m'acquitter de ma commission.

WELL-BRED.

Tu es un rusé coquin ! Vas avertir ton jeune maître de nous attendre à la *Tour d'amour* ; tout

Digitized by Google

y respire un air de *liberté* utile à nos projets. — Vas, cours. (*Brain-worm sort.*)

Mistriss BRIDGET.

Est-ce ce valet dont vous m'avez parlé ?

WELL-BRED.

Oui.

Mistriss BRIDGET.

Quel est votre dessein ?...

WELL-BRED.

Celui de vous faire connoître les avantages de la beauté. Vos charmes ont enflammé le cœur de mon ami Edward ; il brûle du désir de vous plaire ; je lui ai promis de vous conduire dans un lieu où il pourra vous convaincre de la pureté de ses sentimens. Cet hymen vous convient ; vous êtes en âge de vous marier : le temps est précieux ; consentez-vous à le voir ?

Mistriss BRIDGET.

Volontiers, M. Well-bred. Cependant votre commission sent un peu l'écuyer d'un chevalier errant.

WELL-BRED.

Que ne fait-on pas pour un ami ! Partons. Mais voici un nouvel obstacle à nos projets.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, KITELY.

KITELY, *à part.*

QUELLE indignité! inventer un faux prétexte pour m'éloigner d'ici. (*haut à Bridget.*) Où est votre sœur?

BRIDGET.

Elle est sortie.

KITELY.

Sortie! Au nom de dieu, dites-moi vîte où elle est allé?

BRIDGET.

Je n'en sais rien; elle est sortie avec *Thomas.*

KITELY.

Avec *Thomas!* (*à part.*) Le coquin lui a tout révélé.

WELL-BRED.

Je soupçonne à-peu-près l'endroit où vous les trouverez.

KITELY.

De grace, mon cher frère, ne me cachez rien.

WELL-BRED.

Elle est sans doute chez *Cob:* suivez l'avis que je vous donne.

KITELY.

Digitized by Google

KITELY.

Je vous le promets. (*à part.*) Elle y va récompenser la trahison de *Thomas.* (*haut.*) Pourquoi lui avez-vous permis de sortir ?

WELL-BRED.

Parce qu'elle n'est pas ma femme. Si j'étois son mari, je la gouvernerois bien différemment.

KITELY, *à part.*

Tout est dit. — Mes malheurs me font tourner la tête ; ils déchirent mon cœur. Trompé par ma femme, trahi par mes valets, jouet de mes parens, en butte au mépris de mes voisins, il ne me reste plus que la vengeance & la mort.

(*Il sort.*)

BRIDGET.

Il se désole.

WELL-BRED.

Tant mieux. Mais ne perdons pas de temps ; les momens sont précieux, & l'affaire mérite qu'on les mette à profit.

BRIDGET.

Je ne crains rien sous vos auspices.

(*Ils sortent.*)

SCENE XV.

Le Théatre représente un marché.

BOBADIL, MATTHEW.

MATTHEW.

JE suis curieux de savoir ce qu'ils disent de ma fuite.

BOBADIL.

Que vous êtes prudent.

MATTHEW.

Et des coups qu'on vous a donnés?

BOBADIL.

Que c'est la décharge d'une *batterie*. Mais, pourquoi nous occuper de ce malheur? La loi me vengera.

MATTHEW.

Vous ne feriez pas mal de solliciter un ordre pour arrêter & faire comparoître ce formidable Down-right au tribunal du Juge *Clément*. Mais voici justement son Clerc.

BOBADIL.

Demandez-lui cet ordre en votre nom.

Digitized by Google

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, BRAIN-WORM, *en Clerc du Juge.*

MATTHEW.

UN mot, Monsieur. Le nommé Down-right nous a maltraités ; nous sommes résolus de l'en punir : si vous pouviez nous expédier un ordre pour l'arrêter & le conduire chez votre maître, vous seriez bien récompensé de ce service.

BRAIN-WORM.

De tout mon cœur, Messieurs. Ces sortes d'expéditions forment les bénéfices de ma place & de celle de mon maître.

MATTHEW.

Comment cela, Monsieur ?

BRAIN-WORM.

Si la personne que nous arrêtons est riche, elle paye l'indulgence de la justice : donnez-moi deux pièces d'argent, & je suis à vous ; si-non, serviteur.

MATTHEW, *bas à Bobadil.*

Comment ferons-nous, Capitaine, je n'ai pas le sol ?

BOBADIL.

Ni moi.

MATTHEW.

Donnons-lui des effets.

BOBADIL.

Nous n'en avons pas qui vaillent ce qu'il nous demande.

MATTHEW.

Je lui donnerai ma bague.

BOBADIL.

Et moi, mon fidèle *Tolède ;* je n'en aurai guères besoin aujourd'hui.

MATTHEW.

En ce moment, Monsieur, nous ne sommes pas bien pourvus d'argent ; mais si vous voulez des effets, en voici. Arrangez-nous cette affaire sur le champ.

BRAIN-WORM.

Volontiers, Messieurs. Comment nommez-vous le coupable ?

MATTHEW.

George Down-right.

BRAIN-WORM.

Qui de vous l'arrêtera ?

MATTHEW.

Parlez, Capitaine.

BOBADIL.

C'est une expédition dangereuse.

BRAIN-WORM.

Il faut en charger un Huissier de la Cité.

BOBADIL.

Agissez comme il vous plaira; nous approuverons tout ce que vous ferez.

(*Il sort avec Matthew.*)

BRAIN-WORM.

Il faut que je change cette robe contre un habit d'Huissier. Allons, Brain-worm, courage; glane dans tous les champs. (*Il sort.*)

SCENE XVII.

Le Théatre représente la rue & la maison de Cob.

KNO' WELL père.

VOICI la maison qu'on m'a indiquée. Oh-là quelqu'un?

TIB, *à la fenêtre.*

Que demandez-vous, Monsieur?

KNO' WELL.

N'y a-t-il pas chez vous un jeune homme qui se nomme *Kno'well?*

TIB.

Je ne le connois pas.

KNO' WELL.

Vous avez beau vous en défendre, je sais qu'il est chez vous.

TIB.

Je vous jure sur mon honneur....

KNO' WELL.

Votre honneur! C'est un serment trop léger pour y croire. Je vois qu'il n'y a d'autre moyen que d'aller chercher le *Connétable*.

TIB.

Un *Connétable!* Il radote.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, Dame KITELY, CASH.

KNO' WELL, *à part.*

VOILA la maîtresse de mon fils; il ne tardera pas à venir.

Dame KITELY, *à Thomas.*

Frappez fort à la porte.

CASH.

Oh-là, la bonne femme! ouvrez.

TIB, *à la fenêtre.*

Que me voulez-vous?

Dame KITELY.

Tu crains d'ouvrir ta porte? Je sais qu'il est de ton intérêt de la tenir fermée.

TIB.

Que voulez-vous dire, Madame?

Dame KITELY.

Je n'ignore pas que mon mari est chez vous.

KNO'WELL, *à part.*

Son mari!

Dame KITELY.

Ce fidèle époux, M. Kitely. — Mais, que vois-je? Le voici. Retirons-nous un moment à l'écart.

KNO'WELL, *à part.*

Ce sont autant de ruses qu'on imagine pour me tromper. Voilà quelqu'un qui s'avance : c'est mon fils ; il sort déguisé ; observons-le, pour mieux le surprendre.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS *retirés à l'écart*, KITELY, *enveloppé d'un manteau.*

KITELY.

VOICI l'infame lieu où la perfide donne ses rendez-vous ; mais je la forcerai d'en sortir : oui,

je la confondrai. — Je suis si tremblant, qu'à peine aurai-je la force de me venger.

(*Au moment où il s'avance, sa femme & Kno'well l'arrêtent.*)

Dame KITELY.

Je vous attrape. Traître! tu as raison de te cacher, malheureux! Mais je verrai celle que tu viens chercher avec tant d'empressement.

KNO'WELL.

Il faut renoncer à ton dessein : malgré ton déguisement, je reconnois mon fils.

KITELY *à sa femme, en se découvrant le visage.*

Je suis votre dupe, & mon honneur offensé....

KNO'WELL.

Que vois-je ?

Dame KITELY.

Quoi! tu oses ajouter l'insulte à l'offense.

KITELY.

Quelle impudence! Quoi! dans l'instant même où je vous surprends avec ce vieux libertin! (*à Kno'well.*) N'avez-vous pas honte à votre âge?...

Dame KITELY.

Je rougis de vous voir....

KITELY.

Rougissez tous deux d'avoir trompé un honnête homme....

KNO'WELL.

Monsieur, Monsieur, un mot?

KITELY.

Non, non; ton embarras annonce ton crime. (*à sa femme.*) Je perce le voile dont tu veux couvrir tes iniquités. Tout est dit entte nous; je te bannis à jamais de mon cœur. — Quant à vous, Monsieur, je vous demande raison de cet affront. Terminez à la fois & ma honte & ma vie.

(*Il tire l'épée.*)

KNO'WELL.

Il est fou! Remettez votre épée, & détrompez-vous. — Je ne crains pas de me battre, mais ce ne sera jamais avec des insensés.

KITELY.

Je veux avoir des témoins de mon malheur; oui, je le veux. (*à sa femme.*) Vous dont le libertinage va rompre les nœuds de notre hymen; (*à Kno'well*) & vous dont l'âge agrave la faute, vous comparoîtrez devant vos juges avec la malheureuse qui vous donne asyle, & vous y serez confondus. Je vais chercher la complaisante.

(*Il entre dans la maison, & revient avec Tib.*)

KNO'WELL.

Quoique tout ceci ne soit qu'un piège que me tend mon fils, je ne puis m'empêcher d'en rire:

je lui pardonne même en faveur du stratagême ; il corrige ma curiosité.

KITELY.

Veux-tu me suivre ?

Dame KITELY.

Oui ; mais c'est pour te punir.

KITELY.

Allons : je me vengerai, & je serai satisfait.

(*Ils sortent.*)

SCENE XX.

Le Théatre représente un marché.

BRAIN-WORM, *déguisé en Huissier.*

VOICI un déguisement qui me sied à merveille! C'est celui d'un fripon, ou plutôt d'un petit tyran subalterne. Mais j'ignore le danger où m'expose ma charge ; il faut signifier un exploit, & dieu sait comme je m'en tirerai !

SCENE XXI.

BRAIN-WORM, BOBADIL, MATTHEW.

MATTHEW.

JE crois que voilà notre Huissier. N'êtes-vous pas employé par le Clerc du Juge *Clément ?*

BRAIN-WORM.

Oui, Monsieur. Il m'a chargé d'arrêter un Monsieur Down-right.

MATTHEW.

Le voici qui s'avance. Retirons-nous, crainte d'accident.

SCENE XXII.

LES PRÉCÉDENS, STEPHEN, *enveloppé du manteau de Down-right.*

BRAIN-WORM.

M. DOWN-RIGHT, je vous arrête de la part du Roi, & il faut que je vous conduise chez le Juge, en vertu de mon ordre.

STEPHEN.

Vous vous trompez, mon ami: je.... je....: je suis M. Stephen. Entre nous, vous avez tort

de m'arrêter ; sachez que je ne dois rien à personne. (*bas à Brain-worm.*) Que la peste t'étouffe ; tu m'a épouvanté avant le temps.

BRAIN-WORM.

Comment, Messieurs, vous ne connoissez donc pas celui que vous accusez ?

BOBADIL.

Il porte le même manteau que M. Down-right : mais tenez, le voici lui-même.

SCENE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, DOWN-RIGHT.

DOWN-RIGHT, *à Stephen.*

VITE, qu'on me rende mon manteau.

STEPHEN.

Votre manteau, Monsieur ? Je viens de l'acheter en plein marché.

BRAIN-WORM, *à Down-right.*

J'ai vu un ordre contre vous, Monsieur, de la part de ces deux Gentilshommes.

DOWN-RIGHT.

De ces deux Gentilshommes ! Dites plutôt de ces deux coquins.

BRAIN-WORM.

De la part du Roi, je vous ordonne de vous taire.

DOWN-RIGHT.

J'obéis. Que faut-il faire ?

BRAIN-WORM.

Il faut aller chez le Juge, pour y répondre aux accusations des plaignans ; mais ne craignez rien, j'agirai honnêtement avec vous.

MATTHEW, *au Capitaine.*

Prévenons le coupable, & pour cause.

BOBADIL.

Vous avez raison. (*Ils sortent.*)

DOWN-RIGHT.

Rends-moi mon manteau, jeune homme.

STEPHEN.

Je n'en ferai rien ; je l'ai acheté.

DOWN-RIGHT, *en donnant de l'argent.*

Huissier, voilà votre droit ; arrêtez-le.

BRAIN-WORM.

Je vous arrête, M. Stephen....

STEPHEN, *à Down-right.*

Je vous méprise : tenez, tenez, prenez votre manteau...

DOWN-RIGHT.

Il est trop tard ; vous nous suivrez.

STEPHEN.

Je n'en ferai rien.

BRAIN-WORM.

S'il veut me donner sa parole, je cautionnerai pour sa personne.

DOWN-RIGHT.

Non, non; il faut qu'il nous suive. Marchez devant nous; je n'aime pas les filoux.

STEPHEN.

J'espère qu'il n'y va pas de la corde.

BRAIN-WORM.

Il n'y va que du pilori.

STEPHEN.

Rien que cela? Oh! je ne m'en inquiète guères.

(*Ils sortent.*)

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théatre représente le tribunal du Juge Clément.

SCENE PREMIERE.

CLÉMENT, KITELY, Dame KITELY, CASH, TIB, COB, *& plusieurs Domestiques.*

CLÉMENT.

UN moment, un moment! Donnes-moi mon grand fauteuil? — Vous dites, M. Kno'well, que vous y êtes allé pour surprendre votre fils?

KNO'WELL.

Oui, Monsieur.

CLÉMENT.

Qui vous a indiqué la maison?

KNO'WELL.

Mon laquais.

CLÉMENT.

Où est-il?

KNO'WELL.

Je n'en sais rien; il est resté avec votre Clerc; je lui ai ordonné de m'attendre chez vous.

CLÉMENT.

Mon Clerc! A quelle heure avez-vous donné cet ordre?

KNO'WELL.

Entre une & deux heures.

CLÉMENT.

Dans quel temps mon Clerc est-il venu chez vous avec ce faux message, M. Kitely?

KITELY.

Il étoit environ deux heures & demie.

CLÉMENT, *emphatiquement.*

Fort bien. Par quel hasard, Mistriss Kitely, vous êtes vous trouvée dans la maison de Cob?

Dame KITELY.

Mon frère Well-bred m'a dit que c'étoit une maison suspecte.

CLÉMENT.

C'est aussi ce que j'en pense; mais continuez.

Dame KITELY.

Et que mon mari la fréquentoit pour y donner des rendez-vous.

CLÉMENT.

Il n'y a point de mal à cela, Madame.

Dame

Dame KITELY.

Mais les conséquences, Monsieur.

CLÉMENT.

Ne sont rien. J'entrevois dans vos réponses, plus de jalousie que de prudence. Mais, avez-vous vu enfin que votre mari autorisât ces soupçons?

KITELY.

J'y ai trouvé ma femme, Monsieur.

CLÉMENT.

Votre femme! Cette circonstance change la cause. Qui est-ce qui vous a dit que votre femme étoit là?

KITELY.

Mon frère Well-bred.

CLÉMENT.

Quoi! il a donné les mêmes instructions aux deux parties? Où est-il?

KITELY.

Il est sorti avec ma sœur. J'ignore où ils sont allés.

CLÉMENT.

C'est un piége; & vous avez donné dans le panneau? (*à Tib.*) Pauvre malheureuse! c'est toi qui en es la victime.

TIB.

Hélas! oui, Monsieur.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

CLÉMENT.

QUE me voulez-vous ?

LE LAQUAIS.

Un Gentilhomme demande à vous parler.

CLÉMENT.

Qui est-il ?

LE LAQUAIS.

Il se dit militaire.

CLÉMENT.

Militaire ! Vîte qu'on me donne mon épée ? Rentrez, je finirai tantôt votre affaire. (*à ses Commis & Laquais.*) Mettez-vous très-près de moi, & faites entrer ce militaire.

Kitely & sa femme se retirent.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, BOBADIL, MATTHEW.

CLÉMENT.

QU'AVEZ-VOUS à me dire, Monsieur ?

BOBADIL, *en s'approchant.*

Faites-moi la grace, Monsieur....

CLÉMENT.

Ne m'approchez pas ; j'ignore vos desseins. — Vous êtes militaire, voici des personnes qui ont vécu parmi vos pareils ; si vous bougez, elles vous répondront. Parlez, Monsieur.

BOBADIL.

Nous avons été maltraités tous deux par un nommé *Down-right*, homme querelleur & grand ennemi du repos, dans un moment où nous n'avions pas seulement l'idée de nous défendre. Il nous a désarmés & battus en présence de tous les passans.

CLÉMENT.

Comment, morbleu, est-ce là un militaire ? Emportez mon épée, cette vue pourroit l'intimider.....

MATTHEW.

Vous ignorez, Monsieur, que le Capitaine étoit forcé par la loi à rester en paix.

CLÉMENT.

La loi n'avoit pas lié ses mains.

LE LAQUAIS.

Un Huissier de la Cité vient d'amener deux Messieurs, dont l'un est arrêté par votre ordre.

CLÉMENT.

Par mon ordre !

LE LAQUAIS.

Oui, Monsieur.

CLÉMENT.

Qu'ils entrent.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DOWN-RIGHT, STEPHEN, BRAIN-WORM.

CLÉMENT.

QUOI ! c'est vous, M. Down-right ? Venez vous répondre à la plainte de ce marchand de poisson, déguisé en Gentilhomme ?

(*En montrant Matthew.*)

DOWN-RIGHT.

Oui, Monsieur ; mais en voici un autre arrêté à ma requête.

CLÉMENT.

Qui êtes-vous, Monsieur ?

STEPHEN.

Un Gentilhomme. (*Voyant Kno'well.*) Quoi ! mon oncle, c'est vous ?

CLÉMENT.

M. Kno'well est votre oncle ?

KNO'WELL.

J'ai ce malheur, Monsieur.

STEPHEN.

Je vous jure qu'on me fait ici la plus grande injustice : on m'accuse d'avoir volé un manteau, que j'ai trouvé par hasard dans la rue.

DOWN-RIGHT.

Vous m'avez dit tantôt que vous l'aviez acheté...

STEPHEN.

Et vous, vous m'avez accusé de l'avoir volé ; mais mon oncle est avec moi, je ne vous crains plus.

CLÉMENT.

Fort bien ; nous examinerons cela dans un autre moment. Approchez, M. le Militaire. Vous dites que vous avez eu un ordre de moi pour arrêter Monsieur ?

BOBADIL.

Je l'ai eu de votre Clerc, Monsieur.

CLÉMENT.

Mon Clerc donne des ordres sans mon aveu ? Voyons cet ordre, M. l'Huissier ?

BRAIN-WORM.

Je n'en ai pas, Monsieur. M. Formal m'a employé pour ces Messieurs, & m'a dit qu'il seroit ma caution.

CLÉMENT.

Est-il possible, M. Down-right, que vous vous laissiez arrêter, sans vous instruire auparavant des formes ?

DOWN-RIGHT.

Il m'a parlé d'un exploit : je n'en ai pas demandé davantage.

CLÉMENT.

Il faut l'en remercier. Donnez-moi ma grande épée, & aidez-moi à descendre du tribunal. Je vous apprendrai, Monsieur, à vous moquer de la justice.

BRAIN-WORM.

Grace, M. le Juge.

CLÉMENT.

Qu'on le conduise en prison.

BRAIN-WORM.

Si vous êtes inexorable, punissez à la fois

tous mes crimes; je ne veux pas perdre ma réputation. (*Il jette sa robe.*)

CLÉMENT.

Que vois-je!

KNO'WELL.

Quoi! c'est mon laquais?

STEPHEN.

Il a passé toute la journée avec le cousin Edward & moi.

CLÉMENT.

Je vous avois bien dit qu'il y avoit du louche dans cette affaire.

BRAIN-WORM.

Mon digne Juge! pour prix de ma sincérité, daignez faire pencher en ma faveur le glaive & les balances.

CLÉMENT.

Ce drôle a l'esprit agréable. Donnez-moi un gobelet de vin de Madère? Je prie M. Kno'well de lui pardonner. (*Il boit.*)

BRAIN-WORM.

Mon cher maître!

KNO'WELL.

Tu connois mon indulgence; & quoique je te soupçonne d'avoir aidé mon fils à me tromper, j'oublie tout, & je te pardonne.

BRAIN-WORM.

Hélas ! Monsieur, je confesse ma faute. J'ai dit à M. votre fils, que vous aviez lu sa lettre : j'étois ce militaire réformé qui vous a envoyé chez Cob.

KNO'WELL.

Je ne t'ai pas reconnu.

BRAIN-WORM.

Ce n'est pas tout, Monsieur : je me suis déguisé en Clerc pour arracher M. Kitely d'auprès de sa femme sous un faux prétexte, & donner ainsi à M. Well-bred le temps de conduire Mistriss Bridget chez mon jeune maître.

KNO'WELL.

Mon fils n'est pas marié, j'espère ?

BRAIN-WORM.

Il l'est autant qu'un Prêtre ; une dot de 3000 livres sterling & l'amour peuvent lier deux personnes qui se conviennent : ils ordonnent en ce moment leur soupé de nôces au cabaret ; & à moins que quelqu'un ne veuille les traiter ailleurs....

(*Kno'well sort.*)

CLÉMENT.

Qu'on aille les chercher par ordre du Roi ; c'est moi, morbleu, qui ferai la nôce. Mais, qu'as-tu fait de mon Clerc ?

BRAIN-WORM.

Après quelques cérémonies, Monsieur, comme de l'enivrer d'abord avec cent contes ridicules, ensuite avec du vin, je l'ai poliment dépouillé de sa robe; j'ai vendu votre arrêt à ces deux Messieurs; j'ai changé l'habit de Clerc contre celui-ci, & suis parvenu, par mon intrigue, à comparoître devant vous, & à obtenir votre suffrage.

CLÉMENT.

Qu'on me donne un autre gobelet de Madère? (*Il boit, & donne le verre à Brain-worm.*) Achève ce vin, voilà mon arrêt. Ton adresse excuse ta faute. Passe dans l'autre pièce, raconte tes folies à Kitely; s'il ne te pardonne pas, il est perdu sans ressource. Mais qui nous arrive-là?

(*Brain-worm sort.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, EDWARD, WELL-BRED, BRIDGET.

CLÉMENT.

COUPLE jeune & charmant, mon cœur partage votre félicité! — Ne rougissez pas, Mistriss Bridget; nous sommes instruits de tout. Monsieur le nouveau

marié, donnez-moi la main? Je vous ai raccommodé avec votre père, & vous le serez avec tout le monde avant de quitter ma maison.

TOUS TROIS.

Grand merci, M. le Juge.

CLÉMENT, *montrant Matthew & Bobadil.*

En voilà deux qui ne méritent pas mon attention; ils sont assez pacifiques.

(*Matthew & Bobadil sortent.*)

STEPHEN.

Et moi, que ferai-je?

CLÉMENT.

Vous rendrez ce manteau à M. Down-right; & pendant que nous nous amuserons ici, vous ferez compagnie à Cob & à sa femme dans l'office; on vous y donnera des gateaux, & vous les amuserez par vos saillies.

STEPHEN.

Je ne négligerai rien pour y réussir.

CLÉMENT.

Appellez M. Kitely & sa femme.

SCÈNE VI et dernière.

LES PRÉCÉDENS, KITELY, Dame KITELY.

CLÉMENT.

APPROCHEZ! Ne vous avois-je pas dit que tout cela n'étoit qu'une feinte? Ne l'avois-je pas deviné en habile Magistrat? En êtes-vous convaincu maintenant?

KITELY.

J'ai honte de ma folie. L'épreuve a été rude, mais je l'ai bien méritée. (*à sa femme*) En faveur du motif, daignez oublier l'offense.

CLÉMENT.

A condition que vous vous corrigerez. Allons; mes amis, point de rancune; qu'une réconciliation générale fasse oublier le passé.

KITELY, *en embrassant sa femme.*

Ce baisé en est le garant: et puisse mon exemple servir de leçon à tous les maris jaloux!

FIN.

CATILINA,

TRAGÉDIE,

PAR BEN JONHSON,

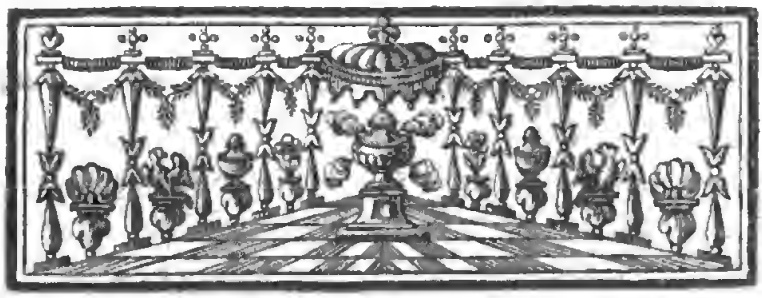
REPRÉSENTÉE pour la première fois l'année 1611, par les Comédiens du Roi, & avec la permission du Maître des Menus Plaisirs.

ACTEURS.

CATILINA,	
LENTULUS,	
CÉTHÉGUS,	
CURIUS,	
AUTRONIUS,	
VARGUNTEIUS,	
LONGINUS,	
LECCA,	
FULVIUS,	*Conjurés.*
BESTIA,	
GABINIUS,	
STATILIUS,	
CÉPARIUS,	
CORNÉLIUS,	
VOLTURTIUS,	
CRASSUS,	
CÉSAR,	
CICÉRON,	*Consuls.*
ANTONIUS,	
CATON,	
CATULE,	
QUINTUS CICÉRON,	
SYLLANUS,	*Sénateurs, amis de Rome.*
FLACCUS,	
POMPTINIUS,	
SANGA,	

PÉTREIUS, *Général Romain.*
L'OMBRE DE SYLLA.
LES AMBASSADEURS DES ALLOBROGES.
AURÉLIE, *maitresse de Catilina.*
FULVIE.
SEMPRONIA, *femme de Brutus.*
GALLA.
SOLDATS.
LICTEURS.
ESCLAVES.
CHŒUR.

La Scène est à Rome.



CATILINA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre représente le Palais de Catilina*).

SCENE PREMIERE.

L'OMBRE DE SYLLA.

Quoi! Rome, es-tu donc assoupie à tel point par les ténèbres de la nuit, que tu ne sentes pas même la présence de Sylla? Quoi! mon ombre paroît dans tes murs, & la terre ne s'entr'ouvre pas pour t'engloutir dans ses abîmes, avec tes fiers habitans? Puissent tes tours orgueilleuses s'écrouler & s'ensevelir dans leur berceau! Puissai-je voir les eaux du Tibre, grossir de tes décombres! Puissent ses flots impétueux couvrir tes

superbes colines! — Quelle léthargie t'accable? Ton sommeil ressemble à la mort. — Réveille-toi: sorti du fond du Tartare, je viens, comme une vapeur maligne, obscurcir les rayons du jour, & par mon souffle empoisonné, répandre tous les maux sur la surface de la terre. — Regarde. (*L'intérieur du Théâtre s'ouvre; Catilina paroît rêvant dans le fond de son cabinet, la tête appuyée sur sa main*). — Voici le Miniſtre de ma cruauté. (*Il s'approche de Catilina*). — Que Pluton préside à tes conseils: que l'audace de Sylla te serve de guide: héritier de ses vices, que ses crimes deviennent ton patrimoine. — Ses crimes! c'est trop peu pour Catilina; qu'il y réunisse ceux des Gracques, de Cinna, de Marius; alors peut-être ils seroient dignes de lui. — Ah! que ne puis-je renaître encore! De quel secours me seroit la connoissance des enfers. Les démons trembleroient à mon aspect; Annibal même reculeroit d'effroi. — Que les semences cachées de la révolte cessent de germer dans ton sein: qu'elles annoncent leur fécondité, & qu'elles fassent éclorre le fruit mortel de la haine & de la destruction. — Que tes nouveaux crimes effacent tes crimes passés, ou si tu te rappelles ce que tu fus autrefois, que ce souvenir t'encourage à de plus grands forfaits. — Que l'inceste, le parricide,

le rapt, l'impiété, t'accompagnent sans cesse. Déjà tu les connois, tu es déjà leur pupille.—Mais ces crimes sont légers auprès de ceux que le Destin te réserve. — Celui qu'il te prépare effacera tous les autres fléaux de ta Patrie; tu l'écrasera sans pitié, & sa chûte sera l'ouvrage de tes mains. — Voilà le sort qui t'attend. — Frappe, — ou demeure en paix. — Ce que le feu, la peste, la famine n'ont pu effectuer, ton bras l'achevera. — Que ton nom désigne tous les maux du passé, du présent & de l'avenir; qu'il serve de signal à l'infortune, qu'il soit l'effroi des mortels. — Que le ciel, la terre & les enfers frémissent à ta vue! Que le jour perde sa lumiere, & que le voile même de la nuit s'obscurcisse par l'horreur de tes noirs complots! Que Rome soit en proie à la licence; que Phébus ne l'éclaire que pour être témoin de sa perte. — Que le nom de tes complices soit aussi redoutable dans l'enfer que sur la terre : que les furies t'invoquent, qu'elles tremblent au bruit de tes exploits, & qu'elles gémissent de n'en être pas les auteurs.

(*L'Ombre disparoît*).

SCENE II.

CATILINA, *seul.*

C'EN est fait, Rome! il faut que tu périsses; tu luttes vainement contre ta deſtinée; quand toute la nature s'uniroit pour te sauver, tu courberas ta tête altière sous le joug de Catilina.... Oui, je t'écraserai sous le poids de mes crimes; je les ensevelirai sous tes ruines. — Une voix intérieure condamne ma paresse; elle reproche à ces mains d'être trop long-tems innocentes. — Hé quoi, me dit-elle, est-ce là ce Catilina aussi puissant que Rome? Lui qui supporteroit le poids de l'Empire, comme le vigoureux Atlas soutient le fardeau des cieux? Né pour les titres, les honneurs, on le voit rebuté, confondu dans la foule des aspirans, qui briguent l'avantage de signaler leurs bras contre le formidable Roi de *Pont.* — Rome: tu as cessé d'être ma mère, je cesse d'être ton fils, & je ne vois plus en toi qu'une odieuse marâtre. Je vais creuser dans ton sein de roche, une place digne de moi: j'y serai de nouveau le fruit de tes souffrances: ma nouvelle naissance te causera plus de douleur, que tous les monſtres que tu as produits, depuis ton hymen avec Mars.....

SCENE III.

CATILINA, AURÉLIE.

CATILINA.

QUI a l'audace d'interrompre ma solitude? — Ah, ma chère Aurélie! eſt-ce vous? — Approchez; venez éclairer ces lieux du feu de vos regards; faites rougir Phébus de sa lenteur..... Peut-être est-il jaloux de tant de charmes.... Mais que vois-je? ces regards incertains semblent me reprocher mon absence..... Ah, ma chère Aurélie! aurois-je privé trop long-tems ces joues, ces lèvres charmantes, (*Il l'embrasse.*) du tribut qui leur est dû? — Parlez, quel est mon crime?

AURÉLIE.

Vous ne l'ignorez pas Seigneur.

CATILINA.

Je brûle du desir de le réparer.

AURÉLIE.

Vous me flattez sans cesse d'un vain espoir.... Quand viendra donc enfin ce jour fortuné....

CATILINA.

Quand je pourrai, en vous donnant ma main, vous faire hommage du Trône de l'univers. Si je dérobe à votre tendresse des momens consacrés

à l'amour, c'est pour mieux m'occuper du soin de votre gloire.

AURÉLIE.

Hélas, Seigneur! je n'aspire qu'au bonheur de vous plaire.

CATILINA.

Vous n'ignorez pas que je vous aime, Aurélie : c'est pour me livrer sans contrainte à ce doux penchant, que j'ai su écarter de ce Palais & ma femme & mon fils. Croyez-vous que je m'arrête au milieu de ma carrière ? L'Architecte ne jouit pas de sa gloire, lorsque son plan n'est exécuté qu'à demi. — Puis-je oublier que vous avez ramené l'aisance dans ma maison : c'est à votre crédit que je dois ma fortune, & c'est pour mieux m'acquitter envers vous, que je vous fais le sacrifice de mes veilles & de mes plaisirs. Je veux vous élever au rang des Dieux; mais dans ce vaſte projet, j'ai besoin d'un appui. — Ecoutez, Aurélie, & soyez la dépositaire de tous mes secrets. Pour parvenir à mon but, j'ai divers caractères à ménager; il faut flatter les uns, caresser les autres. Lentulus, fier de sa naissance, n'a pu être séduit, qu'en lui parlant de ses aïeux; j'ai su lui persuader qu'un Oracle des Sybilles promettoit à Rome un troisième Roi de la famille des *Cornéliens :* les augures ont

secondé mon artifice ; ils ont révélé pour cet effet un Oracle que j'avois inventé moi-même, après la mort de Cinna & de Sylla. — J'ai fait agir d'autres ressorts auprès de l'intrépide Céthégus ; je l'ai enivré de sa propre valeur ; j'ai su exalter ce courage féroce : animé par un seul de mes regards, il iroit sans crainte éteindre les forges de Vulcain, arracher la foudre des mains de Jupiter même. — Curius & Lentulus, flétris par un décret du Sénat, frémissent de rage au souvenir de cet affront.... Il faut ouvrir leurs blessures, irriter sans cesse leur dépit. — D'autres, dévorés par l'ambition, ont cédé à l'espoir d'être élevés au Gouvernement des Provinces : Lecca, Varguntëius, Bestia, Autronius, sont de ce nombre ; je flatte leurs desirs, & les repais d'avance d'un bonheur chimérique. Que vous dirai-je de ceux que la misère opprime, ou qui languissent dans une ruineuse oisiveté ? Tels sont les anciens Soldats de Sylla, tels sont encore les Chevaliers Romains, victimes du luxe & de l'intempérance : toujours en proie aux poursuites d'un impitoyable créancier, la perte de l'Etat est leur unique ressource. L'indigence leur fera affronter les plus grands dangers. Accueillons-les chez moi ; que mon Palais leur serve d'asyle. — Il me reste à vous parler de ces illustres criminels

dévoués à la rigueur des Loix, à qui tout changement devient propice, & qui trouvent leur impunité dans le succès de mes desseins. Je n'ai point négligé l'insolvable débiteur ; l'amour de la liberté (1) le rendra notre esclave : mais je me suis sur-tout occupé à gagner ces esprits que la frivolité entraîne ; aidez-moi à flatter leur foiblesse ; la moindre récompense leur fera trahir leur Patrie. Et qu'importe à qui nous devons nos succès ? Qu'on nous serve fidellement, tout le reste n'est rien. Ma chère Aurélie ! que mon Palais soit désormais le Temple de l'abondance & de la volupté ; que tout ce qu'on admire à Rome de plus aimable dans les deux sexes en soient les Ministres, & que ma belle Maîtresse en soit la Divinité. Les vieux Sénateurs murmureront sans doute ; mais les jeunes nous applaudiront. N'épargnons ni faste, ni dépenses ; que la pudeur cède au plaisir. — Oubliez un moment la décence de votre sexe ; & pour mieux tromper les mortels, imitons l'exemple des Dieux : Jupiter & Junon même n'ont pas rougi de se déguiser au gré de leurs desseins ; dès qu'il faudra cesser de feindre, nous changerons aussi rapidement

(1) Les loix romaines condamnoient le débiteur insolvable à être l'esclave de son créancier.

que les pompeuses décorations de nos brillans Théâtres...(*On entend du bruit*). Quelqu'un vient : je crois entendre la voix de Lentulus....

AURÉLIE.

C'est plutôt celle de Céthégus....

CATILINA.

Laissez-moi ; allez vous occuper de nos grands desseins ; il seroit dangereux qu'on nous vît ensemble : nos graves Conjurés doivent ignorer que vous soyez instruite de mes secrets ; gardons-nous de leur laisser soupçonner sur-tout, que leur perte doit servir de fondement à votre future grandeur. (*Elle sort*).

SCENE IV.

CATILINA, LENTULUS, CÉTHÉGUS.

LENTULUS.

Le crépuscule n'annonce rien d'heureux. A peine le soleil éclaire l'horizon, & la nature semble lui reprocher sa vigilance. On diroit qu'accablé d'une mortelle langueur, ce Dieu dédaigne de nous prêter sa lumiere. La tendre épouse de Titon, tremblante & chagrine, ouvre à regret les portes de l'orient aux superbes coursiers

d'Apollon : ce n'est plus cette Déesse charmante dont l'aspect ranimoit les mortels ; sa face, pâle & languissante, ne change que pour prendre une couleur plus effrayante ; sa tête débile, entourée d'épais nuages, semble annoncer à la nature qu'une nuit affreuse arrêtera Phébus au milieu de sa course : enfin on diroit qu'elle nous refuse ses faveurs, & dédaigne nos hommages....

CÉTHÉGUS.

Eh ! que nous importe sa colère ? Des soins plus importans nous rassemblent.

CATILINA.

Brave Romain ! j'admire ton audace. Où est Autronius ?

CÉTHÉGUS.

Quoi ! n'est-il pas dans ces lieux ?

CATILINA.

Non : & Vargunteïus aussi lent que lui....

CÉTHÉGUS.

Quelle honte ! Faut-il que dans ce moment critique la paresse l'emporte sur la vertu ? (*A Lentulus.*) Toi-même, sans ma vigilance, tu languirois encore dans les bras du sommeil. Lâche esclave du repos, tu végètes dans une méprisable indolence : plus stupide que l'air pesant du matin, ton courage se glace à l'approche du jour.

Ah! si les besoins ne peuvent réveiller ton ardeur, que du moins la nécessité l'enflamme.

CATILINA.

La négligence des Conjurés a droit de me surprendre.

CÉTHÉGUS.

Est-il possible qu'un projet digne des Dieux ne puisse émouvoir leurs ames? Ah! s'ils avoient mon audace, déjà le Sénat seroit détruit; son éloquent Orateur seroit muet; Rome n'existeroit plus, & l'orgueilleuse Maîtresse du monde auroit à peine une urne pour y reposer ses cendres.

CATILINA.

Ah, Céthégus! que j'aime ce noble langage!

CÉTHÉGUS.

O jours heureux, où l'épée de Sylla frappoit impunément tous les ennemis de sa gloire! Jours à jamais mémorables, qu'êtes-vous devenus?

CATILINA.

A l'exemple de nos augures, chacun alors choisissoit sa victime....

CÉTHÉGUS.

Le père périssoit par la main du fils, le fils par la main du frère....

CATILINA.

La licence justifioit le meurtre, la haine autorisoit le crime....

CÉTHÉGUS.

Le carnage régnoit dans toute sa fureur : Rome n'offroit qu'un spectacle sanglant : l'âge, ni le sexe, ... rien n'étoit épargné.

CATILINA.

On brisoit impunément les liens sacrés de la nature....

CÉTHÉGUS.

L'enfant ouvrant les yeux à la lumière, le vieillard prêt à les fermer, le malade sur le seuil du tombeau, les vierges, les veuves, les matrones, tous tomboient sous le fer....

CATILINA.

Tous périssoient ; pour être criminel, il suffisoit de vivre : n'immoler que son ennemi étoit foiblesse ; l'assassin s'illustroit par le nombre de ses victimes, & s'enrichissoit tout à la fois de leurs dépouilles.

CÉTHÉGUS.

Les pâles ombres de tant de Romains, errantes près du Cocyte, inondoient ses rivages, & demandoient en foule un passage aux enfers. L'avare Caron, avide de sa proie, mais effrayé de leur nombre, sembloit être fâché de son bonheur ; il leur jettoit des regards sombres, repoussoit, en murmurant, la barque fatale, & demandoit, à grands cris, un navire à Pluton. Les bêtes féroces

pouvoient

pouvoient à peine dévorer les membres palpitans de tant de proscrits ; rassasiées de sang, elles les traînoient dans leurs affreux repaires, jusqu'à ce que la faim leur donnât un tombeau. O mort ! tu vis alors la frayeur chercher un asyle dans ton horrible sein : tu vis alors les vivans confondus avec les victimes de ta rage.....

CATILINA.

Amis ! bientôt ces jours heureux renaîtront, & peut-être plus sanglans encore. — Souviens-toi, Lentulus, que le moment approche, où Rome recevra les loix d'un troisième Cornélien.

LENTULUS.

Ah, Seigneur ! cet oracle est bien incertain.....

CATILINA.

Quoi ! peux-tu douter de la foi des Sybilles ?

LENTULUS.

Quelle prophétie n'offre pas un sens équivoque ?

CATILINA.

Celle-ci a été interprétée par nos plus célèbres augures.....

LENTULUS.

Toi-même, Catilina, tu doutes de leur science.....

CATILINA.

Moi, Seigneur! Je douterois plutôt de mon amitié pour toi.

LENTULUS.

Je n'ignore pas, Seigneur, que, s'il faut en croire les augures, Cinna fut le premier Roi de ma noble famille.

CATILINA.

Sylla fut le second, & le grand Lentulus sera le troisième ; en douter seroit un crime : cet oracle est aussi clair que les rayons du jour.

LENTULUS.

Sans doute les Dieux marquent de leur sceau divin les mortels destinés pour le trône. Depuis quelque tems il semble qu'on m'accorde des honneurs inconnus jusqu'à présent.

CATILINA.

Faut-il s'en étonner? L'étoile de Cinna & de Sylla s'éclipse devant l'astre brillant de Lentulus. — Dis, Céthégus ; ne vois-tu pas, comme moi, la majesté royale dans ce noble regard? Ne crois-tu pas le voir, le sceptre à la main, terrasser l'orgueil d'un Sénat timide? Les haches & les faisceaux disparoissent à sa vue ; l'aspect de la pourpre les épouvante : les statues de nos aïeux tombent devant les siennes. — Les

gémissemens de nos Dieux Pénates; nos murs, dégoûtans d'une sueur de sang; les cris douloureux qui sortent des tombeaux, & mille autres prodiges, annoncent assez une prochaine révolution.

CÉTHÉGUS.

Et malgré toutes ces merveilles, nous végétons dans une honteuse indolence!

LENTULUS, *à Catilina.*

Ordonne; je suis prêt à te suivre: je ne veux tenir mon bonheur que de toi.

CATILINA.

De moi, Seigneur? Je ne suis, hélas! que l'ombre du grand Céthégus: puis-je lutter contre les enfans de Mars?

CÉTHÉGUS.

Tu m'es plus cher que ce Dieu même: l'univers ne peut se lasser d'admirer ta valeur; elle arrache à l'envie ses traits empoisonnés.... Mais voici nos amis; ne perdons plus notre tems en vains discours.

SCENE V.

Les précédens, AUTRONIUS, CURIUS, VARGUNTEIUS, LONGINUS, LECCA, BESTIA, FULVIUS, GABINIUS, & autres Conjurés.

AUTRONIUS.

SALUT au grand Catilina.....

VARGUNTEIUS.

Salut au noble Sergius.....

LONGINUS.

Que les Dieux protègent Lentulus.....

CURIUS.

Qu'ils répandent leurs bienfaits sur le troisième Cornélien.....

LECCA.

Salut à l'intrépide Céthégus.....

CÉTHÉGUS.

Je ne reçois aucun salut de ceux qui te ressemblent. (*Aux Conjurés*). Vos yeux sont-ils enfin ouverts? Osez-vous voir le jour sans terreur? Quelle honte! Sont-ce là des Romains?

CATILINA.

Modère ce courroux.... (*Aux Conjurés*). Son courage l'emporte trop loin.

CÉTHÉGUS.

Est-ce ainsi qu'on parvient au comble de la gloire? Quoi! vous dormez, quand il faudroit agir.....

CATILINA.

Seigneur!.....

CÉTHÉGUS.

Quiconque n'a pas vendu ses jours au sommeil, doit rougir d'être si long-tems son esclave.....

CATILINA, *à Céthégus.*

Trop d'ardeur étouffe en toi la prudence: par amitié pour moi, Céthégus, calme tes transports. (*Celui-ci prend aussi-tôt un air plus tranquille*). — Holà, quelqu'un. (*Un Esclave paroît*). Que personne n'approche de ces lieux; qu'on en garde toutes les avenues. (*Bas à l'Esclave*). — Va dire au Prêtre qu'il égorge l'Esclave que je lui ai désigné hier au soir; tu m'apporteras son sang quand je t'appellerai: en attendant, reste dans ma gallerie. (*L'Esclave sort*).

VARGUNTEÏUS.

Quelle horreur me saisit!.... Ah, mes amis! ne sentez-vous rien au-dedans de vous?

LONGINUS.

Un frémissement affreux s'empare de tous mes sens..... Quelle peut en être la cause?

(*La Scène s'obscurcit*).

LECCA.

Le soleil s'obscurcit.....

CURIUS.

Comme au festin d'Atrée.....

FULVIUS.

Les ténèbres augmentent à chaque instant.

LENTULUS.

O divine Vesta! Ton feu sacré s'éteindroit-il?...

(*On entend un bruit souterrain*).

GABINIUS.

Dieux! quels gémissemens!.... D'où partent ces cris lugubres?.....

CÉTHÉGUS.

De ton imagination allarmée..... Si le Ciel nous refuse sa lumière, que le feu de notre courage nous serve de flambeau.

(*On entend de nouveaux gémissemens*).

AUTRONIUS.

Ce bruit affreux redouble..... Ah, Rome! seroit-ce ton dernier soupir?

CÉTHÉGUS.

Eh! que t'importe?.... Mais la crainte grossit tous les dangers.

(*Une lumière éclatante paroît tout-à-coup*).

VARGUNTEÏUS.

Dieux! quel éclat soudain vient éblouir mes yeux....

CURIUS.

Voyons d'où part cette lumière?

LENTULUS.

Arrêtez.... La clarté s'accroît.... Ah ciel!... quel affreux phénomène!...

LECCA.

D'où nous viennent ces rayons?.....

LONGINUS.

D'un bras sanglant, étendu sur le Capitole,... il tient un *pin* enflammé.... O mes amis! il approche de ces lieux.... Arrêtez!... Suspendez... Dieux immortels! épargnez.... Par pitié, épargnez nos coupables têtes.

CATILINA.

Oui, le ciel approuve notre entreprise....

CÉTHÉGUS.

Les Dieux mêmes sont forcés d'y applaudir. — Mais c'est trop long-tems nous occuper de ces vains prestiges. Parle, Catilina; nous sommes prêts à t'entendre.

CATILINA.

Noble élite des Romains, c'est votre courage plus que votre naissance, qui m'engage à vous

communiquer mes projets : votre valeur m'est connue : elle est égale à la mienne, & au-dessus de tous les dangers. Vos sentimens pour moi méritent que je vous parle sans détour. Chacun de vous est instruit du noble dessein qui m'anime ; chacun sait comme moi les avantages de notre entreprise ; elle est aussi glorieuse que juste : la vengeance nous l'inspira, la nécessité nous force à l'exécuter aujourd'hui. — Le joug affreux qu'on nous a imposé devient chaque jour plus insupportable. Notre esclavage présent, nos malheurs futurs, tout nous presse de briser nos fers. Des Tyrans avides pillent à l'envi la République, & la déshonorent impunément. Les Rois, les Tétrarques, tributaires de Rome, ne nous envoyent les dépouilles de toute la terre, que pour enrichir ces injustes ravisseurs ; ils nagent dans l'opulence, tandis que nous languissons dans l'indigence & l'opprobre..... Sommes-nous donc nés pour souffrir leurs mépris ? Egaux à eux par le mérite, au-dessus d'eux par la naissance, sommes-nous faits pour vivre dans l'oubli ? Amis ! sommes-nous donc moins grands, moins vertueux, moins vaillans que nos fiers ennemis ? Sommes-nous destinés à être leurs esclaves ? — Rome ne nous doit-elle plus rien ? Toutes les dignités, tous les honneurs

deviennent leur proie ; l'ignominie est notre partage.... Jusques à quand supporterons-nous ce honteux avilissement ? Ne vaut-il pas mieux succomber avec courage, que de vivre dans l'infamie, compagne de la misère ? Nos malheurs flattent l'orgueil de nos Tyrans, & notre patience nourrit leur cruauté. — Les Dieux, autrefois témoins de notre valeur, s'étonnent de notre servitude : frappons,... écrasons de vils ennemis, déjà vaincus par l'âge & la molesse. — Soyons enfin dignes de nos ayeux !... Qu'un de nous ose donner le signal, le succès couronnera ses efforts....

CÉTHÉGUS.

Ce sera moi....

LONGINUS.

Non, non ; c'est moi qui veux porter le premier coup....

CURIUS.

C'est à Catilina....

BESTIA.

C'est à lui qu'est réservé cet honneur....

CATILINA.

Mon cœur partage un si noble transport. Hélas ! peut-on voir l'injustice, & n'en être pas touché ? A peine avons-nous un asyle ; à peine

avons-nous un foyer pour nos Dieux *Lares ;* cependant le faste de nos Tyrans insulte à notre misère. Leurs édifices étonnent l'univers ; les montagnes, les collines, les vallons, l'empire même de Neptune, sont couverts de leurs superbes palais (1) : les statues *antiques*, les tapisseries de *Tyr*, les peintures d'*Ephèse*, les vases de *Corinthe* (2), les vêtemens *attaliques* (3), les pierres précieuses, qui faisoient l'ornement de l'Asie, & dont le grand Pompée enrichit la République, après son expédition dans cet émisphère : tous ces trésors sont devenus la proie de nos oppresseurs ; ils sacrifient, pour les acquérir, les tributs de toute une Province : le *Phase* ne produit plus assez de gibier, le lac *Lucrin* manque de coquillages au gré de leur insatiable friandise ; ils fouillent, pour la satisfaire, jusque dans les côtes de *Circée.* — O simplicité de nos pères ! qu'êtes-vous devenue ? On méprise, on démolit leurs humbles demeures, & sur leurs

(1) La côte de *Baïe*, dans les environs de Naples (autrefois *Parthenope*), étoit célèbre par ses magnifiques palais : on en voit encore plusieurs vestiges.

(2) C'étoit un mêlange de plusieurs métaux précieux.

(3) Etoffe très-déliée, fabriquée dans l'Asie Mineure : on en a conservé la manufacture jusqu'à nos jours. Il s'en fait une grande consommation dans le Serrail.

débris, on voit s'élever des Palais somptueux, que l'orgueuil érige & que le caprice détruit aussi-tôt. Que l'écho d'une salle refuse de rendre les sons harmonieux des instrumens, c'en est assez pour renverser le plus superbe édifice. Voilà l'usage qu'ils font de leurs trésors; ils ne les estiment pas davantage, que les malheureux qu'ils en ont dépouillés. — Ah, mes amis! la fortune cependant ne se lasse pas de les caresser. — *L'abondance* semble avoir placé son trône dans leurs jardins, dans leurs bains, & dans tout ce qui les environne : les montagnes s'applanissent, les vallons sont comblés, la terre ouvre ses entrailles pour fournir le marbre & les métaux précieux que leur luxe dévore. — Romains! qu'est devenu le courage de nos ancêtres? Spectateurs immobiles, témoins stupides, nous sommes les victimes de tous ces excès. — Le tonnerre gronde, il nous menace; attendrons-nous que la foudre nous écrase? Renfermés dans nos tristes demeures, assiégés par des besoins toujours renaissans; insultés par nos créanciers, oppressés enfin par tous nos malheurs, chaque jour ajoute à nos peines. Quelle situation pour des cœurs magnanimes! O mes amis! la douce liberté est l'objet de notre entreprise; osons lui adresser nos vœux, & forçons-la de nous être propice.

—L'opulence, la gloire volent au-devant de vous; la fortune vous ouvre la carrière, ne négligeons point ses faveurs : vos besoins, nos dangers, plus puissans que mon éloquence, nous invitent à la suivre. Chef ou Soldat, Catilina est à vous; disposez de mon bras, de ma fortune & de mes armes. Si par vos soins j'obtiens le *Consulat*, notre succès est certain. — Choisissez : l'esclavage ou la liberté.

CÉTHÉGUS.

La liberté....

LONGINUS.

Nous vivons pour elle....

CURIUS.

La liberté est notre bien suprême; elle seule peut nous rendre heureux.

CATILINA.

Jurons de nous aider jusqu'au trépas....

CÉTHÉGUS.

Promettons d'opposer la force à l'autorité....

AUTRONIUS.

Avant de nous lier par le serment, sachons quelles armes nous allons employer....

VARGUNTEĪUS.

Instruis-nous par quels moyens tu prétends réussir?...

CATILINA.

Penses-tu que ce projet soit fondé sur des chimères ? — Rassurez-vous, mes amis ; une si grande entreprise n'est point abandonnée aux caprices du hasard : fiez-vous à ma prudence, ou plutôt que la vôtre soit le garant de nos succès. L'aveugle sécurité de la République, l'indolente confiance du Sénat, nous deviennent favorables ; personne ne pense, personne même n'ose soupçonner que la puissance Romaine puisse jamais être attaquée. La Capitale est sans défense ; les troupes sont dispersées dans les Provinces, Pompée commande en Asie ; Pisan, Nucérinus, sont à la tête des armées d'Espagne & de la Mauritanie ; ces Chefs nous sont dévoués, ils brûlent de l'ardeur qui nous anime : & comptez-vous pour rien le Consulat que j'attends de vos soins ? Autronius, désigné pour être mon Collègue, a le même intérêt à seconder nos projets : ses besoins égalent les nôtres, & son bonheur dépend de nos succès. Je passe sous silence les noms de plusieurs illustres Romains, qui n'attendent que le signal pour se déclarer nos amis : avec de telles forces, nous subjuguerons tout l'univers. Les Loix seront brisées, les riches dépouillés, nos Tyrans proscrits, & leur orgueil humilié. Les titres,

les dignités, les honneurs succéderont à la honte & à l'infamie; un doux repos sera notre récompense : Vargunteïus, Autronius, Céthégus, auront le Gouvernement des Provinces; Rome sera le partage du grand Lentulus, l'univers celui des autres Conjurés, & l'humble Catilina sera votre vassal : oui, mes amis; la gloire d'avoir brisé vos fers, suffit à mon ambition. — Ah, Curius! voici le moment de punir un Sénat odieux. Songe à l'affront que tu en as reçu; que Lentulus se souvienne qu'il a partagé ta disgrace. Et toi, fier Longinus, saisit cet instant pour braver le *Préteur;* foule aux pieds ses faisceaux, & venge-toi de tes avides usuriers: le Citoyen confus n'osera plus te reprocher l'injure que t'a fait le Sénat. — Ah, mes amis! vous regnerez sur la beauté comme sur la République; rien ne s'opposera plus à vos desirs; le père, le frère, l'époux & l'amant, brigueront l'honneur de prévenir vos vœux. — Soyons unis, & nous soumettrons toute la terre..... Mais j'apperçois dans vos regards les transports de votre cœur..... Le plaisir se peint dans vos yeux..... Allons, voici l'époque de notre bonheur.... Holà! quelqu'un? (*Un Esclave paroît*).... Vîte; qu'on m'apporte une coupe, & qu'on y mêle le vin avec le sang.....

LONGINUS.

Quel sang ?...

CATILINA.

Celui d'un Esclave égorgé par mon ordre : que chacun en boive pour assurer notre union (*L'Esclave apporte la coupe, & la présente à Catilina*). — Je veux avoir l'honneur de vous donner l'exemple... (*En prenant la coupe*). — O Jupiter ! lance toutes tes foudres ; annonce à l'univers l'éclat de ce grand jour. Que tous les mortels applaudissent.... Ferme, ma main : sois avare de cette liqueur : qu'elle porte dans mon sein l'audace des Titans ; qu'elle y augmente la soif du sang Romain, & que cette soif ne s'éteigne que par la chûte de cette fière Capitale. O Rome ! ô marâtre impitoyable ! Si jamais je suis assez lâche pour céder au remord, puisse mon sang te servir de breuvage, comme celui de ce vil esclave. (*Il boit*).

LONGINUS.

Donne. Que j'unisse mes vœux aux tiens.... (*Il boit*).

LENTULUS *& les autres Conjurés, en buvant.*

J'y joins mes sermens....

LES CONJURÉS.

Et moi les miens....

CÉTHÉGUS.

Esclave, remplis la coupe jusqu'aux bords.... Dieux immortels! accordez-moi le plaisir de boire ainsi le sang de Caton, de Cicéron, cet *homme nouveau*, si célèbre par son éloquence. — Catilina, je fais le même serment que toi....

TOUS LES CONJURÉS.

Nous jurons de vaincre ou de mourir.

CATILINA.

Mes amis! le vœu que nous venons de contracter nous rendra invincibles : puissent nos cœurs ne pas le démentir..... (*Il remarque le silence de l'Esclave*). Tu te tais, malheureux..... Ces regards interdits annoncent la crainte..... Rassure-toi, ou meurs.

L'ESCLAVE, *à genoux.*

Seigneur!..... pardonnez.....

BESTIA.

Sa jeunesse excuse sa timidité.....

CATILINA.

Quoi! tu chancelles à l'aspect de la liberté?.....

BESTIA.

BESTIA.

Calme-toi..... (*Bas à Catilina*). On pourroit blâmer cette rigueur.

CATILINA.

Leve-toi..... Si tu trembles, ce poignard te punira. — Braves Confédérés ! notre entreprise est commencée ; mais pour l'achever dignement, j'ai besoin de vos suffrages, dans l'assemblée convoquée pour l'élection des Consuls : intéressez vos amis en ma faveur, & laissez-moi le soin de tout le reste. Retirez-vous ; que le silence préside à vos démarches ; couvrez-les d'une ombre impénétrable. Comme on voit les frimats enchaîner les eaux du fleuve, chasser les bêtes féroces dans leurs cavernes, les oiseaux dans l'intérieur des forêts, les paysans dans leurs chaumières, & forcer la nature à suspendre sa végétation ; qu'ainsi le plus profond mystère cache tous nos desseins. Lorsqu'il sera tems de faire éclater notre projet, que semblable à un dégel soudain, il inonde, comme un déluge, la moitié de Rome, & que l'autre moitié succombe à la frayeur ; que nos cris pénètrent la demeure des morts, & fassent tressaillir leurs froides cendres : pour mieux frapper, cachons soigneusement nos armes. Adieu ; soyez discrets & prudens. (*Ils sortent*).

CHŒUR.

« Quoi ! est-ce donc le sort des grands Empires, » de succomber sous le poids de leur propre puis- » sance ? N'est-il qu'un période pour la gloire ? ou » l'aveugle Fortune ne se plaît-elle que dans le » changement ? Se fait-elle un jeu d'élever sans » cesse de nouveaux Etats sur les débris des an- » ciens ? Sans un caprice de cette Déesse volage, » Rome chercheroit-elle à triompher d'elle-même ? » N'a-t-elle pas assez d'ennemis, que ses succès » irritent ? ou ceux-ci attendent-ils, pour se » montrer, qu'elle leur en donne l'exemple ? » Empires ! est-ce donc là votre destin ? Avides » de conquêtes, ne pouvez-vous conserver ce » qui vous a tant coûté à acquérir, ou n'en » jouissez-vous qu'à regret ? — Rome, cette » maîtresse du monde, cette superbe Reine de » la terre & des mers, dont le nom est respecté » de l'un à l'autre pôle, a dû sa puissance à la » Fortune ; & cette même Déesse veut renverser » aujourd'hui ses autels. L'excès de son bonheur » causera sa perte ; ses superbes édifices, éclatans » d'or & d'azur, semblent, dans leur orgueil, » menacer la voûte des cieux ; leurs fondemens » profonds donnent à l'enfer l'espoir de jouir » bientôt d'un rayon de lumière. — Les femmes » portent à leurs oreilles les dépouilles des na-

» tions, qu'elles échangent contre une brillante
» coquille ; leur lascive & élégante parure flotte
» au gré des vents avec plus de légéreté que les
» voiles d'un navire. Les hommes sont encore
» plus recherchés dans leurs vêtemens; la volupté
» préside à leurs bains, à leurs repas, à leurs jeux
» & à leurs plaisirs; plus efféminés que des cour-
» tisannes, ils se peignent & se parfument comme
» elles. Vainement chercheroit-on dans ces mé-
» prisables Romains les traits de leurs illustres
» ancêtres : couchés sur des lits d'or & de soie,
» ils mangent sur des tables d'ivoire, ou sur des
» bois plus précieux & plus chers; ils dédaignent
» les métaux : les pierres les plus rares forment
» les vases destinés à leur boisson : la terre, les
» mers sont visitées par leurs pourvoyeurs; les
» moindres ruisseaux, les plus obscurs buissons
» ne peuvent échapper à leurs avides recherches;
» tout cède enfin à leur luxe. De-là ces énormes
» dépenses, fléaux destructeurs des antiques
» vertus que Rome devoit à sa médiocrité : l'am-
» bition, la débauche, l'avarice ont succédé à
» ces vertus; on achète les décrets du Sénat, on
» vend les loix ; les dignités & les honneurs
» deviennent le prix de l'or; les voix du Peuple,
» celles des Sénateurs ne s'obtiennent qu'à force
» d'argent. O Rome ! cesse d'accuser les Dieux ;

» ce sont tes mœurs qui changent ta fortune.
» — Et toi, voluptueuse Asie, cesse de te
» plaindre des maux que t'ont fait tes vain-
» queurs : si nos vertus t'ont soumise, tes vices
» nous tyrannisent aujourd'hui. Hélas ! tu n'es
» que trop vengée ».

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(*Le Théâtre représente un appartement dans la maison de Fulvie*).

FULVIE, GALLA, plusieurs Esclaves.

FULVIE, *aux Esclaves.*

CET appartement est assez parfumé. — Qu'on apporte ma glace & ma table. (*A Galla*). — Allez chercher dans mon cabinet d'azur la perle dont on m'a fait présent l'autre jour.

GALLA.

Est-ce celle de Clodius?

FULVIE.

Non; c'est celle de Caïus César. (*Galla sort*). (*A un Esclave*). Ecoute : que ma porte soit fermée pour Curius; qu'on lui dise que je suis indisposée. (*Il sort*).

GALLA *revient.*

Est-ce là la perle que vous desirez, Madame?

FULVIE.

Oui; attachez-la à mon oreille.

GALLA, *en attachant la perle.*

Ce bijou, aussi rare que magnifique.....

FULVIE.

Est digne de servir à ma parure..... Hâte-toi d'arranger mes cheveux.....

GALLA.

En *globe* ou en *pyramide* ?

FULVIE.

Comme tu voudras, pourvu que tu finisses tes ennuyeux propos.

GALLA.

Hélas, Madame! je n'eus jamais l'intention de vous déplaire.....

FULVIE.

Non; tu ne veux que faire le bel esprit.

GALLA.

Permettez-moi de vous parler encore un moment.

FULVIE.

Soit.

GALLA.

J'ai rêvé cette nuit que Sempronia m'entretenoit des affaires de la République; elle me parloit aussi du fâcheux état de sa fortune, de ses dettes, des sommes immenses qu'elle a empruntées, de celles

dont elle auroit besoin..... Ah, Madame! cette femme cache dans ses desseins une politique profonde : avec un génie supérieur, elle possède encore tous les talens; elle chante, elle danse....

FULVIE.

Trop bien pour une femme de son rang. — Quel dommage que le tems sillonne ce beau visage! Mais l'art a soin d'y cacher ses ravages. — Comment trouve-tu la célèbre Aurélie?

GALLA.

Magnifique dans ses atours; mais elle n'a point ces graces qui vous distinguent : vos charmes surpassent ceux des plus belles Romaines.

FULVIE.

Tu vantes mes charmes, & tu ne dis rien de mon esprit..... (*Un Esclave paroît*). Que me veux-tu?

L'ESCLAVE.

La noble Sempronia demande à être admise chez vous.

FULVIE.

Qu'elle entre (1).

(1) On a cru devoir omettre ici quelques endroits ennuyeux de cette Scène, & l'on s'est borné, autant que le texte a pu le permettre, à ne traduire que les passages les plus intéressans.

SCENE II.

Les précédens, SEMPRONIA.

FULVIE.

QUOI! Sempronia visite ses amis de si bonne heure?

SEMPRONIA.

Aurélie demande à me voir; je viens vous proposer d'y venir avec moi.

FULVIE.

Des affaires importantes me privent de ce plaisir. Des lettres.....

SEMPRONIA.

Ah, ma chère Fulvie! plaignez-moi. J'ai passé la nuit à écrire aux Tribuns, aux chefs des Centurions, & à tous ceux qui ont quelqu'intérêt à servir Catilina; je sollicite leurs voix en sa faveur. — Il sera Consul; Crassus, César & moi nous en sommes garans.

FULVIE.

Quoi! Catilina s'est donc mis sur les rangs?

SEMPRONIA.

Il est le premier des *Candidats*.

FULVIE.

Quels sont ses compétiteurs?

SEMPRONIA.

Longinus, Antoine, Cornificius, Lucinius, & l'éternel *Déclamateur* Cicéron : mais on ne veut pas de ce dernier.

FULVIE.

Pourquoi ?

SEMPRONIA.

La Noblesse s'y oppose ; il faut être avare d'une telle dignité : ce n'est pas aux *Parvenus*, aux Citoyens obscurs à prétendre aux honneurs qui décorent les Patriciens. Catilina ne souffrira jamais qu'un homme sans nom, sans titres, sans aïeux.....

FULVIE.

Oubliez-vous sa vertu ?

SEMPRONIA.

La vertu sans la naissance est un vice ineffaçable.....

FULVIE.

Le mérite fut la seule distinction de nos Ancêtres, & ce titre respectable fut le premier fondement de la Noblesse....

SEMPRONIA.

Dans ces siècles grossiers où les Romains, jaloux de leur liberté, gouvernoient l'Etat en bêchant la terre, le mérite pouvoit avoir ses avantages ; mais aujourd'hui que l'opulence nous

environne, d'autres titres doivent nous distinguer. Le sang illustre qui coule dans nos veines ne doit pas être confondu avec le sang Plébeïen. — Eh! de quel droit Cicéron peut-il aspirer à l'honneur du Consulat? Croit-il que son savoir, son génie & son éloquence, éblouiront le Peuple? D'autres ont habité Athènes, d'autres parlent la langue des Grecs, d'autres se sont distingués dans le *Lycée*, qui sont plus modestes que lui. — Il déplaît à Crassus, à César autant qu'à moi, & cela suffit.

GALLA.

Quelle femme!

FULVIE.

Tout le monde vous admire; votre mérite en impose à Galla même.

SEMPRONIA.

Le moindre suffrage a droit de nous flatter.... Mais vous, Fulvie, vous dont les charmes dictent des loix à tous les cœurs, quel est l'heureux mortel que vous daignez favoriser?

FULVIE.

Libre dans mon choix, je donne mon suffrage au plus aimable.....

SEMPRONIA.

Curius doit avoir la préférence: depuis longtems attaché à votre char....

FULVIE.

Ah! Madame, je voudrois qu'il suivît plutôt le vôtre....

SEMPRONIA.

Prenez garde Fulvie; vous ne me pardonneriez peut-être pas un tel larcin....

FULVIE.

Je l'ai banni de ma présence.

SEMPRONIA.

Quoi! un amant si tendre & si constant, ..

FULVIE.

Est indigne de moi.... (1). Mais qui vient nous interrompre?

GALLA.

J'entends la voix de Curius....

SEMPRONIA.

L'amitié est discrète, & se garde bien d'être importune.... (*Elle sort.*)

FULVIE.

Arrêtez. — Mais elle ne m'écoute pas.

(1) On a omis, par décence, le reste de cette Scène.

SCENE III.

FULVIE, GALLA, CURIUS.

CURIUS.

POURQUOI cet ordre sévère, Madame ? Quel caprice vous irrite contre moi ? L'amoureux Curius auroit-il eu le malheur de vous déplaire ? — Prenez un maintien moins réservé. — Que votre front plus radieux annonce le plaisir.

FULVIE.

Mes regards sont d'accord avec mon cœur....

CURIUS.

Abjurez, de grace, cet air dédaigneux; bientôt la fortune va nous combler de ses faveurs; ah, Fulvie ! elle ne tardera pas à vous sourire.

FULVIE.

Cessez de me flatter. (*A Galla*). Je suis surprise qu'on lui ait permis d'interrompre ma retraite.

CURIUS.

Je suis bien plus surpris de ce langage; il m'a été inconnu jusqu'à ce moment.

FULVIE.

J'ai reconnu mon erreur....

CURIUS.

Il n'est plus tems de feindre ; je ne suis plus la victime de vos détours. — J'ai des droits, (*Il s'approche pour l'embrasser.*) & veux en jouir....

FULVIE, *en tirant son poignard.*

Si tu m'approches....

CURIUS.

Laisse le masque de Melpomène, & prends celui de Vénus. Eh quoi ! *Laïs* prétendroit-elle imiter avec moi l'exemple de Lucrèce ? (*Il écarte son poignard & s'approche de nouveau pour l'embrasser*).

FULVIE.

Arrête ! ou ce poignard va punir ton audace.... Quoi ! tu recules ? la vue des armes te fait frémir !.... Ne crains rien ; tu te vengeras plus aisément d'une femme que du Sénat. Il t'a chassé de son sein, il t'a exposé au mépris, & tu as supporté lâchement cet affront !... Si tu étois vraiment courageux, ton bras dédaigneroit d'attaquer la foiblesse....

CURIUS.

N'abusez pas de votre pouvoir sur mon cœur.... Vous connoissez ma patience....

FULVIE.

Le Sénat la connoît mieux que moi....

CURIUS.

Ce reproche lui sera fatal; j'en atteste les Dieux.... Oui, dans peu je me vengerai de lui; & je gémirois sur mon sort, si ma vengeance, à ton égard, étoit aussi certaine. — Adieu, Madame.... — L'orgueil ne messied point à votre sexe.... Cruelle! vous vous repentirez de cet excès de mépris.... Bientôt, peut-être, vous serez trop heureuse.... d'implorer mon appui.

FULVIE.

Ne vous en flattez pas.

CURIUS.

J'en ai la certitude....

FULVIE.

Sur quel augure fondez-vous cet espoir?

CURIUS.

Sur la dépouille de Rome, que Fulvie pourroit partager.... mais que son caprice refuse.

FULVIE.

Vous m'avez si souvent bercée d'un espoir chimérique....

CURIUS.

Vous me croirez du moins, quand vous verrez nos superbes Sénateurs dans l'esclavage, leurs femmes dans les fers, leurs trésors devenus notre

proie ; leurs maisons, leurs jardins, tous leurs biens vendus à l'encan. Vous verrez toutes ces richesses sans pouvoir y prétendre, & vous serez peut-être alors moins cruelle que vous ne l'êtes aujourd'hui.... Adieu, Madame ; je vous laisse y rêver à loisir. (*Il sort*).

FULVIE.

Que veut-il dire ?... Eclaircissons ce mystère. (*A Galla*). — Va, cours, ramène-le.... (*Galla sort*). — Je sais les moyens d'adoucir son humeur.

CURIUS, *en rentrant.*

Quoi ! Madame, déjà l'orgueil cède à la raison ?

FULVIE.

L'amour a fait ce prodige....

CURIUS.

Que ce sourire a de charmes !

FULVIE.

Hélas ! il exprime mes regrets.... N'allez pas croire qu'un vil intérêt attendrit mon cœur.... Si vous m'aimez, épargnez-moi cet outrage.

CURIUS.

Si je vous aime ! les Dieux sont témoins que le desir de vous plaire est le seul motif de ma haine pour le Sénat.

FULVIE.

Votre vengeance fera mon bonheur : je préfère le courage à la fortune, & c'est à lui que vous devez le retour de tendresse.... Venez dans mes bras ! Que j'embrasse le Héros qui subjugue mon cœur !... (*Elle l'embrasse*).... Comment vous vengerez-vous ?

CURIUS.

Traitez-moi avec bonté, & je ne vous déguiserai rien....

FULVIE.

Vous connoissez mon attachement pour vous...

CURIUS.

Qu'un autre baiser en soit le gage ? (*Elle l'embrasse*). — Maintenant je reconnois ma Fulvie....

FULVIE.

Eh bien ?... ce grand projet....

CURIUS *lui baise la main.*

Je la reconnois à ces douces caresses....

FULVIE.

Hâtez-vous de m'instruire....

CURIUS.

Catilina sera Consul.... Le tems vous développera des secrets....

FULVIE.

Qu'il faut m'apprendre en ce moment, ou...

CURIUS.

CURIUS.

Rome sera saccagée, ses trésors seront pillés; & sa ruine sera le signal de notre grandeur.... Mais rentrons; je vous en dirai davantage.

(*Ils sortent*).

CHŒUR.

« O père des Romains! grand & redoutable » Mars! & vous, Jupiter, plus puissant encore: » vous avez protégé ce vaste Empire, cimenté » par le sang de votre illustre neveu : il ne suc- » comba point sous les coups de son frère, & » ne céda qu'à vos décrets. — Dieux immortels! » jettez sur Rome un regard favorable; ne souf- » frez pas que des mortels orgueilleux renversent » votre plus bel ouvrage. — Voici bientôt l'é- » lection des nouveaux Consuls: daignez inspirer » la voix publique : que son choix soit aussi libre » que digne des Romains : que les oppresseurs » du Peuple en soient exclus, & que le sage seul » aie droit d'y prétendre. Que le mérite, plutôt » que la naissance, distingue nos Consuls. Qu'ils » respectent les Loix; qu'ils ferment l'oreille à la » brigue & à l'adulation; qu'ils récompensent & » punissent avec justice; qu'ils soient l'exemple » & le modèle de toutes les vertus. — Qu'ils » ressemblent aux *Brutus*, aux *Décius*, aux *Cur-* » *tius*, la gloire de Rome : qu'ils imitent le grand

» *Camille*, les *Fabius*, les *Scipions*, amis de la » Patrie ; ces généreux Citoyens ne respiroient » que pour son bonheur. Toujours vertueux, » toujours grands, soit dans la paix, soit dans » la guerre, ces dignes Magistrats gouvernoient » avec une égale sagesse le timon de l'Etat, & » tandis qu'ils faisoient respecter au-dehors la » puissance Romaine, ils rendoient heureux tous » les Peuples soumis à ses Loix ».

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(*Le Théâtre représente le Forum Romain*).

CICÉRON, CATON, CATULE, ANTOINE, CRASSUS, CÉSAR, Licteurs, Chœur de Romains.

CICÉRON.

Les grandes dignités sont un fardeau bien pesant, sur-tout pour celui qui en est revêtu malgré l'envie; c'est alors que le poids de ce fardeau se fait sentir, & que les soucis surpassent les jouissances. Si l'homme en place fait le bien, on l'applaudit en murmurant; s'il a le malheur de faillir, on le condamne sans pitié. O Romains! si je vous tiens ce langage, ce n'est pas l'ingratitude qui le dicte; mais je veux vous prouver combien je connois l'importance du pouvoir suprême que vous m'avez confié. Je vous dois aujourd'hui l'honneur du Consulat : après la bonté des Dieux, c'est à votre indulgence que

je dois ce grand bienfait. Eh! de quel titre pouvois-je me prévaloir pour l'obtenir? Cicéron ne peut invoquer en sa faveur les urnes, les monumens poudreux, les statues mutilées de ses Ancêtres; il n'a point de tables généalogiques, où, à l'aide d'une filiation fabuleuse, il puisse usurper avec art les honneurs dûs à la naissance. On sçait que je ne suis *qu'un homme nouveau*, qu'un humble serviteur de la République : mais votre confiance m'ennoblit, elle m'ouvre le chemin aux grandes vertus. Puisse ma conduite, dans cet honorable emploi, servir d'exemple à mes successeurs! Puisse-t-elle faire oublier que vous avez franchi pour moi la barrière qu'opposoit l'envie des Nobles aux personnes de mon état! Peu de Plébeïens ont eu l'honneur d'être vos Consuls; aucun *parvenu* ne l'a obtenu avant moi. Quelle gloire pour Cicéron!

CÉSAR, *à part.*

Il est enivré de son orgueil....

CICÉRON.

Qu'il est doux pour moi de l'emporter, par un vœu unanime, sur tous les Patriciens, qui briguoient la même faveur! — Romains! mes soins, ma vigilance, doivent justifier votre choix, & briser l'aiguillon de l'envie : mes fautes retomberoient sur mes bienfaiteurs; mais ne craignez

rien ; que l'amour de la justice vous rassure ; si malgré son appui j'échoue dans mes vertueux desseins, n'en accusons que les Dieux, jaloux de notre bonheur.

CÉSAR, *à part.*

Quelle présomptueuse impiété !

CICÉRON.

Le déplorable état de la République, les maux qui la déchirent, réjouissent le méchant, & font gémir le bon Citoyen : hélas, Romains ! vous ignorez qu'une trame, secrètement ourdie par des esprits turbulens, nous annonce les plus affreux orages, & nous prépare les plus grands dangers...

CRASSUS, *à part.*

Il veut se faire valoir.

CICÉRON.

C'est à ces mêmes dangers que je dois les suffrages des Nobles en ma faveur....

CATON.

Dites plutôt à vos vertus....

CÉSAR.

Prenez garde, Caton ; ces éloges le perdront....

CATON.

Ton envie lui sera bien plus funeste....

LE CHŒUR.

La voix de Caton est celle de Rome....

CATON.

La voix de Rome est celle des Dieux. Oui, Cicéron ! c'est le ciel même qui te confie les rênes de l'Empire, pour faire briller tes talens divins. — Le moindre Matelot peut, pendant le calme, guider le timon du vaisseau; mais lorsque la tempête gonfle les voiles, brise les cordages, & annonce à chaque instant une perte certaine, alors on a besoin d'un Pilote habile, qui évite les écueils, dirige le navire en dépit des vents, brave hardiment le courroux de Neptune; & tandis que ce Dieu le poursuit jusqu'aux cieux & dans les enfers, franchisse, par son art, les obstacles, & conduise le vaisseau dans le port.

CICÉRON.

Le salut de l'Etat occupera tous mes instans. Remplir les devoirs d'un bon Citoyen, sera mon unique gloire, & je veux la transmettre à ma postérité. Le méchant calcule son existence par le nombre de ses années; l'homme vertueux par le bien qu'il a fait. (*Il sort accompagné de Caton & du Peuple*).

LE CHŒUR.

O digne Consul ! Allons l'accompagner jusques dans sa demeure. (*Il sort*).

SCENE II.

CATULE, ANTOINE, CRASSUS, CÉSAR.

CÉSAR.

Il affecte de paroître populaire....

CRASSUS.

Il sent qu'il en a besoin.

CÉSAR.

La conduite de Caton règle celle du Peuple.

CRASSUS, *à Antoine.*

Collègue de Cicéron, les Romains ont à peine daigné vous jetter un regard.

ANTOINE.

Je suis Consul; que m'importe le reste?

CÉSAR.

Vous jouirez des honneurs du gouvernement, & vous en laisserez les soins à l'officieux Cicéron.

CATULE.

S'il faut en croire le bruit public, l'Etat a besoin d'un homme comme Cicéron.

CÉSAR.

Ah, Catule! pouvez-vous ignorer la source de ces bruits allarmans? C'est l'ami de Caton,

cet artificieux Cicéron, qui les invente, pour se rendre plus nécessaire ; sa politique se crée des monstres pour les combattre & faire briller ses talens.

CRASSUS.

De tels détours sont indignes d'un Magistrat : l'Etat produit assez de coupables sur qui il peut exercer son pouvoir.

CATULE.

Malheur au Gouvernement dans lequel le Magistrat doit sa gloire aux fautes des Citoyens !

CRASSUS.

Otons du moins à ceux qui nous gouvernent un si triste avantage.

CÉSAR.

C'est à Antoine que ce soin est réservé : qu'il observe, qu'il suive avec attention les démarches du *surveillant* Cicéron.

ANTOINE.

Reposez-vous sur moi.

CATULE.

J'apperçois Catilina : comment a-t-il supporté la honte du refus ?

CÉSAR.

Je l'ignore ; mais ce n'a pas été sans doute sans murmures.

CATULE.

Longinus s'est désisté en sa faveur..... Mais voici Lentulus; il s'approche avec lui; il est enfin Préteur, & rentre de nouveau dans le Corps des Sénateurs.

SCENE III.

Les précédens, CATILINA, LONGINUS, LENTULUS.

CATILINA.

SALUT, ô nobles Romains! (*A Antoine*). Digne Consul, recevez mon hommage.

ANTOINE.

Il m'eût été plus doux, Seigneur, de partager avec vous cette grande dignité.

CATILINA.

Les Dieux, dont la voix se fait entendre par l'organe du Peuple, s'y sont opposés, & leurs décrets sont des loix qu'il faut respecter.

CATULE.

Que j'aime ce langage dans la bouche de Catilina! Il est digne d'un Romain.....

CATILINA.

C'est celui de tout bon citoyen. (*A part à César*). — Je voudrois te parler sans témoins.

CÉSAR, *à part.*

Je vous entends ; mais soyez prudent en présence de Catule.

CATILINA, *à part à César.*

Ne craignez rien. (*Haut*). Quand Rome me croira digne de la servir, elle n'aura point de sujet plus fidèle : jusqu'à ce moment, ma gloire est d'obéir.

CATULE, *avec transport.*

Généreux Catilina ! laissez-moi baiser ce front noirci par l'infâme calomnie.

CATILINA.

Qu'osez-vous dire, Seigneur ?

CATULE.

On vous impute des projets sanguinaires contre Rome & contre ses habitans.

CATILINA.

Je méprise la calomnie ; l'écouter, c'est en partager la honte.

CATULE.

Le mensonge flétrit une ame vertueuse.

CATILINA.

La mienne, toujours calme dans son innocence, n'est point affectée de tous ces faux bruits. Quiconque se laisse abattre à de vaines injures, semble les avoir méritées.

CATULE *l'embrasse.*

Je ne puis contenir mes transports.

CRASSUS, *à part.*

Profitons de cet heureux moment. (*Haut à Catule*). Rendons à Antoine les mêmes honneurs que Caton a prodigués à Cicéron. Il faut l'accompagner jusques dans sa demeure.

CATULE.

Je suis prêt à vous suivre. (*A Catilina*). — Adieu, Seigneur; persévérez dans la vertu; elle seule trouve sa récompense dans sa propre estime.

(*Antoine se retire, accompagné de César, de Catule & de Crassus*).

SCENE IV.

CATILINA, LONGINUS, LENTULUS.

CATILINA.

AUROIS-JE l'air aussi foible qu'il paroît me l'annoncer? Suis-je anéanti? Suis-je donc l'esclave de cette chimère qu'il appelle vertu? O mon cœur! hâte-toi de mettre au jour tes plus secrètes pensées; découvre à mes amis l'ardeur qui t'enflamme, de peur qu'ils ne te soupçonnent capable

de lâcheté. Souffrirai-je, sans me venger, tant d'ignominie ? Avili, confondu parmi les esclaves, s'il y avoit un état plus abject, il me seroit réservé. — Ne suis-je donc plus que le jouet du public ! — Méprisable patience ! je fus trop long-tems ta victime : périsse le masque dont tu as couvert mes sentimens ; il m'a empoisonné, il a brûlé mon cœur, il m'a privé de tous mes sens. Ne suis-je plus qu'une ombre vaine. Pense-t-on m'accabler de mille traits, sans que j'en ressente les blessures ? Ah ! elles sont trop profondes ; rien ne pourra les adoucir.....

LONGINUS.

Modérez-vous ; voici Céthégus.

SCENE V.

Les précédens, CÉTHÉGUS.

CATILINA.

AMI, Rome va périr ; ses refus viennent de hâter sa ruine. Ah, Céthégus ! quel est ce Consul qu'elle me préfère ? Que ne puis-je renverser les cieux ! que ne puis-je plonger toute la nature dans le cahos !.....

CÉTHÉGUS.

Cesse tes plaintes ; bientôt.....

CATILINA.

Qui de nous ne préfère la gloire de tomber avec l'univers, à la honte de vivre dans l'opprobre ?

CÉTHÉGUS.

Moi : — paisible spectateur de sa chûte, je forcerois la nature de renaître, pour l'asservir encore. Mais à quoi servent des vœux trop chimériques ? Ami, employons d'autres armes.

CATILINA.

Que faut-il faire ?.....

CÉTHÉGUS.

Prévenons les décrets du destin par la rapidité de nos exploits.

CATILINA.

Brave Céthégus ! ton ardeur enflamme mon ame.

CÉTHÉGUS.

Applaudis-toi plutôt de ce refus : l'homme courageux dédaigne les routes ordinaires qui conduisent au Temple de la Fortune ; il s'y présente, en brise les portes, & s'ouvre un passage au travers de mille dangers. Voilà les mortels que la Déesse favorise. Que le sang & le carnage précèdent nos pas ; pour monter au faîte des grandeurs, renversons, s'il le faut, tout l'univers.

CATILINA.

Tu préviens tous mes vœux. (*A Lentulus*). Oui, si le feu qui nous anime venoit à s'éteindre avant l'exécùtion de nos projets, Céthégus, pour le rallumer, arracheroit la foudre au Maître du tonnerre. En vain ce Dieu jaloux s'armeroit contre lui de toute sa puissance; il sçauroit l'enchaîner à son gré; il l'attacheroit au *Caucase*, & l'abandonneroit aux fureurs de son aigle.....

LENTULUS.

Prenez garde, Seigneur; j'apperçois Caton.

CATILINA.

Qu'il paroisse; je cesse de me contraindre....

LENTULUS.

Soyez plus circonspect.....

CATILINA.

Fuyez, hommes timides; Céthégus sera mon collègue, & nous acheverons ensemble notre grande entreprise.

SCENE VI.

Les précédens, CATON.

CATILINA.

ENFIN, l'amitié de Caton pour le nouveau Consul en fait son espion.

CATON.

Je méprise ton audace ; elle ne tardera pas à être punie.....

CATILINA.

Par qui ?

CATON.

Par les Dieux : ceux qui les craignent fuient à ton approche..... Le Sénat doit purger Rome des citoyens rebelles, & c'est par toi qu'il va commencer. Sors de ces lieux, que ton souffle empoisonne.....

CÉTHÉGUS, *s'avançant impétueusement vers Caton.*

Qu'il périsse !.....

LENTULUS.

Arrêtez !.....

CÉTHÉGUS, *à Caton.*

Quoi ! tu ne trembles pas ?

CATON.

Malheur à Rome, quand tu me feras trembler.

CATILINA.

Malheur au Sénat, s'il ose m'attaquer : je punirai son audace par la ruine de cette odieuse Capitale.

CATON, *en sortant.*

Je t'entends, traître !

CÉTHÉGUS.

Pourquoi l'épargner ? (*A Lentulus*). Timide Romain ! c'est pour toi, pour ton Empire, que j'allois l'immoler, & tu retiens mon bras ?

CATILINA.

La faveur du Sénat lui fait tout oublier.

LENTULUS.

Vous m'outragez, Seigneur....

LONGINUS.

Vous n'avez pas besoin d'exciter son orgueil....

CÉTHÉGUS.

Armons-nous.

CATILINA.

Courons chercher nos victimes. (*Ils sortent*).

SCENE VII.

(*Le Théâtre représente une salle dans la maison de Cicéron*).

CICÉRON, FULVIE.

CICÉRON.

VOUS existez, Dieux immortels ! & ces monstres respirent ! Père de l'univers ! auriez-vous cessé d'être juste ? Ah, malheureuse Rome ! le Ciel ni le Sénat n'écoutent point tes cris. Quels sont donc

donc les forfaits qui peuvent irriter leur justice ? Ah, Catilina ! tu nous fais oublier nos malheurs passés ; l'excès de ton ingratitude en efface le souvenir. O Dieu ! suspendez ici le cours de nos disgraces ; mais le cruel ne s'arrêtera point dans sa carrière sanglante ; l'impunité l'encourage. Tel qu'un torrent, foible autrefois dans sa source, l'ambition se fraye un chemin au travers de mille écueils ; les dangers gonflent son audace : l'ambitieux, dont elle enflamme le cœur, se livre aux plus affreux ravages : il renverse toutes les loix, il voudroit soumettre toute la nature.... Pardon, Madame. (*Il approche un fauteuil*). Ma raison s'égare au récit de leurs crimes.... Leur projet n'offre qu'un tissu d'horreurs.... Rome respire à peine, & le barbare, l'infâme Catilina, lui prépare de nouveaux malheurs. Craint-il qu'on n'oublie les funestes époques des Marius & des Sylla ? Les perfides épargnèrent du moins nos Temples & nos Dieux ; Catilina veut tout détruire, veut tout renverser.

FULVIE.

Dieux ! quels dangers nous environnent !

CICÉRON.

Quel horrible serment les engage !

FULVIE.

J'en suis encore tremblante d'effroi.

CICÉRON.

Généreuse Citoyenne, Rome vous doit son salut : si jamais elle oublie un si grand bienfait, la vertu sera votre récompense.

FULVIE.

J'ai rempli, mon devoir Seigneur, & ne demande rien.

CICÉRON.

Vous méritez des Autels. J'ai fait avertir Curius; il va se rendre ici : puisse votre exemple lui servir de guide, & dicter son repentir.... J'entends quelqu'un; c'est lui, sans doute....

SCENE VIII.

CICÉRON, FULVIE, LICTEURS.

CICÉRON.

Avez-vous parlé à Curius ?

UN LICTEUR.

Il vient se rendre à vos ordres.

CICÉRON.

Allez à l'instant chez Antoine, & chez mon frère : dites au premier qu'une affaire importante exige ici sa présence; avertissez mon frère que

je l'attends avec les Tribuns. — Introduisez Curius. (*Les Licteurs sortent*). Belle Fulvie, aidez-moi à sauver votre amant....

SCENE IX.

CICÉRON, FULVIE, CURIUS.

CICÉRON.

APPROCHE, Curius,... & ne t'allarme pas.... Donne-moi ta main?... Mes reproches seront tendres, mes plaintes seront douces.... Tu regardes Fulvie.... Tu devines sans doute ce qui t'amène ici?.... Prends un autre maintien;.... quitte cet air sévère..... qui me forceroit à sévir contre toi. — C'est ton intérêt seul qui m'anime, & je n'aspire qu'à faire ton bonheur. Ah, Curius! songe aux dangers où tu t'exposes? Tu t'engages dans un complot présidé par les furies; & dans quel tems encore? dans l'instant même où le Sénat va te recevoir dans son sein, te combler de ses faveurs, & te rendre digne du nom de tes aïeux. Vois à qui tu s'associes? Des traîtres, des parricides, des infâmes, l'opprobre de tout l'univers. Tu n'ignores pas que la misère enfante le désespoir. C'est elle qui préside à ces complots séditieux; c'est l'aiguillon qui anime

les conspirateurs. Quelle honte de voir ton nom mêlé à ceux de tels scélérats! Ne cherche point à excuser son crime ; le méchant colore ses fautes, l'homme vertueux les avoue & se repent. — Regarde, Curius ; une femme te montre le chemin de l'honneur.... La noblesse de son ame m'enchaîneroit à son char, si la jalouse *Térencia* ne m'eût point subjugué. — Quelle gloire elle s'est acquise! Les éloges, les applaudissemens précéderont ses pas : on s'empressera de la voir ; les plus illustres matrones porteront envie à son sort; ses jours seront un triomphe continuel ; son nom sera placé dans le Temple de Mémoire : oui, Fulvie, quand vous cesserez de jouir de nos transports, quand la cruelle Parque aura coupé le fil de vos jours, votre illustre nom, tel qu'un monument durable, passera à la postérité : plus solide que le marbre & l'airain, il bravera les ravages du tems, il vivra dans le cœur de tout bon Citoyen, & il existera encore quand Rome, le Capitole & Cicéron, ne seront plus qu'une vaine poussière.

FULVIE.

Tant d'éloges blessent la modestie, Seigneur.

CICÉRON.

Vous en êtes digne, Madame. (*A Curius*). Imitez-la, Seigneur; rompez des nœuds tissus par

le crime; sauvez votre Patrie : Rome est votre mère, elle demande vos premiers soins; écartez les alarmes qui l'environnent, & vous serez bientôt son enfant chéri. Tout dit aux hommes qu'il faut fuir l'iniquité.

FULVIE.

Ah, Seigneur! votre vertu pénètre son ame.... Oui, sa honte seule arrête son repentir. (*Bas à Cicéron*). Permettez-moi de l'entretenir un instant.

CURIUS, *bas à Fulvie.*

Malheureuse! qu'as-tu fait?

FULVIE, *bas à Curius.*

Mon devoir. — Pouvois-tu croire que je partagerois un complot où Sempronia préside? Périsse plutôt tout l'univers. Suis la carrière que j'ouvre devant toi; donne au Consul & à moi toute ta confiance, & bientôt la fortune va nous sourire. Ah! crois-moi, mon projet vaut mieux que le tien....

CICÉRON.

Je ne puis tolérer plus long-tems cet entretien secret....

FULVIE.

Je lui parle de sa faute....

CICÉRON.

Elle sera suivie des plus grands regrets. — Insensé! pense-tu que les Dieux, protecteurs de

Rome, consentiront à sa ruine?... Mais c'est trop parler de ton crime; ces regards annoncent tes remords..... Ah, mon ami! tu es à nous; tu es à ta Patrie, à tes devoirs; tu défendras Rome, tu seras son appui: le Sénat va te combler de ses bienfaits. L'honneur doit triompher de tes coupables engagemens.....

FULVIE.

Ah, mon ami! hâte-toi de céder aux empressemens du Consul; il veut ton bonheur.

CURIUS, *à Cicéron.*

C'en est fait, je m'abandonne à vous. O sage mortel! je reconnois mon erreur; recevez l'aveu d'un repentir inspiré par la raison. Ne soupçonnez jamais ma fidélité; Curius est à vous pour la vie.

CICÉRON.

Une confiance sans réserve sera le fruit de ce retour courageux. Servez la République, Curius: rendez-vous sur le champ auprès des Conjurés; feignez, observez, écoutez; suivez-les dans les routes tortueuses de la trahison, pénétrez dans le labyrinthe obscur de leurs démarches secrettes; veillez enfin sur tous leurs mouvemens: instruisez-moi de leurs moindres projets. Les chefs de la conspiration me sont connus; mais il est d'autres Conjurés non moins puissans, & dont

les noms sont ensevelis dans l'ombre du mystère : tâchez de connoître & leur nombre & leurs desseins : si la prudence ne vous permet pas de venir m'en instruire, chargez de cet emploi votre généreuse amie ; les Dieux la récompenseront. Allez ; souvenez-vous que Cicéron est votre père, & que vous avez Rome pour mère ; souvenez-vous qu'elle est généreuse, & vous comblera de ses bienfaits. Que les ténèbres de la nuit ne soient pas plus secrettes que vous.

CURIUS.

Notre fidélité égalera la clémence des Dieux.

CICÉRON.

Quoique le tems affoiblisse la sainteté des vœux, & que les sermens nuisent quelquefois à l'auguste vérité, Cicéron néanmoins se repose sur vos promesses. — Adieu ; un plus long entretien deviendroit suspect. — Holà, quelqu'un. (*Un Esclave paroît. Cicéron donne une bague à Curius*). — Cet anneau vous ouvrira en tout tems l'entrée de ma maison.... Passez par cette porte secrette.... Et vous, (*à l'Esclave*) accompagnez ces nobles Romains.

(*Curius sort avec Fulvie*).

SCENE X.

CICÉRON, *seul.*

O Rome! à qui dois-tu ton salut? Une courtisanne, une femme sans mœurs, le mépris de son sexe.... Quelle honte! Les Dieux n'ont-ils pas d'autres armes pour te défendre? Que sont devenus leurs foudres, leur tonnerre? Ah! sans doute ton indolence excite leur courroux.

UN LICTEUR.

Seigneur, Quintus va se rendre ici; Antoine n'a pas le même empressement.....

CICÉRON.

Il suffit. Qu'on me laisse. (*Le Licteur sort*). Tant de lenteur m'allarme.... Antoine cependant n'est point associé à leur complot..... Mais ses besoins, sa misère..... Prévenons-en les suites, & forçons-le de nous être fidèle..... Cédons-lui le gouvernement..... Mais, en m'occupant du salut de l'Etat, ne négligeons pas le mien..... Mon entreprise est dangereuse..... Implorons les secours de mon frère, des Tribuns, de mes Cliens & de ma famille..... Hélas! qu'il est cruel, pour un Magistrat vertueux, d'avoir à lutter sans cesse contre les efforts des méchans! (*Il sort*).

SCENE XI.

(*Le Théâtre représente une salle dans la maison de Lecca*).

CATILINA, CÉSAR.

CÉSAR.

LA nuit s'avance, & voici bientôt l'heure de ton rendez-vous. Courage, mon ami; songe que le moindre retard peut faire échouer les plus vastes desseins. Souvent la crainte, les remords l'emportent sur l'intérêt, & même sur la vengeance. Cesse de délibérer : frappe; c'est le succès qui justifie les plus grands forfaits. Ferme les yeux sur le danger. Quand la nécessité commande, le désespoir devient sagesse. Ce sont les difficultés d'une entreprise qui font la gloire du succès. Souviens-toi que la fraude & l'artifice dirigent les plus grands événemens. On blâme le vaincu, & le vainqueur est couronné. Sçache immoler tout à tes desseins. Celui qui est l'esclave d'un frivole honneur.....

CATILINA.

Est la dupe du public.....

CÉSAR.

Méprise cette superstition ridicule de nos augures, qui enchaîne la valeur. Adieu : compte sur le secours de Crassus & sur le mien.

(*Il sort*).

SCENE XII.

CATILINA, AURÉLIE.

CATILINA.

VENEZ-VOUS m'annoncer vos succès, Madame? Vos Confedérées sont-elles ici?

AURÉLIE.

Oui, Seigneur.

CATILINA.

Sempronia s'apprête-t-elle à les haranguer?

AURÉLIE.

Elle n'attend que le moment d'exercer pour vous toute son éloquence.

CATILINA.

Flattez l'orgueil des unes & les foiblesses des autres; qu'elles associent leurs époux à nos projets, ou qu'elles se vengent de leur refus par le fer & par le poison : engagez-les avec art à nous sacrifier leurs biens, leurs amis, leurs esclaves :

faites briller à leurs yeux les titres, les honneurs, le pouvoir, enfin tout ce qui peut flatter votre sexe. Quand l'ordre fatal d'incendier Rome sera donné, que leur bras nous seconde..... (*On frappe à la porte*). Mais qui ose nous interrompre? (*Lecca paroît*). — Ah! c'est toi, Lecca? Les Conjurés sont-ils venus?

LECCA.

Oui, Seigneur.....

CATILINA.

Allez, Madame : vous connoissez mes desseins; c'est à vous à réfléchir sur le succès..... (*Elle se retire*). (*A Lecca*). Apporte-moi l'aigle d'argent que je t'ai confié, & fais entrer nos amis.

(*Lecca apporte l'aigle d'argent, & Catilina l'attache dans le fond de la salle*).

SCENE XIII.

CATILINA, CÉTHÉGUS, CURIUS, LENTULUS, VARGUNTEIUS, LONGINUS, GABINIUS, CÉPARIUS, AUTRONIUS, LECCA, &c.

CATILINA.

AMIS, voici la dernière fois que nous nous rassemblons.....

CÉTHÉGUS.

Il est tems de rompre ces infructueuses conférences.....

CURIUS.

Nous perdons le tems en vains délais.

CATILINA.

Pison est mort en Espagne, victime, dit-on, des Généraux de Pompée.

LENTULUS.

Pompée a quitté l'Asie.....

CATILINA.

Agissons avant son retour. Prenez séance, & prêtez-moi une oreille attentive. Mes soins ont tout disposé pour notre grande entreprise. Septimius est dans le territoire de *Picène*, & Julius dans la *Pouille*, avec ordre d'y lever une armée. Manlius est à *Fesules;* il y rassemble les malheureuses légions de Sylla, & n'attend que le signal du combat. O nobles Romains! jettez les yeux sur cet aigle; c'étoit l'étendard de Marius: il fut fatal à Rome dans la guerre Cimbrique, & le sera dans tous les tems. Je l'ai gardé dans ma maison; il a reçu, dans un Temple secret, mes plus purs hommages. — Jurons de le suivre, & de marcher avec lui à la victoire. — Voici le moment décisif, annoncé par les oracles; ils

ont prédit que Rome subiroit le joug d'un Roi vingt ans après l'embrasement du Capitole. L'époque est accomplie ; c'est à vous, Lentulus, à commencer ce nouveau règne.

CURIUS.

S'il balance, il est indigne de son bonheur....

LENTULUS.

Mon bonheur surpasse mon espérance ; mais les Dieux ordonnent, je dois obéir.

CATILINA.

Personne ici n'est jaloux de votre gloire : les Gaules, la Belgique, la Grèce, l'Espagne & l'Afrique ont de quoi satisfaire nos desirs.....

CURIUS.

Le retour de Pompée nous rend maîtres de l'Asie.....

CATILINA.

Pompée semble vous occuper, Seigneur ?

CURIUS, *d'un air embarrassé.*

Moi, Seigneur ?

CATILINA.

Vous, & les autres Conjurés. — Votre ardeur paroît se rallentir. Où sont ces regards furieux, avant-coureurs du trépas ? Votre haine seroit-elle dissipée comme une vapeur ?..... Je n'accuse personne ; mais tous méritent le même reproche....

CÉTHÉGUS.

Ta crainte feroit soupçonner ton courage....

CATILINA.

Ta réponse me rassure.

CURIUS.

Ah! pourquoi n'avons qu'une seule Rome à renverser!

CÉTHÉGUS.

Ou plutôt qu'un seul univers!

LENTULUS.

Fixons le moment fatal.

CATILINA.

Choisissons les Fêtes Saturnales.....

CÉTHÉGUS.

Non, non; c'est trop différer notre bonheur....

CATILINA.

Quoi! un mois.....

CÉTHÉGUS.

Un jour, une heure sont trop longs au gré de mon impatience.....

CATILINA.

Considérez.....

CÉTHÉGUS.

Je ne considère que le danger. Si nous hésitons, nous sommes perdus, & notre lenteur va creuser notre tombeau. Quand on ose autant que nous,

le bras doit suivre la pensée. Il faut agir, ou renoncer à notre projet.

CATILINA.

Ah! du moins que la prudence dirige notre valeur: songez aux avantages que nous présentent ces jours de fête; la licence, l'ivresse de la joie peuvent seconder nos desseins.....

CURIUS.

L'esclave alors, oubliant ses fers.....

AUTRONIUS.

Sa haine contre ses maîtres.....

CURIUS.

L'espoir d'un meilleur sort.....

LONGINUS.

L'amour de la liberté.....

LENTULUS.

Tout conspirera en notre faveur. Ah, Céthégus! ouvrez les yeux à la raison.

CATILINA, *bas à Lentulus.*

N'excitez pas son injuste colère: (*Haut*): Occupons-nous de l'ordre que nous devons observer. Il faut commencer par l'incendie de Rome.....

LENTULUS.

Je m'y oppose, Seigneur. Prétendez-vous établir mon Trône sur les cendres de ma Capitale?

CATILINA.

Ses trésors vous en éleveront bientôt un autre plus brillant. Il faut tout saccager ou tout abandonner.

LONGINUS.

La terreur vaincra nos ennemis.....

VARGUNTEÏUS.

Nous les frapperons sans crainte.....

CÉPARIUS.

Nous les immolerons sans pitié.

AUTRONIUS.

Nous verrons avec indifférence la terre jonchée de leurs membres palpitans.....

CURIUS.

Rome sera l'autel.....

LONGINUS.

Ses temples, ses palais, voilà l'encens qui doit fumer dans ce grand sacrifice.

LECCA.

Quelle nuit brillante! Toi-même, ô Sylla! tu en seras jaloux.

CURIUS.

Quel plaisir de voir le père, l'époux, l'esclave, le maître, la vierge, l'enfant, la matrone, le Prêtre, passer, d'un même coup, sur le rivage des morts!

CATILINA.

Le signal sera donné au son de la trompette : aussi-tôt on embrâsera les douze places principales ; Statilius & Longinus se chargeront de cet emploi : tout est prêt chez Céthégus ; les armes, le soufre, le lin, les matières combustibles ; rien n'est épargné pour ce moment précieux. Gabinius s'emparera des réservoirs, un autre des aqueducs, & tous ceux qui en approcheront tomberont sous leurs coups.

CURIUS.

Quel poste me réservez-vous, Seigneur ?

CATILINA.

Chacun aura le sien.....

CURIUS.

Suivrai-je les pas de Céthégus ?.....

CATILINA.

Vous seconderez ses efforts dans Rome, tandis que je soutiendrai l'armée. — Que la mort confonde tous les états ; qu'on ne distingue plus le Plébéien du Sénateur. Exceptons néanmoins les fils de Pompée ; cette indulgence peut nous réconcilier avec lui. Frappez sans pitié ; que le Dieu du *meurtre* pâlisse en voyant le carnage, & qu'il prenne de vous l'exemple de la cruauté ; que le bruit de vos clameurs surpasse la chûte

des torrens, la fureur des tempêtes, le bouillonnement de *Carybde*, le mugissement des flots courroucés, le bruit des flammes dévorantes, le souffle impétueux des aquilons. Ah ! si j'eusse été consul, Rome n'existeroit plus.

LENTULUS.

Antoine s'est-il déclaré en notre faveur ?

CATILINA.

Non ; les bienfaits de son Collègue enchaînent son bras. Méprisable Cicéron ! es-tu donc né pour être mon fléau ?

CURIUS.

Il falloit l'immoler.....

CATILINA.

Ah ! pourquoi l'ai-je épargné !

CÉTHÉGUS.

Il en est tems encore : je me charge de la victime.....

LENTULUS.

Comment ?

CÉTHÉGUS.

Il suffit ; j'ai parlé, il périra.....

CATILINA.

Vargunteïus peut vous servir ; il est son client & son ami.....

VARGUNTEÏUS.

Courons l'attaquer dans son lit....

CÉTHÉGUS.

Je méprise de lâches détours. Adieu, comptez qu'il va périr. (*Il sort*).

CATILINA, *à Varguntеïus.*

Allez, suspendez un moment ces coups; trop de précipitation nuiroit à nos projets. (*Varguntеïus sort*).

SCENE XIV.

Les précédens, AURÉLIE, SEMPRONIA; FULVIE.

SEMPRONIA (1).

EH quoi, Seigneur! notre Conseil finit avant le vôtre; votre ardeur pour cet illustre attentat seroit-elle déjà éteinte? Ordonnez, nous sommes prêts à vous suivre.

CATILINA.

A ce noble discours, je reconnois une Ro-

(1) Nous omettons ici quelques fades plaisanteries fort déplacées, & étrangères au sujet: nous suivons en cela la correction qu'on en a faite pour la Scène Angloise.

maine.... (*A Fulvie*). Qu'avez-vous, Madame? vous me paroissez interdite?

FULVIE.

Ma santé chancelante exige du repos, Seigneur. Je suis accablée par les fatigues de cette nuit. Adieu.

SEMPRONIA.

Un moment Fulvie, je vais vous suivre. (*Elle parle à l'oreille d'Aurélie*).

CURIUS, *bas à Fulvie.*

Cours à l'instant chez Cicéron; dis-lui que Céthégus va l'assassiner : qu'il se méfie de Vargunteïus & de César.

SEMPRONIA.

Il est tems de nous séparer. Adieu mes illustres Collégues; nous nous reverrons demain.

(*Tous les Conjurés se retirent, à l'exception de Catilina*).

SCENE XV.

CATILINA, *seul.*

AH! combien il faut de souplesse à un Ministre habile pour réussir dans ses desseins! Il faut qu'il caresse à-la-fois le lâche & le téméraire, l'indigent & l'ambitieux. Les femmes, les concubines,

tout, jusqu'à la lie du Peuple, lui devient utile, & partage avec lui le poids du Gouvernement. L'imbécile Lentulus est le voile dont je couvre mes projets, l'impétueux Céthégus les exécute; les autres Conjurés sont mes incendiaires, & les Ministres de ma cruauté. Les femmes, oubliant la foiblesse de leur sexe, deviennent des harpies impitoyables, & trompent leurs crédules époux, pour favoriser mon entreprise. — Avec de tels secours, puis-je désespérer du succès? Bientôt l'audacieux César gémira de ses propres conseils..... Ose-t-il se flatter de l'emporter sur moi dans la carrière de l'artifice? Pompée, Crassus, César, ne tarderont pas à s'entredéchirer, & deviendront les victimes de leurs ambitieux desseins.... Quel mortel alors pourra me résister? Oui, il faut que mes armes subjuguent tout l'univers, ou qu'elles percent mon propre flanc. — Attaquons les puissans, dédaignons les foibles. Je rougirois de vaincre des lâches; il n'est point de gloire à régner sur des esclaves. — Je veux que ma fureur n'ait point d'égale, & qu'elle distingue mon nom: puisse-t-elle surpasser la rage des Gaulois, la cruauté des Maures; puisse-t-elle servir de modèle aux perfides Carthaginois, & d'exemple aux enfers.

(*Il sort*).

SCENE XVI.

Le Théâtre représente un cabinet dans la maison de Cicéron.

CICÉRON, FULVIE, QUINTUS.

CICÉRON.

QUE de graces n'ai-je point à vous rendre, Madame ! O mon frère ! voici le moment fatal ; armez-vous, armons tout mon Palais ; ordonnez que personne n'y soit introduit.

QUINTUS.

Exceptez-vous vos Cliens & vos amis?

CICÉRON.

Catule, Flaccus, Caton, Pomptinius & les Préteurs, méritent ma confiance ; les autres sont des traîtres....

QUINTUS.

Prenez garde, mon frère ; souvent la crainte exagère les dangers : trop de précautions peuvent alarmer nos amis, & prêter des armes à vos ennemis.

CICÉRON.

J'ai mes raisons pour agir avec prudence. Allez, mon frère, le tems presse ; introduisez

mes amis par une entrée secrète. (*Quintus sort*). (*A Fulvie*). — Quoi! César, dites-vous, partage cet affreux complot?

FULVIE.

Curius l'a vu sortir de chez Catilina.

CICÉRON.

L'infâme! Il n'est pas de moyens qu'il n'emploie pour nous nuire : il n'a pas honte de chercher dans votre sexe même des complices de sa trahison.

FULVIE.

Sempronia, fière de son éloquence, nous a tenu des discours séditieux....

CICÉRON.

Hélas! ces discours ne sont pas dangereux; plût aux Dieux que Céthégus ne fût pas plus à craindre!... (*Quintus revient*). — Hé bien, mon frère?

QUINTUS.

J'ai rencontré Catule & Caton dans votre jardin; Crassus les accompagne....

CICÉRON.

Crassus! que me veut-il?

QUINTUS.

Je l'ignore.... Mais entendez-vous ce bruit?... Il semble qu'on craigne d'approcher.... Ce sont sans doute vos Cliens....

CICÉRON.

Ce sont mes assassins ; avez-vous ordonné qu'on ferme les portes de mon Palais ?

QUINTUS.

Oui : retirez-vous ; je vais éclaircir ce mystère.

(*Ils sortent*).

SCENE XVII.

(*Le Théâtre représente le portique de la maison de Cicéron*).

VARGUNTEIUS, CORNÉLIUS, *suivis de Cliens.*

VARGUNTEÏUS.

TOUT est tranquille ici. Les soucis, les soins dévorans n'ont pas encore interrompu le sommeil du Consul.

CORNÉLIUS.

Eveillons son Esclave.

VARGUNTEÏUS, *aux Cliens.*

Cachez-vous, & sitôt qu'on ouvrira les portes, fondons tous ensemble dans le Palais.

CORNÉLIUS.

Où est le téméraire Céthégus ?

VARGUNTEÏUS.

Le chagrin d'avoir des complices l'a chassé loin de nous. (*Il frappe à la porte*).

L'ESCLAVE.

Quel est l'audacieux qui ose troubler ici le silence de la nuit ?

VARGUNTEÏUS.

Les amis du Consul demandent à le voir.

L'ESCLAVE.

Je ne puis admettre personne.

VARGUNTEÏUS.

Pourquoi ?

L'ESCLAVE.

J'ai reçu mes ordres....

CORNÉLIUS.

Ami, nous sommes trahis....

VARGUNTEÏUS, *à l'Esclave.*

Quoi ! le Consul refuse de nous voir !

L'ESCLAVE.

Il a ses raisons, sans doute.

CORNÉLIUS.

Nommez-vous.

VARGUNTEÏUS.

Je suis Varguntеïus, & viens chargé d'affaires importantes....

SCENE XVIII.

Les précédens, CICÉRON *paroît sur la terrasse du portique, accompagné de* CATON *&* *de* CRASSUS.

CICÉRON.

JE connois tes desseins ; Cornélius est avec toi : où est le furieux Céthégus ?

VARGUNTEÏUS, *bas à Cornélius.*

Répons : il connoît ma voix.

CICÉRON.

Tu n'oses répondre scélérat....

CORNÉLIUS.

Vous vous trompez, Seigneur....

CICÉRON.

Malheureux ! je plains votre erreur : ouvrez les yeux ou tremblez. — Ah, mes amis ! quels sont vos projets ? La République a des défenseurs plus attentifs à son salut, que vous n'êtes acharnés à sa perte : elle punira votre audace ; si les hommes lui refusent leurs secours, les Dieux sauront la défendre. — Eh quoi ! si vous ne pouvez vivre vertueux, voulez-vous donc mourir infâmes ?

CATON.

Tant d'indulgence augmente leur audace ; qu'on se saisisse d'eux.

CATULE.

Le bien de l'Etat l'ordonne ainsi....

VARGUNTEÏUS.

Profitons, pour fuir, des ténèbres de la nuit ; un mensonge hardi réparera l'imprudence de nous être nommés. (*Ils se retirent précipitamment*).

CATON.

Appellons les Tribuns ; donnons l'alarme à Rome ; punissons les perfides ; trop de modération favorise le crime : instruisons sur le champ le Sénat de cet affreux complot.... (*On entend de grands coups de tonnerre ; on voit plusieurs éclairs*). — Ah, mon ami ! votre patience irrite le ciel ; les Dieux punissent les méchans ; imitez leur exemple : la sévérité des peines doit égaler la grandeur des forfaits. (*Ils se retirent*).

CHŒUR.

« O ciel ! quelle vengeance soudaine ! Il n'est » plus de mortel assez téméraire pour escalader » les cieux, & cependant la terre tremble ; la » nature frémit, le bruit affreux redouble : l'hor- » reur s'accroît, elle pénètre tous nos sens. O » Dieux ! Sont-ce les crimes de Rome qui allu- » ment votre courroux ? La terreur se peint dans

» tous les traits; on fuit le danger qu'on retrouve
» à chaque pas. Hélas! il n'en faut plus douter;
» voilà les fléaux que Rome a mérités; ils se
» multiplient, & l'environnent de toutes parts:
» voilà les funestes effets de nos fautes. Aveugles
» que nous sommes! nous les appercevons trop
» tard: nos foiblesses ont des charmes, & attirent
» sur nous un juste châtiment. — Ah! pourquoi
» faut-il que l'ambition, ce vice si voisin de la
» vertu, fasse aujourd'hui le malheur de Rome?
» Fatale passion! tu t'irrites par tes desirs; tu te
» nourris de tes succès; tu n'es jamais satisfaite,
» tant que l'univers t'offre quelques dépouilles à
» envahir. L'éloignement, qui diminue les objets
» aux yeux de l'homme ordinaire, les grossit aux
» yeux de l'homme ambitieux; il ne voit jamais
» le bonheur que dans l'avenir, & ne se repaît
» que de vaines chimères. Ah, Rome! par quelle
» fatalité n'as-tu pas connu tes erreurs? pourquoi
» ne les vois-tu qu'au moment de ta perte? Ton
» repentir peut-être eût appaisé le courroux des
» Dieux ».

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

(*Le Théâtre représente une Place de Rome. Pendant le commencement de l'Acte, on entend plusieurs coups de tonnerre, accompagnés d'épouvantables éclairs. Plusieurs Sénateurs traversent la Scène, pour se rendre au Sénat. Ils ont l'air effrayé*).

LES AMBASSADEURS DES ALLOBROGES.

PREMIER AMBASSADEUR.

QUOI! les maîtres du monde tremblent à leur tour, & nous vengent par leur frayeur. — Voilà donc ces fiers tyrans, ces hommes formidables; voilà ces mortels dont le nom inspire la terreur! Quelle honte! Nul d'eux n'est digne de nos hommages, & cependant ils nous ont vaincus. — Je ne le vois que trop, le malheur étouffe le courage. Esclaves méprisables, nous gémissons sous le joug d'un Sénat despotique, & notre obéissance ajoute à sa gloire. — Ah! si nous osions briser nos fers,

l'orgueilleux Romain ramperoit à nos pieds. — Ils nous ont dépouillés, mais ils nous laissent des armes : vengeons-nous.

SCENE II.

Les précédens, CICÉRON, CATON, CATULE.

CICÉRON.

JUSTES Dieux ! prolongez votre courroux ! Que le méchant connoisse votre justice, & qu'il craigne votre puissance.

CATULE.

Quelle horreur nous environne !

CATON.

Que le coupable frémisse ! L'homme vertueux brave les foudres de Jupiter.

CICÉRON, *appercevant les Ambassadeurs.*

Qui sont ces étrangers ?

CATULE.

Leurs vêtemens annoncent des Gaulois : ce sont sans doute les Ambassadeurs des Allobroges.

SECOND AMBASSADEUR.

Hélas, Seigneur ! s'il existe encore quelque Romain vertueux, nous implorons son secours.

CICÉRON.

Amis de Rome & du Sénat, suspendez un moment vos plaintes : adressez-vous à Fabius ; il est votre protecteur : qu'il m'instruise demain de vos malheurs ; je vous engage la foi des Consuls qu'on vous rendra justice : ce délai sera dédommagé par les plus magnifiques récompenses.

PREMIER AMBASSADEUR.

Puissent les Dieux répandre sur vous tous leurs bienfaits ! (*Cicéron sort avec Caton & Catule*). — L'humanité de ce noble Magistrat réveille mes espérances. Ah ! qu'il est aisé aux Grands de se faire aimer ! Un regard, un mot consolant, sorti de leur bouche, nous fait oublier tous nos maux. (*Ils sortent*).

SCENE III.

(*Le Théâtre représente l'assemblée du Sénat*).

UN PRÉTEUR.

PÈRES conscripts, prenez séance. L'ordre du Consul Cicéron vous rassemble dans ce Temple. Puisse le grand Jupiter qu'on y adore vous rendre attentifs à ses discours.

CICÉRON.

O Rome ! puissions-nous être ici sous d'heureux auspices. — Respectables soutiens de la Patrie, la voix du Ciel, bien mieux que mon éloquence, vous parle aujourd'hui ; qu'elle imprime dans vos cœurs généreux le sentiment de tous nos malheurs. Sortez de l'affreuse léthargie qui vous accable, & prêtez l'oreille à mes plaintes. Jusqu'ici j'ai fait de vains efforts pour vous convaincre ; vous avez toujours été sourds à la voix de la raison : vous avez traité mes soupçons de chimère ; plusieurs d'entre vous les ont même regardés comme un artifice imaginé pour accroître mon crédit. Je ne m'étonnerois pas que cette injuste idée existât encore. En effet, l'horrible complot de nos fiers ennemis semble être un rêve ; mais lorsqu'il éclatera, lorsqu'on en sentira les pernicieux effets, on respectera ma prudence, on applaudira à mes soins. Qu'ai-je à redouter ? je n'ai qu'une vie à hasarder ; je la perdrai avec joie, pourvu qu'à ce prix Rome soit tranquille. Mais ce sacrifice n'appaisera point la rage de nos ennemis ; ils veulent votre perte & celle de l'Etat. Allons ; puisque les Dieux l'ordonnent, je vaincrai, ou mourrai avec vous.

CÉSAR, *bas à Crassus.*

Que de vains détours ; mais Vargunteïus ne devoit-il

devoit-il pas se rendre ici & le poignarder ? Pourquoi s'est-il nommé ?

CRASSUS, *bas à César.*

Il niera tout. Catilina viendra-t-il ?

CÉSAR, *bas à Crassus.*

Oui.

CRASSUS, *bas à César.*

Qu'il soit ferme, sur-tout.....

CÉSAR, *bas à Crassus.*

Tout l'y engage.

CRASSUS, *bas à César.*

Feignons d'être incrédules..... Mais que vois-je ?

(*Quintus arrive avec les Tribuns & des Gardes*).

CICÉRON.

Qu'une partie des Gardes veille autour du Temple, & que l'autre demeure ici. Rendons graces aux Immortels ; il reste encore quelques amis à la Patrie.

CÉSAR.

Antoine, que signifie cette innovation ?

ANTOINE.

Je l'ignore.

CICÉRON.

Ah, nobles Sénateurs ! Cicéron gémit de cette violence, mais c'est pour vous défendre. Un Citoyen Romain, un Patricien distingué par sa naissance, vous attaque aujourd'hui : la nature lui

avoit donné des talens qui eussent fait la gloire de Rome, s'il les eût consacrés à son service; mais il ne médite que sa ruine. Fils d'un père indigent, parvenu dans le monde par la honte de ses sœurs, fameux par sa cruauté dans nos guerres civiles, célèbre par ses sanglantes exécutions, dès son entrée dans le Gouvernement, que peut-on espérer d'un tel scélérat? Une source empoisonnée ne peut produire que des ruisseaux pestiférés. L'envie & la malignité ne m'ont point appris tous ses crimes; mes yeux les ont vus avant que ma raison les eût devinés.

CÉSAR.

Prenez garde, Consul; en déclamant contre les mœurs, vous souillez la pureté des vôtres: l'homme vertueux hasarde sa propre innocence, lorsqu'il s'élève avec trop de chaleur contre le vice. Et, après tout, quels sont ses forfaits?

CICÉRON.

Ceux d'un traître. En un mot, Catilina est coupable.....

CATON.

Le voici: que celui qui l'approuve s'asseye auprès de lui.

SCENE IV.

Les précédens, CATILINA. *Il va s'asseoir auprès de Caton.*

CATON, *en se levant.*

JE hais l'approche des perfides.....

CATULE *se lève.*

Caton, j'imite ton exemple.

CATILINA.

Pourquoi me fuir?

CÉSAR.

On t'accuse d'être le chef d'un affreux complot.....

CICÉRON.

Je prouverai qu'il l'est en effet.....

CATILINA.

Je te défie; parle, je ne te crains pas; mais écoute cependant: si la République avoit deux corps, l'un foible & débile, l'autre robuste, plein de vigueur, mais sans tête; serois-je criminel en réparant cette difformité? O vous, qui composez ce noble Sénat, daignez m'entendre un moment. Songez qui je suis, & quel est le Plébéien qu'on m'oppose: jaloux de ma naissance, c'est contre elle, & non contre nos vices, qu'il exerce son éloquence.....

CATON.

Traître ! respecte le défenseur de la Patrie : plût aux Dieux que tu voulusses lui ressembler !....

CATILINA.

Ton amitié t'aveugle.....

CATULE.

Silence, Catilina.....

CATILINA.

L'injustice triomphe ici ; mais dussai-je être abandonné de tout l'univers, mon innocence me vengera.....

CATON.

Ton innocence ! Perfide ! oses-tu prononcer ce mot ?.....

CICÉRON.

Quoi ! tu ne rougis pas de ton crime ? Quoi ! l'horreur d'un tel forfait ne glace pas ton sang dans tes veines ? As-tu perdu la honte avec la vertu ? Combien de tems veux-tu abuser encore de notre patience ? Jusqu'à quel point veux-tu nous braver par tes fureurs ? Quel excès de licence ! Ces gardes qui nous environnent, la terreur du Peuple, l'indignation des Sénateurs, la crainte de tes Concitoyens, tout cet appareil de justice ne sauroient-ils intimider ton féroce courage ? Tes projets sont découverts, ta conspiration criminelle, tes assemblées nocturnes, le

nom de tes associés, tout est public dans ce Sénat, & tu oses t'y présenter! Tranquille sur ton siége, tu y désignes tes victimes; tu nous immoles, & nous n'osons nous plaindre. O tems! ô mœurs! est-ce ainsi que l'on sert l'Etat? Qu'est devenue la justice de nos aïeux? Ils punissoient plus sévèrement le citoyen rebelle, que le plus mortel ennemi de Rome. — Mais cette loi subsiste encore; elle va revivre pour toi dans toute sa rigueur: ta téte est proscrite depuis vingt jours; ton supplice auroit dû suivre l'arrêt fatal, & tu respires encore. Cruel! reconnois ta faute, & renonce à ton affreux dessein. — Mais en vain l'espère-t-on. — Respectables Sénateurs, nous sommes environnés de précipices. L'armée des rebelles est dans l'Etrurie, chaque instant grossit le nombre; leurs Soldats, leur Général est dans nos murs; il est dans le Sénat, il y médite à loisir la perte de la République. — Catilina, si dans ce moment même j'ordonnois ton trépas, oserois-tu m'accuser d'injustice? Loin de blâmer ma cruauté, on m'applaudiroit.....

CATON.

Eh! qui pourroit s'en plaindre?

CICÉRON.

Mais je veux t'épargner; il faut que tu succombes sous le fer même de tes amis; tes plus

zélés partisans ordonneront un jour ton supplice. Jusqu'alors tu vivras; mais tu seras sans cesse obsédé par nos regards. Les mêmes yeux qui t'ont surveillé jusqu'à présent, seront encore plus ouverts sur toi désormais. — Si les ténèbres les plus obscures de la nuit ne peuvent voiler tes démarches; si le moindre souffle de tes projets perce les murs les plus épais; si tes pensées même transpirent; si je lis sans cesse dans ton ame, quel pourra être ton espoir? En vain tu médites d'employer contre nous le fer, le feu & le pillage. J'ai prédit d'avance, au Sénat, toute ton entreprise; je lui ai annoncé le jour où Manlius devoit prendre les armes; le tems, l'heure, tout est conforme à mes avis: plusieurs Sénateurs craignant le cinquième jour des *Kalendes* de Novembre, ont fui loin de Rome; moi seul, j'ai résisté à ton odieux projet; c'est par mes ordres secrets qu'il a échoué: j'ai prévenu la perte de *Preneste*, que tu t'étois flatté de surprendre à la faveur de la nuit. — Tu ne fais rien, Catilina; tu ne projettes, tu n'imagines rien que je ne pénètre: Cicéron te suit en tous lieux; il t'entoure, & respire avec toi. Rappelle-toi cette nuit dernière..... Songe à ce qui s'est passé chez Lecca..... Tu te tais; tu parois confondu;.... tes associés tremblent;.... ils sont dans

le Sénat;.... je les vois pâlir. Dieux immortels! quel est donc l'air empoisonné qu'on respire en ces lieux? Qu'est devenu cet esprit républicain qui animoit nos aïeux? Des traîtres osent siéger dans le tribunal du monde; ils osent y méditer ma ruine, la vôtre, celle de Rome entière. Le soleil éclaira-t-il jamais de pareils forfaits? Ah! pourquoi m'a-t-il réservé la douleur d'en être témoin? Faut-il que je sois forcé de consulter, sur le salut de l'Etat, des coupables dévoués au glaive de *Thémis?*..... Mais il est tems de les nommer, de publier leur attentat. Catilina, tu as passé cette nuit chez Lecca; tu y as fait le partage de la République; tu as assigné les postes, les emplois de chaque Conjuré; tu as nommé ceux qui resteroient à Rome pour l'incendier; tu devois partir, mais auparavant il te falloit une victime; cette victime, c'étoit moi: tes satellites sont sortis avec le projet de m'assassiner; j'en ai été averti, j'ai armé mon frère & mes amis, & avec le secours des Dieux, j'ai échappé à tes ordres sanguinaires. Le nom de tous mes meurtriers est connu.....

CATON.

Catule & moi, nous en sommes instruits.

CÉSAR, *bas à Crassus.*

Il pâlit; tout est perdu.

CICÉRON.

Pars, Catilina; l'armée t'attend; vole vers ton camp: traîne après toi tous ceux qui te ressemblent, délivre Rome de l'opprobre des humains, élève une barrière entre nous, & je serai tranquille. Quoi! tu hésites? Qui te retient? Pourquoi balancerois-tu à m'obéir? Mes ordres s'accordent avec tes projets. — Retire-toi. Le Consul t'ordonne de quitter Rome, il te déclare ennemi de l'Etat, il t'exile de ses murs; fléau de ta Patrie, le Citoyen vertueux ne t'envisage qu'avec effroi. Le crime a germé dans ton sein, & tu y rassemble tous les vices à la fois. Les excès où tu t'est livré dans tes dernieres noces, ont fait frémir les Dieux. Le meurtre, le parricide, te sont familiers; combien de fois ton poignard n'a-t-il pas effleuré mon sein? C'est le destin des Consuls, d'en aiguiser la pointe, & Lepide n'a échappé qu'avec peine à tes coups. Mais cessons de trop justes reproches; peut-être l'indulgence aura plus de pouvoir sur ton cœur.....

CATULE.

Il en est indigne.....

CICÉRON.

Vois la réception qu'on t'a faite au Sénat; tes parens, tes amis, tes adhérens, t'ont méconnu; les Consulaires ont déserté leurs sieges à ton

approche : on t'a fui à l'égal de la peste ou de la mort. Ah ! Catilina, peux-tu être insensible à tant d'affronts ? Si mes Esclaves me traitoient avec un tel mépris, j'irois me cacher au fond d'un désert. — Mais tu te tais, ame barbare ; sors de ces lieux ; affranchis ta Patrie d'un monstre qui la déchire ; bannis-toi : ce mot te manquoit peut-être pour fixer ton incertitude : le Sénat l'approuve, & son silence le confirme. — Ah ! si tu pouvois éprouver quelques remords ! Mais ton cœur, endurci dans le crime, ignore le repentir..... Pars, je t'en conjure ;..... vas rejoindre tes amis, ils t'attendent sur la *voie aurelienne* : ton cher *Manlius* tient déjà l'aigle d'argent. Puisse cet étendard de la République être le signal de ta perte. Le Sénat s'étonne, peut-être, que je te laisse échapper au châtiment que tu mérites ; mais c'est pour mieux te punir. Quand la scélératesse de ton ame aura éclaté dans tout son jour ; quand toutes tes ressources épuisées ne te laisseront plus aucun espoir, tous les Romains te verront des mêmes yeux que Cicéron te voit aujourd'hui. Pères conscripts, en immolant ce traître au salut de l'Etat, je n'étoufferois pas en lui le germe de la sédition : l'essain des rebelles, entraînés par son exemple, est trop nombreux ; leurs desseins plus cachés, n'en seroient que plus dangereux.

—Retire-toi, fléau de cette République ; des Romains vertueux veilleront pour son salut. O Jupiter! protège cet Empire ; écarte cette furie épouvantable de nos temples & de nos foyers ; punis les ingrats qui troublent le repos de la Patrie.

CATILINA.

Si la pompe du discours pouvoit suppléer à la vérité, cet obscur Orateur seroit parvenu, peut-être, à me rendre coupable.

CATON.

En dévoilant la noirceur de ton ame, Cicéron s'est distingué plus que tes illustres ancêtres : ils ont aggrandi l'Etat ; sa vigilance le sauve.....

CATILINA.

Malheur à Rome, puisqu'elle a besoin d'un Plébeïen pour sa défense.

CATON.

Traître !.....

CATILINA.

Quoi ! le fils d'un misérable bourgeois d'Arpinum a l'audace d'usurper le plus beau droit des Citoyens ? Les Dieux renverseroient plutôt vingt Empires, avant de permettre qu'il sauve avec eux la moindre chaumière.....

CATON.

Silence, monstre abominable.....

CATILINA.

L'Olympe s'exposeroit aux assauts des mortels, rentreroit dans le cahos avec tout l'univers, plûtôt que de voir son nom mêlé avec celui d'un vil parvenu.

CATULE.

Insolent ! sors à l'instant de ces lieux.

CATILINA, *en regardant les Sénateurs.*

Vous gardez le silence..... vous l'approuvez..... Eh bien !..... Je pars..... (*Il s'approche de Cicéron d'un air furieux*). — Tremble, éloquent Orateur.

CICÉRON.

Prétends-tu m'insulter au milieu du Sénat ?

LE CHŒUR.

Aux armes ! aux armes ! secourons le Consul.

CATILINA.

C'est donc là cet homme si courageux ? ... Ne crains rien, va ; tu n'es pas digne de périr par ma main.....

CATON.

Qu'on l'entraîne.....

CATILINA.

Que l'Empire te comble de ses faveurs, qu'il t'éleve des temples, tu ne pourras jamais exciter mon courroux ; si je m'abaissois à ce honteux ressentiment, l'instant où je te frapperois, seroit l'instant de ma mort.

CATON.

Qu'on arrache la langue à cette affreuse vipère.

QUINTUS.

Infâme! va distiller ton venin loin de ces lieux.

CATILINA.

On me bannit,.... on m'immole avec ignominie! .... Mais si je péris.... mon bucher du moins fumera des dépouilles de l'Empire. Adieu.

(*Il sort*).

CRASSUS, *bas à César.*

Il court à sa perte....

CÉSAR, *bas à Crassus.*

Sa témérité le sauvera.

CICÉRON, *aux Sénateurs.*

Seigneur, j'attends vos ordres.

CATULE.

Veillez à la sûreté publique.....

CATON.

Agissez.....

CÉSAR.

Avec promptitude.....

CRASSUS.

Le moindre délai est dangereux.

CICÉRON.

Je rends graces au Sénat, qui veut bien me laiſſer ce soin.

(*Tous les Sénateurs se retirent, excepté Cicéron, Catule & Caton*).

CICÉRON.

Quelle récompense pourra-t-on accorder à Fulvie & à Curius?

CATULE.

Que les bienfaits égalent le service : on ne peut trop encourager l'amour de la Patrie.

CATON.

César & Crassus paroissent mécontens.

CICÉRON.

Je m'en suis apperçu comme vous, Seigneur; mais, gardons-nous d'en parler.

CATON.

Pourquoi?

CICÉRON.

Ménageons leur puissance; tant qu'ils seront à Rome, je les crains peu; ma vigilance préviendra leurs desseins. Feignons une entière confiance dans leur fidélité; s'ils se déclarent, il sera tems alors de les punir. Hélas! assez d'ennemis conspirent contre moi, assez de rebelles déchirent le sein de la République, sans chercher encore de nouveaux coupables. (*Ils sortent*).

SCENE V.

(*Le Théâtre représente le Palais de Catilina*).

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS, CURIUS, GABINIUS, LONGINUS, STATILIUS.

CATILINA.

Il n'en faut plus douter ; nous sommes trahis : mais il n'est plus tems de délibérer, il faut agir. Qu'aucun danger ne nous arrête : je pars pour l'armée, je périrai, ou vous mettrai sur le Trône : vous restez à Rome, achevez-y l'entreprise que nous avons commencée ; sous peu de jours vous verrez mes étendards flotter au gré des vents, sous les murs de cette Capitale. Courage, mes amis, & la victoire est à nous : donnez à ma retraite quelque prétexte innocent ; dites que le Consul me sacrifie à sa haine, qu'il m'exile à *Masilia ;* que, par respect pour la République, j'ai préféré l'opprobre à ma justification, & que je suis la victime de mes ennemis. — Adieu, Lentulus ; adieu, Longinus, Curius & tous mes nobles Associés, adieu. (*A Céthégus*). O mon unique soutien ! quand le

destin nous réunira, ce sera pour offrir ensemble un sacrifice à la Déesse de la Liberté....

CÉTHÉGUS.

Il faut auparavant joindre nos mains dans le Temple de la Vengeance.

LENTULUS.

O fortune! ouvre les yeux; jette un regard propice sur Catilina, & sois-lui fidèle.

CURIUS.

L'homme courageux porte son destin dans son ame.....

LONGINUS.

Que les faveurs que le sort nous réserve retombent sur ce Héros.....

GABINIUS & STATILIUS.

Soyons ses sauve-gardes.

CATILINA.

Adieu; disposez de mon bras & de ma vie.

(*Il sort*).

SCENE VI.

Les précédens, *à l'exception de Catilina.*

LENTULUS.

C'EN est fait, le sort en est jetté. Il ne nous reste plus qu'à seconder ses efforts. *Umbrenus* a

gagné les Ambaſſadeurs des Allobroges, dont le secours peut nous être utile. Leur nation se liguera bientôt avec nous. Voisin de l'Italie, notre armée trouvera des subsides dans son territoire; il nous manque des chevaux, les Allobroges nous en fourniront. Les Ambaſſadeurs prévenus de mon deſſein, se rendent ce soir chez la noble Sempronia; flattons leurs desirs, promettons-leur un sort plus heureux; allons, mes amis, votre présence affermira leurs projets.

GABINIUS, STATILIUS & CURIUS.

Nous vous suivons, Seigneur.....

CÉTHÉGUS.

Ces frequentes assemblées nous seront funestes. Ah! pourquoi ne puis-je exterminer Rome, sans le secours de personne?

LENTULUS.

Abjure de vains desirs : viens, ta présence nous est nécessaire....

CÉTHÉGUS.

J'irai, si je puis calmer un peu mes sens.

(*Ils sortent*).

SCENE

SCENE VII.

(*Le Théâtre représente la maison de Cicéron*).

CIGÉRON, SANGA.

CICÉRON.

Si les Ambaſſadeurs écoutent les rébelles, ils feront le malheur de leur Peuple.

SANGA.

La crainte de succomber sous le joug qu'on leur impose, les a rendus coupables. On leur a promis la liberté, Seigneur; on leur a inspiré des soupçons contre Rome : des cœurs abattus sont aisément allarmés; mais je les ai rassurés, & ils se repentent de leur faute.

CICÉRON.

Quel est cet *Umbrenus*, cet officieux ami de Lentulus ?

SANGA.

Négociateur habile, jadis il a exercé ses talens chez les Gaulois.

CICÉRON.

Où sont les Ambassadeurs ?

SANGA.

Sous votre portique, Seigneur.

CICÉRON.

Allez, & introduisez-les ici. (*Sanga sort*). O Jupiter ! tu protèges la malheureuse Rome. (*Sanga revient avec les Ambassadeurs*). — Que les amis du Sénat, qui gouverne le monde, soient heureux & tranquilles chez Cicéron. — Prenez des sièges, Seigneurs. — L'ami, le protecteur des Allobroges, le digne Sanga m'a instruit des desseins de Lentulus : je ne pense pas que les alliés de Rome veuillent renoncer à son amitié : ils ne hasarderont pas leur gloire, leur fortune, pour le perfide, le séditieux Catilina. Ah, mes amis ! il est plus facile sans doute d'exciter des révoltes que de les appaiser ; le plus foible mortel peut allumer le feu de la guerre ; mais il n'appartient qu'à un Chef habile de l'éteindre. Le Sénat a mis mon Collègue à la tête de son armée ; il a déclaré Catilina & Manlius ennemis de l'Etat : malgré les efforts de ces derniers, leurs succès sont encore incertains. Ils ont à combattre la valeur du soldat & la prévoyance du Consul ; rien ne m'échappe ; je pénètre tous leurs secrets. Rome va récompenser ou punir ; jalouse de faire éclater sa clémence, elle n'est pas moins esclave de sa justice. Quiconque l'offensera, doit sentir sa rigueur. Choisissez, Seigneurs ; il dépend de vous d'éprouver sa magna-

nimité. Vous venez reclamer ici contre quelques abus ; c'est une justice qu'on vous doit, & qui vous sera rendue ; mais si vous voulez rester fidèles, si vous voulez vous signaler pour la République, elle vous récompensera au-delà de vos vœux.

PREMIER AMBASSADEUR.

Seigneur, daignez pardonner un moment d'erreur.

CICÉRON.

Je sais que votre repentir l'a effacé. — Quand reverrez-vous les Conjurés ?

SECOND AMBASSADEUR.

Dans une heure, Seigneur, ils s'assemblent dans la maison de Brutus.

CICÉRON.

Quoi ! la coupable épouse de ce vertueux Romain profane sa demeure pendant son absence ? Mais ce sexe fut toujours jaloux de l'autorité. Allez chez Sempronia ; feignez d'approuver les desseins des Conjurés, promettez-leur des armes ; affectez d'appréhender mes recherches, mes soupçons ; dites qu'un ordre secret du Consul vous force de partir : demandez-leur un traité écrit ; ajoutez qu'une telle autorité déterminera votre Peuple à les servir : dès que vous en serez muni,

avertissez-moi ; nommez-moi le port où vous devrez vous embarquer : j'enverrai mes émissaires sur vos pas ; ils vous arrêteront, se saisiront de vos papiers, & vous servirez l'Etat ; vous confondrez ses ennemis, sans compromettre votre honneur. Allez ; que les Dieux président à vos démarches. Sanga aura soin de m'en instruire.

PREMIER AMBASSADEUR.

Notre zèle prouvera notre fidélité. (*Ils sortent d'un côté & Cicéron de l'autre*).

SCENE VIII.

(*Le Théâtre représente le Palais de Sempronia*).

SEMPRONIA, LENTULUS, CÉTHÉGUS, GABINIUS, STATILIUS.

SEMPRONIA.

QUOI ! les Ambassadeurs n'arrivent pas ? Quelle indolence ! Ah ! faut-il que mon sexe donne l'exemple de l'activité ? Si l'on nous confioit les rênes d'un Empire, qu'il seroit bien mieux gouverné !

CÉTHÉGUS.

L'orgueil des femmes veut tout envahir.

SEMPRONIA.

Cet orgueil devient une vertu, quand il est inspiré par l'amour de la gloire.

CÉTHÉGUS.

Malheur à l'homme qui est l'esclave de votre sexe !

LENTULUS, *bas à Céthégus.*

Quelle imprudence ! Vous l'offensez.

CÉTHÉGUS.

Jamais une femme ne pénétrera mes secrets...

SCENE IX.

Les précédens, LONGINUS, VOLTURTIUS.

LONGINUS.

Les Allobroges demandent à être admis....

VOLTURTIUS, *à Lentulus.*

C'est avec vous, Seigneur, qu'ils voudroient conférer.

LENTULUS.

Oui, je le vois, la promesse des Sybilles devient publique.

SEMPRONIA.

Refusent-ils de traiter les affaires d'Etat en ma présence ?

GABINIUS.

Ils connoissent tout votre mérite, Madame, & n'ignorent pas le rang que vous tenez parmi nous. Mais les voici.

SCENE X.

Les précédens. LES AMBASSADEURS, *après avoir salué Sempronia, s'approchent de Lentulus, & parlent bas avec lui.*

CÉTHÉGUS.

QU'ATTENDONS-NOUS de ces étrangers ? Leur aspect annonce-t-il la victoire ? Tous les Peuples réunis égalent à peine l'atôme d'un Romain. — Celui qui aspire à l'honneur de nous servir doit effrayer, par ses regards, le Dieu même du tonnerre ; il faut que, tremblant à sa vue, ce Dieu s'enveloppe de ses foudres. (*A Lentulus*). — Vous perdez en vains discours des momens qui m'auroient suffi pour éteindre les astres, & pour ravir au monde tout espoir de lumière ; ou si quelque foible rayon eût échappé à ce nouveau cahos, il eût été du moins en ma puissance.

LENTULUS, *aux Ambassadeurs.*

L'entendez-vous, Seigneurs ? Voilà les mortels à qui il appartient de maîtriser l'univers.

SEMPRONIA.

Sa témérité surpasse celle de Mars.

PREMIER AMBASSADEUR.

Qu'il est malheureux pour nous de ne pouvoir le suivre dans les combats ! Mais la prudence nous force de partir.

LENTULUS.

Ce dessein est aussi sage que louable. Allez, Seigneurs ; je préparerai les lettres que vous me demandez : pour les rendre plus authentiques, nous y mettrons notre sceau. Vous remettrez à Catilina celles qui lui sont destinées : vous passerez près de son camp ; cette visite importante confirmera votre alliance. Instruisez-le que tout est prêt ici pour le recevoir ; dites-lui que Bestia, profitant des droits de son Tribunat, haranguera le Peuple, & qu'il accusera le Consul d'être l'auteur de cette guerre. Partez, & soyez désormais aussi libres que nous. (*Les Ambassadeurs se retirent. Les Conjurés sortent du côté opposé*).

SCENE XI.

(*Le Théâtre représente le Forum*).

CICÉRON, FLACCUS, POMPTINIUS.

CICÉRON.

TOUT nous annonce le plus heureux succès. Les infirmités d'Antoine l'ont engagé à remettre le commandement de l'armée au brave Pétreïus. Vous connoissez le courage & l'habileté de ce digne Romain, blanchi sous les armes. Métellus Céler, avec ses trois légions, arrêtera les rebelles dans leur course vers les Gaules..... Mais que nous veut Sanga?

SCENE XII.

Les précédens SANGA. *Il entre précipitamment.*

SANGA.

CONSUL, envoyez sur le champ vos Gardes sur le pont *Melvien*; les Ambassadeurs vont s'y rendre.

CICÉRON, *à Pomptinius & Flaccus.*

Vîte, mes amis, rassemblez vos cohortes:

arrêtez tout le monde; les Allobroges ne feront point de résistance : s'il y a du tumulte, vous serez secourus. — Je vais assembler chez moi Lentulus & ses partisans, afin qu'ils ne puissent s'opposer à votre expédition. Adieu; soyez prompts & secrets. (*Ils sortent*).

SCENE XIII.

(*La Scène s'obscurcit; le fond du Théâtre représente le Pont* Melvien; *d'un côté, on apperçoit* FLACCUS *à la tête d'une Cohorte Prétorienne; de l'autre, on voit* POMPTINIUS *avec sa Troupe.* VOLTURTIUS *&* AMBASSADEURS, *avec leur suite, s'approchent du Pont*).

FLACCUS.

ARRÊTEZ! Qui êtes-vous?

PREMIER AMBASSADEUR.

Les Députés des Allobroges auprès du Peuple Romain.

POMPTINIUS.

On vous accuse de trahison.

VOLTURTIUS.

Amis, ne cédez pas.....

FLACCUS.

Quel propos séditieux! Qu'on se saisisse du traître.

LES AMBASSADEURS.

Il n'est pas besoin de violence; nous nous rendons.

(*Volturtius essaye de fuir*).

POMPTINIUS, *aux Gardes.*

Tuez les fuyards.....

VOLTURTIUS.

Je me soumets à des conditions honorables.....

FLACCUS.

On n'en accorde point aux perfides.....

VOLTURTIUS.

Je suis Volturtius, l'ami de Pomptinius.....

POMPTINIUS.

Tu es l'ennemi de Rome; je ne te reconnois que pour te punir.

VOLTURTIUS.

Epargnez ma vie; je vous dévoilerai des secrets importans.....

POMPTINIUS.

Conduisons-le chez le Consul; il décidera de son sort. (*Ils sortent*).

CHŒUR.

« Il semble qu'un épais brouillard nous enví-
» ronne : les sons viennent frapper notre oreille
» avant que nos yeux puissent en distinguer la
» source ; mais à mesure qu'un rayon bienfaisant
» dissipe le nuage, les objets se développent &
» se présentent à la vue : de même nous ne
» pouvons distinguer encore les ennemis ou les
» amis de l'Etat. — Quelle étrange machine que
» l'homme ! Aveugle sur tout ce qui l'environne,
» il blâme, il approuve, il craint, il espère, il
» aime, il hait sans aucun motif ; il passe d'un
» sentiment à l'autre avec la rapidité de l'éclair,
» & s'efforce sans cesse de méconnoître l'auguste
» vérité. — Depuis le moment où Catilina est
» sorti de Rome, combien n'avons-nous pas flotté
» dans ces affreuses incertitudes ? Nous l'avons
» excusé ; nous avons soupçonné la fidélité du
» Consul & blâmé sa sévérité ; & tandis qu'un
» traître s'armoit contre nous, insensés ! nous
» comptions encore sur sa défense. C'est ainsi
» qu'en censurant le Gouvernement, on tombe
» d'erreurs en erreurs ; c'est ainsi qu'on calomnie
» injustement le Magistrat qui veille sur la Patrie.
» Dieux ! dans quel siècle vivons-nous ? Ah,
» Cicéron ! notre malignité attaque ton zèle ;
» elle lui donne le nom odieux de partialité : elle

» méconnoît tes vertus, ne voit dans ta prudence
» qu'une odieuse dissimulation, & donne à ta
» juste sévérité le titre de barbarie. Hâtons-nous
» de changer de langage; rendons hommage à
» tant de vertus, ou craignons d'être punis de
» notre injustice ».

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

(*Le Théâtre représente la campagne*).

PÉTREIUS, *à la tête de l'armée romaine.*

LA fortune m'a nommé votre Chef. Romains! une si grande faveur annonce la victoire. La maladie du Consul lui ravit les lauriers que nous allons cueillir. Nous ne combattons pas aujourd'hui contre les ennemis de la puissance romaine; ce n'est point pour lever un foible tribut, ou pour étendre nos conquêtes, que nos mains sont armées : nous défendons nos foyers, nos Temples, nos Dieux, les tombeaux de nos ancêtres, nos biens, nos loix, notre liberté, enfin l'empire du monde; & contre qui ? Contre des Romains, nés dans le sein de la République. Mais que ces ennemis sont foibles! qu'ils sont méprisables! Enervés par le luxe, enrichis autrefois par d'horribles proscriptions, ruinés maintenant par l'affreuse débauche, leur espoir est fondé sur les

forfaits de Catilina. De pareils guerriers sont peu à craindre ; ils doivent céder au courage des héros que je commande ; un seul de vos regards doit les mettre en fuite. Ah, mes amis ! délivrons l'Italie de ces scélérats ; délivrons-la des homicides, des adultères, des malfaiteurs qui la ravagent : le Ciel semble les avoir rassemblés pour tomber à la fois sous vos coups. Qui de vous n'ambitionne pas le sort de celui qui doit périr dans cette guerre ? Son nom sera gravé sur l'airain ; il brillera à l'égal de nos plus illustres guerriers : son ombre, paisible & tranquille, goûtera des plaisirs immortels dans les plaines fleuries de l'Elisée ; elle sera témoin des tourmens réservés à l'impie Catilina ; elle verra les Furies épuiser leur rage sur ses infâmes complices. — Mais c'est trop long-tems arrêter votre bras : marchons ; volons sur les traces de nos aigles, & confions aux Dieux le destin de l'Etat.

(*L'armée défile, & se retire dans les montagnes*).

SCENE II.

CÉSAR, CRASSUS.

CÉSAR.

J'AI prévu tous ces malheurs; Catilina devoit rester à Rome.

CRASSUS.

L'imprudent Lentulus a tout révélé.....

CÉSAR.

Vous n'êtes pas moins coupable. Pourquoi montrer ces lettres au Consul?

CRASSUS.

Pourquoi Catilina m'a-t-il écrit? Il m'assure que notre séjour dans Rome nous met à l'abri de tout danger; il devoit m'en instruire par une voie plus fidèle.

CÉSAR.

Je vois votre politique & l'approuve; cette marque de confiance écarte de vous tout soupçon.

CRASSUS.

Ami, il est tems de changer nos projets; Rome l'emporte: feignons d'approuver Cicéron.

CÉSAR.

Il n'est donc plus d'espoir?

CRASSUS.

Catilina est perdu : il est bien mal aisé de sauver celui qui s'est trahi lui-même : allons ; songeons à notre salut. (*Ils sortent*).

SCENE III.

(*Le Théâtre représente la salle du Sénat*).

CICÉRON, QUINTUS, CATON.

CICÉRON.

NON, mon frere, non ; je ne puis y consentir : les haines particulières doivent céder à la justice. Prouvez-moi que César est coupable, & je le punirai. Dites à Catule & à Pison, que leur ennemi personnel n'est pas l'ennemi de l'Etat.....

QUINTUS.

Voyez les Ambassadeurs, examinez Volturtius ; leurs dépositions vous découvriront peut-être ce mystère.....

CICÉRON.

A moins que la vérité ne fasse éclater son flambeau, j'éviterai de l'approfondir. Dès que sa lumière frappera ma raison, je condamnerai César ; vous-même, mon frère, vous n'échapperiez point à la rigueur des loix, si vous méritiez d'être puni.

CATON.

CATON.

Je reconnois, à ce trait, le divin Cicéron. Ah, mon ami ! les Dieux t'ont formé sur leur modèle.

CICÉRON, *à Quintus.*

Allez, mon frère ; il est tems d'amener les accusés. (*Quintus sort, & dans le même instant on ouvre les portes de la salle ; les Licteurs, les Préteurs, les Sénateurs entrent & prennent séance*).

SCENE IV.

Les précédens, CÉSAR, CRASSUS, SYLLANUS.

CICÉRON.

PUISSENT Rome & le Sénat mériter les faveurs du Ciel ! — Pères conscripts ! ouvrez ces lettres ; que chacun de vous les lise attentivement ; elles justifient mes craintes. — A-t-on apporté les armes trouvées chez Céthégus ?

LE PRÉTEUR.

Elles sont déposées dans le vestibule.

CICÉRON.

Il suffit ; empêchez que les coupables ne conférent ensemble..... Eh bien ! Seigneurs, croyez-vous encore mes soins inutiles ?

CÉSAR.

Quelle horreur!.....

CRASSUS.

Quel exécrable complot!

CATON.

En avez-vous bien pesé toutes les circonstances?

SYLLANUS.

Dieux! vous êtes témoins du crime, & vous ne le puniſſez pas!

CICÉRON.

Je me flattois vainement, en éloignant le Chef, de détruire toute la conjuration; mais le germe de la contagion s'étouffe difficilement. Catilina est parti; mais ses méprisables adhérens sont restés à Rome. J'ai redoublé de soins; j'ai dévoilé leurs manœuvres, & suis enfin parvenu à m'emparer de ces papiers: voici leur sceau, voilà leur nom. Vous allez les voir dans ces lieux; vous confondrez vous-mêmes leur audace. (*Aux Licteurs*). Faites entrer les Ambassadeurs & Volturtius. (*Les Licteurs sortent*). Ils ont été les dépositaires de ces écrits séditieux.

SCENE V.

Les précédens, VOLTURTIUS, LES AMBASSADEURS.

CICÉRON.

APPROCHEZ, Volturtius....

VOLTURTIUS.

Hélas! je suis innocent; ..... j'ignore mon crime;..... j'allois dans les Gaules.....

CICÉRON.

Rassurez-vous, jeune Romain; soyez sincère, & comptez sur la clémence du Sénat.

VOLTURTIUS, *d'un ton timide.*

Votre bonté pénetre mon cœur..... Ah! Seigneur, je vais tout vous révéler. — Lentulus m'a chargé de lettres & d'un message pour Catilina;... ce message devoit être fatal à Rome;.... il l'avertissoit d'attaquer la Capitale,..... dès que ses forces le permettroient;..... il lui promettoit de n'épargner ni prières ni promesses, pour accroître son parti;.... il l'excitoit à corrompre les plus vils Esclaves,... & il ajoutoit qu'au moment où il verroit ses étendards sous les murs de Rome, il embraseroit cette Capitale, feroit main-basse sur tous les fuyards,..... &

tueroit sans pitié quiconque lui résisteroit..... Les Ambassadeurs ont été les témoins de cet horrible message.....

PREMIER AMBASSADEUR.

Je l'avoue, Seigneur.

CICÉRON, *au Sénat.*

Vous aurez d'autres preuves de haute trahison. (*Aux Licteurs.*). Qu'on apporte les armes. (*Des Esclaves apportent des faisceaux d'armes*). Voici l'arsenal de Céthégus.

CÉSAR.

On ne peut plus douter de leurs desseins.

CICÉRON.

Ces armes ne sont qu'un foible échantillon de celles qu'ils avoient préparées contre nous. Mais, que le traître paroisse, & qu'il nous instruise lui-même de ses projets.

SCENE VI.

Les précédens; CÉTHÉGUS, *conduit par les Licteurs.*

CICÉRON.

APPROCHEZ, brave Guerrier; quel usage prétendiez-vous faire de ces flèches, de ces javelots?

CÉTHÉGUS, *fièrement.*

Dans les jours heureux de Sylla, ta mort eût servi de réponse.....

CICÉRON.

Malheureux! (*Il lui présente un papier*). Connois-tu ce papier? (*Céthégus le prend & le déchire*). Quoi! tu as l'audace de le déchirer.... Qu'on en sauve les morceaux..... Traître! la conviction de ton crime excite ta fureur: ose-tu nier ton écriture?

CÉTHÉGUS.

Non: l'imbécile Lentulus a dicté cet écrit, & l'insensé Céthégus l'a signé.

CICÉRON.

Vous l'entendez, Seigneurs! Qu'on fasse comparoître Statilius, & le perfide Lentulus.

SCENE VII.

Les précédens, LENTULUS, STATILIUS.

CICÉRON, *leur montrant des lettres.*

RECONNOISSEZ-VOUS ces lettres? (*A Lentulus*). Et vous, reconnoissez-vous ce cachet?

LENTULUS.

C'est le sceau sacré de mes ancêtres.

CICÉRON.

Quelle est cette image ?

LENTULUS.

C'est celle de mon aïeul.

CICÉRON.

Quoi ! cette image respectable, cet ami, ce protecteur de Rome, n'a pu vous arrêter votre deshonneur ? Tout autre que vous rougiroit de son crime. (*montrant les Ambassadeurs*). — Jettez les yeux sur ces Etrangers, & tremblez.....

LENTULUS.

Pourquoi ? J'ignore jusqu'à leur nom.....

PREMIER AMBASSADEUR.

Oubliez-vous notre dernière conférence ? ...

LENTULUS.

Qui vous a introduit chez Brutus ? ...

SECOND AMBASSADEUR.

C'est vous : en vain vous feignez de nous méconnoître ; ces odieux écrits vous condamnent : Céthégus, Statilius, Gabinius, les ont signés ; le seul Longinus a refusé d'y mettre son nom ; il alloit, disoit-il, au camp de Catilina.

LENTULUS.

Infâmes espions ! est-ce ainsi qu'on soutient le caractère auguste d'Ambassadeur ?

CÉTHÉGUS, *à Lentulus.*

Voilà donc ces hommes vertueux qu'il falloit encenser? ....

VOLTURTIUS, *à Lentulus.*

C'est vous qui m'aviez engagé dans cet horrible complot: mais j'ai tout révélé.

CICÉRON.

Le poids de la vérité confond ton audace. Qu'on l'arrête. (*à Gabinius*). Et toi, peux-tu démentir ces accusations?

GABINIUS.

Peut-être.....

CICÉRON, *en lui montrant un papier.*

Ce papier..... (*Gabinius l'arrache des mains de Cicéron, & l'avale*). Scélérat! que ne puis-je te punir à l'instant..... Mais tu n'échapperas pas à ce châtiment.

GABINIUS, *à Caton.*

Est-il quelque loi qui l'ordonne?

CATON.

Est-ce à toi de le demander?

GABINIUS.

Quoique je méprise les loix, je les veux réclamer.

CATON.

Le méchant n'est pas fait pour y prétendre....

GABINIUS.

Caton oublieroit-il qu'il est leur Protecteur?....

CRASSUS.

C'en est trop: qu'on l'arrête.....

GABINIUS, *aux Licteurs.*

Ne m'approchez pas; je me rends, & vais tout avouer. — Cicéron, récompensez ces honnêtes espions; ils vous ont bien servi....

CÉTHÉGUS.

Conservez-les soigneusement; vous n'en trouverez peut-être jamais d'aussi fidèles.

CICÉRON.

Un tel excès d'impudence me saisit d'admiration & d'effroi. Ah! Rome, de quels monstres alliez-vous être la proie? Quel alloit être notre sort! Voilà donc les dignes collègues du perfide Catilina: Dieux immortels! je craignois ce téméraire; mais ces traîtres ne sont pas moins redoutables que lui. Malheureuse République! Si ces barbares eussent triomphé, c'en étoit fait de toi, c'en étoit fait de ta gloire; ils alloient détruire, saccager l'Italie, & bouleverser tout l'Univers: la Maîtresse du monde, renversée dans un tourbillon de flammes, eût mêlé ses cendres à celles de ses habitans. Quel spectacle affreux!.....

CÉTHÉGUS.

Ce spectacle eût étonné toute la terre : ah ! pourquoi ces yeux en sont-ils privés ? ...

CATON.

Détestable furie ! tu me fais horreur....

CICÉRON.

Envoyons-les en lieu sûr, & que le Sénat prononce sur leur sort.

LES SÉNATEURS.

Nous y consentons.

CICÉRON.

Crassus répondra de Gabinius ; César, de Statilius ; Cornificius, de Céthégus, & l'Edille Spinter, de Lentulus.

CATON.

Confions-les plutôt au Préteur.

CÉSAR.

Dépouillons Lentulus de la dignité prétoriale.

LENTULUS.

Je la méprise, & la remets au Sénat.

CICÉRON, *aux Licteurs.*

Qu'on les entraîne. (*Ils sortent*). — Soutiens de la Patrie, comment récompenserons-nous les Allobroges ?

CRASSUS.

Que les plus grandes faveurs leur soient accordées.

CICÉRON.

Quel sera le destin de Volturtius?

CÉSAR.

Qu'il vive.

CATON.

Qu'on y ajoute un don pécuniaire; le besoin l'a rendu criminel, l'aisance le rendra vertueux.

SYLLANUS.

N'oublions pas Flaccus, Pomptinius, & notre illustre Consul.

CATON.

Qu'on récompense le zèle des premiers, & qu'une couronne *civique* orne la tête de Cicéron.

CÉSAR.

Qu'on ordonne une prière publique en sa faveur.....

CRASSUS.

Qu'on invoque les Dieux en ces termes : « Dieux immortels! bénissez Cicéron; son zèle » a préservé Rome des flammes, le Sénat de la » mort, & les Citoyens du carnage ».

CICÉRON.

Tant d'honneurs sont au-dessus de mes services.....

CRASSUS.

Qu'ils soient consacrés à jamais dans les fastes de la République..... (*On entend un grand bruit*).

CICÉRON.

Qui vient nous interrompre ?

FLACCUS; *il entre précipitamment.*

Un Courier, nommé Tarquin, vient à l'instant d'être arrêté; il se dit envoyé par Crassus auprès de Catilina.....

CICÉRON.

C'est un imposteur; qu'il soit emprisonné sur le champ....

CRASSUS.

Non, non; je veux qu'il soit interrogé....

CICÉRON.

Qu'on le charge de fers; qu'on force le perfide de nommer ses complices. Quoi! l'on ose noircir par de telles calomnies un si vertueux Citoyen ?

CRASSUS, *à part.*

Fourbe! je connois tes détours.

FLACCUS.

On n'épargne point César dans un libelle; approuvé de Curius.

CICÉRON.

César? — Je ne puis le croire.

CÉSAR, *à part.*

Je suis trahi!

CICÉRON.

Tout libelle m'est suspect. Curius en est instruit, dites-vous ?

CÉSAR.

Curius, Seigneur, est un Citoyen fidèle aux intérêts de la République, dont il partage les faveurs avec l'aimable Fulvie.

CICÉRON.

Pourquoi vous occuper d'une vaine imputation?... Chacun ici vous croit innocent;... & le tems mieux que moi saura.... vous rendre justice. (*Le Sénat se retire*).

SCENE VIII.

(*Le Théâtre représente le Camp de Catilina*).

CATILINA, *à la tête de son Armée.*

Avec des hommes tels que vous, l'éloquence est inutile; c'est le courage qui décide du sort des batailles, & le vôtre m'est un sûr garant de la victoire. Mais avant de combattre, avant de couronner vos fronts des lauriers belliqueux, je dois vous instruire du sort qui vous est réservé: ô mes chers compagnons! vous le savez, Lentulus nous a perdus; son imprudence nous a fermé le chemin de la Gaule; elle nous ferme les portes de Rome, elle nous prive de tout secours: mais notre audace doit franchir tous les

obstacles; nos armes nous ouvrirons les routes de la gloire. Frappons. Souvenons-nous que la liberté, la fortune, la patrie, seront le prix de nos exploits : triomphons, & notre bonheur est certain : toutes les Villes nous seront ouvertes, tous les Peuples voleront sur nos pas : tout l'univers subira nos loix. Mais si la frayeur l'emporte, si la crainte enchaîne votre bras, que deviendrons-nous? La honte, le châtiment sera notre partage; nous courberons nos têtes sous le joug des Tyrans. Dédaignons des jours traînés dans l'opprobre; que le sang qui coule dans vos veines soit celui des Héros; il faut vaincre ou périr : vous combattez dans cet espoir, qu'il soit votre guide, & la victoire est à nous. Marchons. La *mort* & les *furies* attendent le signal avec impatience; le ciel attentif, observe en silence nos moindres mouvemens. (*Il tire son épée*). Préparons nos armes avec confiance. Si le destin jaloux nous refuse l'avantage, que notre défaite au moins épouvante toute la terre : que les Parques, en coupant le fil de notre vie, frémissent de crainte pour leur sort. Marchons; c'est le Dieu Mars qui conduit nos pas. (*Il sort à la tête de ses troupes*).

SCENE IX.

(*Le Théâtre représente la salle du Sénat ; plusieurs Sénateurs s'y rendent consécutivement*).

UN SÉNATEUR.

QUELLES affaires si pressantes nous rassemblent ici ?

AUTRE SÉNATEUR.

Le Consul va sans doute nous en instruire.

POMPTINIUS *entre d'un air effrayé.*

Seigneur, songez à votre salut. Les Affranchis, les Esclaves, les Cliens des Conjurés, tentent une nouvelle entreprise : un scélérat, voué à Lentulus, tâche de séduire la populace ; les téméraires amis de Céthégus cherchent à l'arracher de sa prison ; prévenez ces désordres, ou préparez-vous aux plus affreux attentats.

CICÉRON.

Que faut-il faire ?

SYLLANUS.

Qu'ils meurent.

PLUSIEURS SÉNATEURS.

Qu'ils expirent sur le champ.

CICÉRON, *à César.*

Vous gardez le silence, César ?

CÉSAR.

Peut-on être trop lent à condamner ? Méfions-nous de notre zèle ; trop de sévérité pourroit nuire à nos intérêts. S'il étoit un châtiment égal à leur crime, il faudroit l'infliger sans doute ; mais puisque l'atrocité de leurs forfaits surpasse toute mesure, n'écoutons que les Loix, ou gardons le silence. D'obscures Républiques récompensent ou punissent à leur gré ; leur impuissance les excusent ; elles végètent dans un perpétuel oubli : mais Rome ; mais vous les Chefs de l'Empire du monde, vous devez être mille fois plus circonspects. Tous les yeux sont fixés sur vous ; on observe vos moindres démarches ; plus la fortune nous élève, & plus elle enchaîne nos volontés : tout change de nom avec les dignités ; chez de simples particuliers, la vengeance se change en barbarie ; chez l'homme puissant, la justice même prend un autre aspect ; souvent sa sévérité passe pour l'abus du pouvoir, ou pour un excès d'orgueil. Loin de blâmer Syllanus, j'approuve son avis ; mais qu'il n'oublie jamais nos Loix : elles permettent l'exil, mais non pas la mort d'un Citoyen Romain. Quel pourroit donc être le motif de ce decret sanglant ? Ce n'est pas la crainte, graces aux soins de Cicéron ; tout est tranquille en ce moment. Est-ce le desir d'une

juste punition ? Mais oublie-t-il que la mort est le terme de tous les maux ? qu'elle est plutôt un repos qu'un tourment ? Voulez-vous vous venger de ces scélérats ? accordez-leur la vie : cette sentence est plus affreuse, plus rigoureuse mille fois, que tous vos supplices. Confisquons leurs biens ; bannissons-les du Sénat ; qu'ils aillent languir dans nos villes frontières ; qu'ils y soient privés de tout commerce avec la patrie ; si leurs gardiens manquent de vigilance, qu'on les déclare ennemis de l'Etat, qu'on leur enlève leur franchise, & qu'on les punisse sévérement.

LES SÉNATEURS.

César a raison.

CICÉRON.

L'un & l'autre avis sont également justes, & autorisés par l'exemple ; prononcez, Seigneurs, & j'obéirai.

SYLLANUS.

Mon avis est fondé sur le salut de Rome....

CATON.

Ne cherchez point à le justifier.... Peut-on balancer à punir des rebelles ? Vous reclamez les Loix ; mais elles se taisent sur cet affreux attentat : nos pères l'ignoroient, ils n'ont pas même osé le prévoir, & n'en ont point prescrit le châtiment. Frappons, ou soumettons-nous aux malheurs

malheurs dont nous sommes menacés. César borne les peines au terme de la vie ; que pense-t-il donc de la colère des Dieux ? N'est-elle à ses yeux qu'un vain songe ? L'avenir n'est-il pour lui qu'une chimère ? Mais supposons qu'il soit fondé dans ses aveugles principes, se flatte-t-il que l'exil des coupables rendra la paix à l'Etat ? Le traître porte par-tout le germe de la sédition ; son souffle empoisonne tout ce qui l'approche ; la résistance accroît son audace, la clémence enflamme sa haine ; il nourrit dans son cœur le meurtre & la destruction. — César, si tu crois nos ennemis peu redoutables, tu es plus à craindre qu'eux.... Tu m'entends.... (*Au Sénat*). Vous êtes surpris de ce langage.... L'incertitude se peint dans vos regards.... Attendez-vous que les Dieux prononcent l'arrêt ? Ils demandent des vœux, mais ils sont ennemis de l'indolence ; l'activité dans la justice, voilà la prière qu'il faut leur adresser..... Eh quoi ! les traîtres sont en votre pouvoir, & vous craignez de les condamner !.... Vous colorez du nom d'ambition leur trame criminelle ; vous craignez de flétrir l'honneur de leur famille ! Ah ! s'ils en eussent été jaloux, en auroient-ils jamais oublié les devoirs ? S'ils avoient hésité du moins dans leur crime, s'ils avoient connu quelques remords, je serois le pre-

mier à implorer votre pardon : mais endurcis dans le vice, ces barbares n'aspirent qu'à s'abreuver de votre sang : les épargner seroit un crime digne de la vengeance céleste ; qu'ils périssent, si vous craignez de livrer Rome à leur fureur.

LES SÉNATEURS.

Le Ciel s'explique par la bouche de Caton.

CRASSUS.

Suivons sans balancer ce qu'il nous ordonne.

SYLLANUS.

La vertu de Caton ranime la nôtre.

LES SÉNATEURS.

Livrons-nous à ses sages conseils.

CÉSAR.

Je m'y oppose....

CATON.

Que nous importe ; tu dois céder au nombre.... (*On apporte un paquet de lettres*). A qui sont adressées ces lettres ?

UN SÉNATEUR.

A César.

CATON.

Qu'elles soient lues à haute voix ; l'intérêt public l'exige....

CÉSAR, *bas à Caton.*

Prends garde Caton ; épargne ta sœur ; elle est....

CATON, *haut.*

Tais toi, perfide. — Lisez....

CÉSAR, *courant à Cicéron.*

Tu t'en repentiras....

LE PRÉTEUR, *en se saisissant de César.*

C'est à vous de vous repentir.

CICÉRON.

Arrêtez; il est mon ami....

LE PRÉTEUR, *en tenant César.*

Il n'est pas celui de la République.

CICÉRON, *au Préteur.*

Je t'ordonne, au nom de Rome, de lui donner la liberté..... (*A César*). N'en abusez pas, Seigneur; — qu'on appelle les exécuteurs des décrets de Thémis. (*Des Licteurs sortent & reviennent avec ces derniers*). Allez chercher chez Spinther les criminels qu'on y retient par l'ordre du Sénat. (*A un Exécuteur*).... Vous, restez.... (*Aux Licteurs*). Faites venir devant moi Lentulus. — (*Ils sortent*). — Dieux éternels! excusez la rigueur des Loix! (*Les Licteurs reviennent suivis de Lentulus*). Approche, Citoyen rebelle; reçois la punition de tes forfaits. (*A l'Exécuteur*). Ministre infortuné de la Justice publique, délivrez la Patrie du monstre qui l'outrage. Qu'il soit sur le champ....

LENTULUS.

Un même sort t'attendoit; la fortune t'a sourit, tu l'emportes. Adieu. (*On emmène Lentulus*).

CICÉRON, *aux Licteurs.*

Faites entrer Céthégus. (*Il paroît environné de Gardes*). — Subissez le destin de Lentulus, & que la postérité se souvienne à peine que vous avez vécu....

CÉTHÉGUS.

Mon sort est au-dessous de celui d'une brute, puisqu'il dépend d'un misérable comme toi. Que désormais mon nom serve d'opprobre! Quoi! un vil reptile s'élève contre moi, & je ne puis l'écraser! Quelle honte! Perfide fortune! Un enfant de Mars est réduit à cet état humiliant! Finissez mon destin, ou je vais blasphêmer les Dieux. (*On l'emmène*).

CICÉRON, *à l'Exécuteur.*

Allez chez César; que Statilius & Gabinius y périssent par vos mains. (*Il sort*).

CATON.

Rome respire enfin. Père & ami de la Patrie, grand Cicéron, viens te montrer au Peuple, viens partager ses transports; tu seras à jamais le modèle du vrai Magistrat.... Mais que vois-je? Quoi! c'est vous, illustre Pétreïus?

SCENE X.

Les précédens, PÉTREIUS.

CICÉRON.

Ce front radieux annonce la victoire.

PÉTREÏUS.

Hélas, Seigneur! lorsqu'on combat contre ses Concitoyens, la victoire même devient une défaite.

CICÉRON.

Il seroit à propos d'entendre ce triste récit dans le Temple de la Concorde....

CATON.

Pourquoi? Ouvrons plutôt toutes les portes du Sénat; que tous les Romains partagent notre joie.

PÉTREÏUS.

La situation critique de Catilina lui rendoit le combat nécessaire; entouré de nos armées, il ne pouvoit s'ouvrir un passage au milieu d'elles qu'au travers de mille dangers. Il approche; le ciel s'obscurcit; le Destin, se courbant vers la terre, sembloit menacer l'univers de son entière destruction, comme s'il eût voulu ensévelir sous ses ruines l'horreur de ce grand jour. On apperçoit l'étendard des rebelles; on court aux armes;

le moindre délai eût été fatal. Catilina paroît; l'ardeur du carnage brille dans ses regards; son air semble annoncer toutes les horreurs d'une guerre civile. La mort se peint dans les traits, dans la pâleur de ses soldats; ils poussent des cris affreux, & semblent défier le trépas. On commence; leur intrépide Chef porte le premier coup, & ce coup est mortel: aussi-tôt la mêlée s'engage; telle qu'une digue qui se rompt tout-à-coup, le lâche, le héros, le brave, le téméraire, le Citoyen fidèle, le rebelle Soldat, s'attaquent, se repoussent, triomphent & tombent tour à tour: le désordre, le carnage, les plaintes des mourans, les sanglots, les vœux, les prières, les blasphêmes, font retentir la voûte des cieux: les Euménides, assises sur les montagnes voisines, frémissent de se voir surpasser en cruauté. La tendre Pitié, effrayée & tremblante, fuit en déplorant l'aveuglement des mortels. Phébus, caché derrière un épais nuage, presse vainement ses rapides coursiers, épouvanté par le tumulte; ils reculent & refusent d'obéir à sa voix. Catilina, semblable à l'éclair, vole dans tous les rangs: nous allions succomber; mais l'amour de la Patrie, ranimant notre courage, nous inspire de nouveaux efforts. — La victoire enfin se déclare pour nous; Catilina s'en apperçoit: désespéré,

il redouble d'audace ; il fond sur nous avec fureur, brave nos coups, & bientôt, couvert de mille blessures, il tombe & semble embrasser la mort qui l'attend. — Déjà il n'étoit plus, & ses yeux conservoient encore toute leur fierté ; son bras affoibli sembloit menacer Rome, & braver la puissance du Sénat. C'est ainsi qu'a péri ce mortel téméraire. Ah ! pourquoi n'est-il pas mort pour la Patrie ! Jamais un trépas plus glorieux n'eût honoré le courage d'un Romain.

CICÉRON.

Les éloges d'un Héros le dédommagent de l'immortalité. Ah ! Catilina, pourquoi n'as-tu pas vécu vertueux ? — Allons offrir aux Dieux nos vœux & nos hommages. Venez, brave guerrier ; partagez à jamais la gloire de ce grand jour ; puisse votre nom rappeller le mien ! & puissions-nous servir tous deux d'exemple à la postérité !

Fin du cinquième & dernier Acte.

954353